

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

par

ÉMILIE CÔTÉ

RHÉTORIQUE ET FANTASTIQUE

Le 12 octobre 2009



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier particulièrement le professeur Luc Vaillancourt pour avoir supervisé avec bienveillance l'élaboration de ce mémoire. Depuis le début de mon parcours universitaire, il a su me guider et m'inspirer dans mon cheminement. Faisant office de mentor, il a éveillé en moi une détermination et une volonté de dépassement que j'ignorais jusque-là. Toujours présent malgré la distance physique qui nous a pourtant séparés pendant la presque totalité de ma rédaction, il n'a pas hésité à recourir à d'ingénieux procédés pour garder un lien étroit avec moi et mes recherches. Il a su m'appuyer dans mes quelques moments de désespoir et me redonner la force de mener à bien plus qu'un projet, une aventure.

Merci aussi aux directeurs et directrices, ainsi qu'aux autres professeurs du module pour avoir rendu ma vie à l'étranger possible, tout en continuant à étudier à l'UQAC, université chère à mon cœur. Je suis bien consciente d'avoir bénéficié de privilèges particuliers et j'en suis sincèrement reconnaissante. Je désire également adresser des remerciements émus à Madame Christiane Perron pour son aide généreuse et dévouée, sans qui mon mémoire n'aurait pas eu aussi fière allure.

Finalement, merci à Frédéric Penalver, mon mari, qui malgré les sacrifices qu'il a dû faire, n'a pas hésité une seule seconde pour se lancer dans toutes les aventures que notre choix de vie nous a imposées et qui a su, malgré tout, trouver la force de me prodiguer encouragements et appuis en tout temps. Merci aussi à mes parents et amis pour avoir aussi souvent fait office de « comité de lecture et de correction » et n'avoir jamais hésité à commenter mon travail de façon critique, mais pertinente.

TABLE DES MATIÈRES

VOLET THÉORIQUE

CHAPITRE 1 : LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE	7
1.1 Naissance et évolution.....	9
1.2 Le XIX ^e siècle français.....	10
1.3 Qu'est-ce que la littérature fantastique?.....	12
1.4 Voir plus loin... ..	15
 CHAPITRE 2 : LA RHÉTORIQUE	 17
2.1 Définitions.....	17
2.2 De l'utilité de la rhétorique en littérature fantastique.....	19
 CHAPITRE 3 : ANALYSE RHÉTORIQUE DES NOUVELLES DE GUY DEMAUPASSANT	 22
3.1 L' <i>inventio</i>	22
a) <i>Ethos</i>	23
b) <i>Pathos</i>	28
c) <i>Logos</i>	30
3.2 La <i>dispositio</i>	33
3.3 L' <i>elocutio</i>	37
 CONCLUSION	 42

VOLET CRÉATION

CHAPITRE 4 : APPELEZ-MOI DOCTEUR... (Recueil de nouvelles fantastiques).....	45
---	----

PRÉAMBULE : RHÉTORIQUE ET CRÉATION	46
--	----

4.1 L'orage	49
4.2 Le secret.....	52
4.3 Le bracelet.....	63
4.4 La prédiction	69
4.5 L'album photos	79
4.6 Le somnifère.....	91
4.7 Le don	100
4.8 La chambre.....	109
4.9 L'écharpe.....	122
4.10 L'appartement.....	139
4.11 Le manuscrit	150

ANNEXES

I Lettre de Maupassant dans le journal <i>Le Gaulois</i>	161
II Étude sur <i>Le Roman</i> de Maupassant dans la préface de <i>Pierre et Jean</i>	163

BIBLIOGRAPHIE	167
---------------------	-----

RÉSUMÉ

Ce mémoire de création littéraire s'intéresse à la nature de la littérature fantastique et aux divers dispositifs qui rendent possible l'adhésion du lecteur à cet univers par définition invraisemblable. Il entreprend de mettre en lumière les divers procédés rhétoriques nécessaires à la mise en œuvre de l'effet fantastique au sein de la fiction.

Ce travail est divisé en deux parties. Il est constitué d'une part d'un volet théorique composé de trois chapitres, lesquels s'intéressent en premier lieu à l'essence même de la littérature fantastique et tentent de dégager, par le biais de l'analyse rhétorique de textes choisis dans *Le Horla et autres contes fantastiques* de Guy de Maupassant, un schéma rhétorique propre au fantastique en fonction de l'*inventio*, de la *dispositio* et de l'*elocutio*; d'autre part, il comporte un volet création où les hypothèses de la première partie sont mises à l'épreuve de manière concrète à travers un recueil de onze nouvelles fantastiques qui vise à expliciter l'utilité de la rhétorique pour captiver le lecteur et le faire hésiter entre réel et surnaturel.

VOLET THÉORIQUE

RHÉTORIQUE ET FANTASTIQUE

CHAPITRE 1

LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE

Il est indéniable que l'inexplicable fascine. Au gré du temps, des traces orales ou écrites de récits à caractère fantastique ont été disséminées par l'homme à travers le monde. L'homme, cet étrange animal, bizarrement envoûté par ce qui l'effraye et le trouble, est déchiré entre la répulsion et l'attraction que lui inspire les événements irrationnels ou surnaturels. Plus encore, il cherche, par le biais de la littérature, à recréer le sentiment de malaise et d'inquiétante étrangeté provoqués par divers phénomènes mystérieux. Il souhaite revivre artificiellement le sentiment d'hésitation qui fait palpiter son cœur quand il doit trancher entre réel et irréel. Certes, depuis la naissance de la littérature fantastique¹, les thèmes et les procédés littéraires ont beaucoup évolué, mais il n'en demeure pas moins qu'à notre ère, celle où tout semble pourtant avoir une explication scientifique, la littérature fantastique trouve encore son public et continue de faire frémir son lectorat.

Mais justement, comment les auteurs fantastiques parviennent-ils à faire croire à des phénomènes inexplicables, voire invraisemblables, à leurs lecteurs? Nous croyons que c'est là le fruit d'une stratégie réfléchie qui relève davantage de la rhétorique que de

¹ Sur l'histoire du genre fantastique, voir : MALRIEU, Joël, *Le fantastique*, Éditions Hachette, Paris, 1992. MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, Éditions du Seuil, Paris, 2000. MILLET, Gilbert, LABBÉ, Denis, *Le fantastique*, Éditions Belin, Tours, 2005. STEINMETZ, Jean-Luc, *La littérature fantastique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1990. On portera une attention particulière à l'ouvrage de Millet et Labbé qui offre un historique extrêmement complet de ce genre littéraire complexe, dont les multiples évolutions rendent les contours flous. À l'encontre de leurs collègues, ils ont consacré un chapitre conséquent à l'histoire du genre et n'ont négligé aucune des étapes qui ont mené à la naissance du fantastique tel que nous le connaissons, ni d'ailleurs, toutes les évolutions auxquelles ce genre a été soumis jusqu'à aujourd'hui et ce, quelque soit le pays où il fut pratiqué.

considérations esthétiques. En effet, l'auteur fantastique est amené à manipuler son lecteur de telle façon que ce dernier se retrouve propulsé au cœur de l'effet fantastique. C'est par l'utilisation de divers lieux rhétoriques qu'il parvient à faire marcher le lecteur sur le fil fin de l'hésitation entre le réel et le surnaturel.

Avant d'aller plus loin dans l'explication rhétorique du fantastique, nous croyons qu'il est important d'explorer tout d'abord en quoi consiste cette littérature. Comment est-elle née, qu'est-ce qui la constitue réellement, à quel moment connaît-elle son apogée, mais surtout, comment se dessine son avenir? Nous ne pouvons pas non plus négliger la question de la rhétorique et de la façon dont elle se met au service de cette dernière. Il ne s'agit pas de présumer de la connaissance effective de tel ou tel principe ou d'une intentionnalité quelconque, mais plutôt d'examiner les moyens mis en œuvre pour susciter des effets spécifiques. Après ces quelques précisions, nous serons prêts à aborder l'analyse de textes choisis dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, de l'auteur français Guy de Maupassant². Nous espérons dégager les grands principes générateurs de cet effet, si particulier, d'hésitation et d'incertitude propre au fantastique. Une fois ces données recueillies, nous serons en mesure de faire un portrait éclairé de la littérature fantastique. Nous pourrions ainsi dégager certains principes théoriques afin de faire un parallèle entre les nouvelles de Maupassant et celles que nous ferons, suivant le même modèle. Nous serons donc, par cette occasion, en mesure de mettre à profit le savoir du passé par le biais d'un travail de création qui exploitera, tout comme les nouvelles de Maupassant, les fonctions des lieux pathétiques.

² Pour approfondir la biographie de l'auteur français Guy de Maupassant (1850-1893), voir les ouvrages suivants : BRIGHELLI, Jean-Paul, *Guy de Maupassant*, Ellipses éditions Marketing, Paris, 1999. MAYNIAL, Édouard, *La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*, Société du Mercure de France, Paris, 1906. SATIAT, Nadine, *Guy de Maupassant*, Éditions Flammarion, Paris, 2003. MORAND, Paul, *Vie de Guy de Maupassant*, Éditions Pygmalion, Paris, 1998.

1.1 NAISSANCE ET ÉVOLUTION

Le roman gothique anglais du XVIII^e siècle semble être le précurseur de cette littérature de l'étrange, en ce sens qu'il apparaît comme le premier courant dont de nombreux traits constitutifs sont réutilisés, par la suite, afin de définir le fantastique; notamment, le recours à certains décors, tels que des forêts sinistres, des orages nocturnes, des maisons abandonnées, des ruelles isolées ou à l'usage de la terreur et du surnaturel. Ces caractéristiques communes que se partagent ces deux littératures, développent chez le lecteur une attirance certaine pour les apparitions horribles ainsi que pour les mises en scènes paroxystiques³. En France, pourtant, on attribue la paternité de ce genre littéraire tel que nous le connaissons à un écrivain allemand, Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822). Sous l'influence de celui-ci, le fantastique trouve son véritable point de départ vers 1830, alors que ses œuvres sont traduites en français pour la première fois par Loève-Weimars. Rompant avec les figures gothiques et les contes populaires préexistants, Hoffmann enrichit la littérature fantastique d'un phénomène d'intériorisation de l'élément surnaturel tout à fait nouveau. Il joue avec la frontière instable entre réalité et fiction.⁴ Dans le même esprit, vers 1850, le poète français Charles Baudelaire fait découvrir à la France un nouvel auteur en traduisant l'œuvre de l'américain Edgar Allan Poe (1809-1849). L'influence de ce dernier est décisive. Plus pervers

³ Dans sa monographie, *La littérature fantastique*, Denis Mellier présente le roman gothique anglais comme une sorte de « préfantastique » où un retour à l'imagination s'opère. Cette littérature stéréotypée (espace-temps marqué idéologiquement, décors et situations privilégiés, structures répétitives et formes surnaturelles), qui partage de nombreux traits avec le fantastique, a la chance de bénéficier de l'essor de l'imprimerie et s'attache ainsi un large lectorat qui évolue avec elle. (MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 18-19)

⁴ Baronian place E.T.A. Hoffmann dans la lignée du fantastique romantique, en rupture avec ce qui se faisait jusque-là. Ses récits sont « le fruit d'une expérience personnelle, d'une déroute intérieure qui ne s'explique pas, qui ne se rationalise pas et qui, justement, se traduira telle quelle, c'est-à-dire en dehors de toute explication rationnelle ». (BARONIAN, Jean-Baptiste, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Éditions de la Table ronde, France, 2007, p. 55.)

qu'Hoffmann, Poe rédige des nouvelles d'une extrême logique, où des personnages inquiétants évoluent dans un univers où la mort est omniprésente⁵.

Nourrie de tout ce passé littéraire et après l'intégration de toutes ces modifications depuis le roman gothique, le fantastique trouve un terreau fertile dans la France du XIX^e siècle. De nombreux auteurs de renom tels que Théophile Gautier⁶, Prosper Mérimée, Auguste Villiers de L'Isle Adam ou Charles Nodier se mettent au fantastique⁷ (selon des périodes distinctes du XIX^e siècle qui possèdent chacune leurs caractéristiques propres). Pour notre part, nous nous intéresserons particulièrement à Guy de Maupassant, puisque son œuvre servira de cadre de référence à notre expérimentation par la création.

1.2 LE XIX^e SIÈCLE FRANÇAIS

Certes, la France de la seconde moitié du XIX^e siècle apparaît aujourd'hui comme le point culminant de la littérature fantastique, mais cela n'est pas arrivé par hasard. Succédant au XVIII^e siècle et à ses Lumières, alors que « le réalisme s'oppose aux excès

⁵ « Tout cela rend le fantastique d'Edgar Allan Poe des plus mordants et lui confère une originalité indiscutable. D'un côté, un fond chaotique, des phantasmes, des névroses, des dérangements mentaux, des épouvantes érotiques et nécrophiliques qui ne sont jamais gratuites, de l'autre, des histoires pleines d'équilibre et de logique, composées avec une science superbe du récit, sinon avec une connaissance parfaite de la science tout court. » (BARONIAN, Jean-Baptiste, *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, op.cit., p. 91.)

⁶ « Pour avoir écrit plusieurs poèmes célébrant la beauté de l'art et des mots, des contes fantastiques où les objets d'art prennent vie mystérieusement, [...] et une préface qui fait de lui l'inspiration des poètes parnassiens, Théophile Gautier est lui aussi un enfant du siècle. » (HARVEY, Cynthia, *Théophile Gautier, romancier romantique*, Éditions Nota bene, Québec, 2007, p. 289.) Pour aller au-delà de sa contribution au fantastique et comprendre toute l'étendue de la complexité de Gauthier, il est intéressant de se pencher sur la monographie de Cynthia Harvey qui s'intéresse davantage à l'ironie émanant de l'œuvre plutôt méconnue de ce romancier romantique.

⁷ Pour un aperçu plus exhaustif de la littérature fantastique française, se référer à *l'Anthologie du conte fantastique français* (Librairie José Corti, Paris, 1987) ou à *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant* (Librairie José Corti, Paris, 1962) de Pierre-Georges CASTEX. *Panorama de la littérature fantastique de langue française* (op.cit.) de Jean-Baptiste BARONIAN pose, quant à lui, un regard plus théorique sur le sujet.

sentimentaux du romantisme »⁸, le fantastique a su tirer profit du mélange de ces divers courants. À l'heure des progrès de la science, de la psychiatrie et de la psychanalyse, l'intérêt des gens se porte au même moment vers des objets opposés tels que le spiritisme, l'occultisme et l'électromagnétisme. La société se trouve alors déchirée entre le rationnel et l'irrationnel, entre le « scientifiquement démontrable » et le surnaturel. Le contexte socioculturel est plus que propice à l'émergence du fantastique, il en émane plusieurs thèmes que les « fantastiqueurs » utilisent brillamment.

Mais, au-delà des intérêts de la société française pour les phénomènes inexplicables, un autre élément, encore plus déterminant pour l'avenir de cette littérature, devient de plus en plus influent, en l'occurrence, l'essor de la presse imprimée⁹. Paraissant dans divers supports journalistiques, la nouvelle fantastique doit se contraindre à prendre une dimension précise imposée par son support. La forme brève¹⁰ s'impose donc (de 2500 à 3000 mots en général) à l'auteur qui y trouve pourtant son compte. En resserrant la nouvelle sur un instant ou un événement culminant, le texte gagne en intensité¹¹. La contrainte formelle se transforme donc en une puissance à exploiter¹². Se

⁸ LIGNY, Cécile de et ROUSSELOT, Manuela, *La littérature française*, Éditions Nathan, France, 2006, p. 98.

⁹ « La fin du siècle, qui voit se multiplier les quotidiens et les magazines, modifie ses implications : désormais la presse, dans laquelle le récit bref supplante le roman-feuilleton, est un débouché obligatoire pour le conteur. Les espaces dévolus au conte et à la nouvelle se sont développés, le public s'est élargi, les profits financiers peuvent être importants. L'intense production d'un Maupassant ou d'un Mirbeau s'expliquent en grande partie par cette nouvelle donne. » (PRINGENT, Michel, *Histoire de la France littéraire*, tome 3, Presses Universitaires de France, Paris 2006, p. 94-95.)

¹⁰ « [...] cette exigence éditoriale recoupe chez Maupassant un désir intrinsèque [...] : produire des effets, de l'absolu, avec des moyens simples et dans un espace limité à quelques pages, créer un univers humain et des atmosphères avec des traits légers, en faisant oublier ses procédés de composition. » (PRINGENT, Michel, *Histoire de la France littéraire*, tome 3, op.cit., p. 106.)

¹¹ « Ses affinités [celles du fantastique] avec les genres du conte et de la nouvelle sont évidentes : reposant sur « une intrusion brutale du mystère dans la vie réelle » (Castex) ou sur l'hésitation de l'esprit, face à ce mystère, entre des explications par le rationnel ou par le surnaturel (Todorov), le fantastique implique des effets de surprise et de terreur qui gagnent en puissance à être concentrés. Ce n'est donc pas seulement parce qu'ils imitent Hoffmann, puis Poe, qui ont abondamment pratiqué le récit bref que les « fantastiqueurs » français le privilégient à leur tour, mais parce que le conte et la nouvelle sont en affinité avec la thématique fantastique. » (PRINGENT, Michel, *Histoire de la France littéraire*, tome 3, op.cit., p. 111.)

laissant lire de façon continue, le récit bref et rectiligne permet au lecteur d'apprécier l'entièreté de l'histoire, souvent condensée autour d'un personnage et d'un événement exacerbé. La forme brève de la nouvelle permet de créer la tension nécessaire à ce genre de récit.

Le fantastique a donc su tirer parti autant du contexte socioculturel dans lequel il a évolué que des innovations techniques, notamment en ce qui concerne les avancées technologiques liées aux divers procédés d'imprimerie. La forme qui en a découlé, c'est-à-dire la nouvelle, a su donner de la force aux récits brefs, mais intenses, des « fantastiqueurs » français. Par le biais de la diffusion journalistique, ils se sont saisis d'un moyen efficace de toucher une large population qui est rapidement devenue adepte de ce nouveau genre. C'est donc dans la seconde moitié du XIX^e siècle que le fantastique a connu son apogée¹³.

1.3 QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE?

Nous savons désormais comment elle est née, comment elle s'est développée en France et a culminé durant la seconde moitié du XIX^e siècle ayant, pour porte-étendard,

¹² Baudelaire en a même dit, dans ses *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, que la nouvelle a « sur le roman à vastes proportions cet immense avantage que sa brièveté ajoute à l'intensité d'effet. Cette lecture, qui peut être accomplie tout d'une haleine, laisse dans l'esprit un souvenir bien plus puissant qu'une lecture brisée, interrompue souvent par le tracassé des affaires et le soin des intérêts mondains. » (Citation tirée de PRINCE, Nathalie, *Le fantastique*, Armand Colin Éditeurs, Paris, 2008, p. 78)

¹³ Certains critiques du fantastique, comme Nathalie Prince dans son ouvrage *Le Fantastique (op.cit.)*, ont qualifié cette période de « fantastique classique ». D'autres ne semblent toutefois pas partager cette opinion. P.-G. Castex affirme plutôt que « l'âge d'or » du fantastique se situe autour de 1830.

des auteurs de renom comme Maupassant. Nous devons toutefois nous interroger sur la véritable nature de cette littérature. Comment se définit-elle, en quoi consiste-t-elle¹⁴?

Le discours populaire stigmatisant pendant longtemps le « fantastique » comme une classe regroupant des « sous-classes » telles que le merveilleux, la fantasy, la science-fiction ou l'horror story, explique pourquoi il a été relégué au rang de paralittérature pendant longtemps. Ce n'est qu'à la fin du XX^e siècle que de nombreux théoriciens se sont penchés sur la question. Peut-être à cause de sa nature instable, ces derniers l'ont qualifié de différentes manières sans s'entendre sur le sujet, parlant à la fois de fantastique psychologique, réaliste ou de l'indétermination. Pour notre part, nous nous attarderons particulièrement au fantastique pur, tel que défini par Tzvetan Todorov dans *Introduction à la littérature fantastique*¹⁵. Pour ce théoricien, ces étranges récits n'existent que dans l'espace de l'hésitation, de l'incertitude intellectuelle. L'hésitation vécue par le personnage dans le récit doit être transmise au lecteur sans pour autant qu'il tranche entre une explication naturelle ou surnaturelle. Suivant le même point de vue, Rachel Bouvet, dans son essai sur l'effet fantastique, met l'accent sur le plaisir de l'indétermination. Le lecteur, au fil de sa lecture, perçoit « les indéterminations du texte sans pour autant

¹⁴ Comme le souligne Nathalie Prince dans son chapitre « Problèmes théoriques et diversité du fantastique », il est difficile de définir et délimiter le fantastique. De nombreux théoriciens ont débuté leur études en faisant le même constat, tel que Louis Vax, prévenant son lecteur que l'on « ne découvrira [...] jamais dans les œuvres l'empreinte immuable du fantastique en soi, puisque c'est la notion même du fantastique qui se nuance, s'infléchit, s'élargit, se rétrécit selon les structures des œuvres qu'elles caractérisent ». (Citation tirée de PRINCE, Nathalie, *Le fantastique*, op.cit., p. 11)

¹⁵ « Ainsi se trouve-t-on amené au cœur du fantastique. Dans un monde qui est bien le nôtre, celui que nous connaissons, sans diables, sylphides, ni vampires, se produit un événement qui ne peut s'expliquer par les lois de ce même monde familier. Celui qui perçoit l'événement doit opter pour l'une des deux solutions possibles : ou bien il s'agit d'une illusion des sens, d'un produit de l'imagination et les lois du monde restent alors ce qu'elles sont; ou bien l'événement a véritablement eu lieu, il est partie intégrante de la réalité, mais alors cette réalité est régie par des lois inconnues de nous. [...] Le fantastique occupe le temps de cette incertitude; dès qu'on choisit l'une ou l'autre réponse, on quitte le fantastique pour entrer dans un genre voisin, l'étrange ou le merveilleux. Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. » (TODOROV, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Éditions du Seuil, France, 2005, p. 28.)

chercher à les résoudre »¹⁶. Elle constate chez ce dernier « un certain abandon du désir de tout comprendre »¹⁷, comme il le ferait dans le cadre de la lecture d'un roman policier par exemple, au profit du plaisir qu'il prend à baigner dans l'ambiance hésitante du fantastique. Le lecteur se complaît donc dans le flou sémantique propre au genre.

L'inquiétante étrangeté freudienne (traduction approximative de l'*unheimlich*) constitue, quant à elle, une part importante de la littérature fantastique ainsi qu'une puissante source d'hésitation, d'incertitude intellectuelle et d'indétermination. Il s'agit de « cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier »¹⁸. Le fantastique se base sur des expériences communes et partagées par tous de divers phénomènes étranges émanant de notre quotidien.

[...] un effet d'inquiétante étrangeté se produit souvent et aisément, quand la frontière entre fantaisie et réalité se trouve effacée, quand se présente à nous comme réel quelque chose que nous avons considéré jusque-là comme fantastique, quand un symbole revêt toute l'efficacité et toute la signification du symbolisé, et d'autres choses du même genre.¹⁹

La mort, la folie, la toute-puissance des pensées, l'autonomie des membres séparés, la répétition du même ainsi que le motif du double sont présentés chez Freud comme de puissants vecteurs d'inquiétante étrangeté au sein du récit. Le fantastique est donc tributaire de l'*unheimlich*²⁰ qui, au moment de son surgissement dans l'histoire, déclenche un processus de perturbation du réel en introduisant un élément en apparence surnaturel

¹⁶ BOUVET, Rachel, *Étranges récits, étranges lectures, essai sur l'effet fantastique*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 2007, p. 2.

¹⁷ BOUVET, Rachel, *Étranges récits, étranges lectures, essai sur l'effet fantastique*, op.cit., p. 49.

¹⁸ FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Éditions Gallimard Folio, Paris, 2006, p. 215.

¹⁹ FREUD, Sigmund, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, op.cit., p. 251.

²⁰ « D'autres [récits fantastique] préfèrent jouer un sentiment plus troublant, cette « inquiétante étrangeté » (Freud) éprouvée au contact d'un monde qui brusquement cesse d'être familier et dont les catégories communes et les cadres d'interprétation sont désormais impropres à rendre compte des événements. Le récit fantastique exprime l'angoisse et le doute du personnage, au moyen de l'indécision des perceptions et de la suspension des significations trop nettes. Celles-ci amènent le lecteur à éprouver un sentiment semblable à celui des personnages, qui peut aller de l'ambivalence devant des interprétations contradictoires jusqu'à une plus radicale indétermination. » (MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 5.)

et qui plonge le lecteur, tout autant que le personnage, dans un monde d'hésitation et d'incertitude duquel il ne peut s'échapper. Le fantastique repose essentiellement sur l'indétermination, sur ce moment précis où les blancs et les manquements de l'histoire ne sauraient trouver d'explication au risque d'entrer de plain-pied dans un autre genre.

1.4 VOIR PLUS LOIN...

Plusieurs facteurs socioculturels étaient réunis, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, pour faire du fantastique une littérature en vogue, mais pourtant, à l'époque, un des plus populaires « fantastiqueurs » français s'inquiétait de l'avenir de ce genre. Préoccupé par le tournant décisif que devait prendre son art, Guy de Maupassant publie, en 1883, un article dans le journal *Le Gaulois* :

Lentement, depuis vingt ans, le surnaturel est sorti de nos âmes. [...] Nos petits enfants s'étonneront des croyances naïves de leurs pères à des choses si ridicules et si invraisemblables. [...] Dans vingt ans, la peur de l'irréel n'existera plus même dans le peuple des champs. Il semble que la Création ait pris un autre aspect, une autre figure, une autre signification qu'autrefois. De là va certainement résulter la fin de la littérature fantastique. [...] Quand l'homme croyait sans hésitation, les écrivains fantastiques ne prenaient point de précautions pour dérouler leurs surprenantes histoires. [...] Mais, quand le doute eut pénétré enfin les esprits, l'art est devenu plus subtil. L'écrivain a cherché les nuances, a rôdé autour du surnaturel plutôt que d'y pénétrer. Il a trouvé des effets terribles en demeurant sur la limite du possible, en jetant les âmes dans l'hésitation, dans l'effarement.²¹ (ANNEXE I, p. 161.)

À la lecture de cet extrait, nous sommes en mesure de constater plusieurs choses, notamment que Maupassant avait déjà compris que plus les découvertes dans les champs scientifiques seraient nombreuses, plus les « phénomènes surnaturels » deviendraient aisément explicables et que, par extension, le lectorat deviendrait beaucoup plus exigeant.

²¹ MAUPASSANT, Guy de, *Coudoyer le fantastique*, *Le Gaulois*, 7 octobre 1883. Tiré de SABBAH, Hélène, *Littérature, textes et méthode*, Éditions Hatier, Paris, 2001, p. 341.

Il avait compris que si la littérature fantastique voulait s'offrir un avenir, les auteurs devraient déployer des trésors d'ingéniosité pour maintenir l'effet fantastique de leurs textes. Il faudrait, en quelque sorte, manipuler le lecteur en ayant recours à divers procédés rhétoriques sur lesquels nous reviendrons plus tard²².

Bien que Maupassant ait annoncé la mort du fantastique, nous sommes forcés de constater que ce genre est encore bien vivace. Les « fantastiqueurs » français du passé ne sont pas tombés dans l'oubli. Non seulement les grands maîtres du passé sont encore lus et étudiés au XXI^e siècle, mais également de nombreux écrivains pratiquent ce type de littérature actuellement et sont appréciés par un large public. Les stratégies rhétoriques développées à l'époque de Maupassant pour manipuler le lecteur, pour le forcer à avancer dans l'histoire sans choisir entre une explication rationnelle ou surnaturelle, pour le coincer dans l'espace inconfortable du doute et de l'hésitation, sont toujours d'actualité.

²² Bien que nous ayons lu de nombreux ouvrages portant sur le fantastique, aucun auteur de notre corpus n'aborde le sujet sous l'angle de la rhétorique. Nous croyons toutefois qu'il s'agit de l'élément essentiel à la mise en place de l'effet fantastique, c'est ce que nous tenterons de démontrer dans la partie qui suit.

CHAPITRE 2

LA RHÉTORIQUE

2.1 DÉFINITIONS

La rhétorique est, au sens propre, souvent définie comme « l'art de bien parler », de persuader au moyen du langage. Cette discipline a vu le jour au V^e siècle avant Jésus-Christ en Grèce antique et, à l'époque, avait partie liée avec l'art oratoire davantage qu'avec la poésie. On la divisait en trois genres : le délibératif où l'on conseille ou déconseille, le judiciaire où l'on accuse ou défend, et l'épidictique où l'on fait l'éloge ou le blâme de quelqu'un ou quelque chose. Cependant, Aristote, dans sa *Rhétorique*, nous apprend également qu'elle « semble être la faculté de découvrir spéculativement sur toute donnée le persuasif; c'est ce qui nous permet d'affirmer que la technique n'en appartient pas à un genre propre et distinct »²³. De plus, Aristote insiste sur le fait que « sa fonction propre n'est pas de persuader, mais de voir les moyens de persuader que comporte chaque sujet »²⁴. La rhétorique peut donc adopter une perspective analytique et s'adapter tout aussi bien à l'étude de l'art oratoire qu'aux différents genres littéraires²⁵.

²³ ARISTOTE, *Rhétorique*, Éditions Gallimard TEL, France, 2003, p. 22.

²⁴ ARISTOTE, *Rhétorique*, *op.cit.*, p. 21.

²⁵ Dans son *Histoire de la rhétorique*, Michel Meyer explique qu'après avoir perdu son statut d'*art noble* à la fin de la Renaissance, l'idéologie de la rhétorique s'est transformée au XIX^e siècle (siècle contemporain de l'œuvre de Maupassant que nous étudierons bientôt). « Le *logos* et le *pathos* semblent bien avoir déviés dans des directions qui ne favorisent pas directement la rhétorique, mais plutôt l'émergence de systèmes de pensée réhabilitant d'autres disciplines comme l'*histoire* (ce sera le cas de la philosophie de Hegel) ou encore la *poésie* (avec le romantisme). Autrement dit, *logos* et *pathos* sont envisagés tantôt dans leur genèse, leur développement historique, tantôt dans leur liaison, leur fusion poétique, mais non plus dans leur aspect *technique*, c'est-à-dire comme parties d'un *art rhétorique* [...] ». (MEYER, Michel, *Histoire de la rhétorique des grecs à nos jours*, Le Livre de Poche, Paris, 1999, p. 229.)

Pour notre part, nous nous intéresserons particulièrement aux trois principales parties de la rhétorique : l'*inventio*, la *dispositio* et l'*elocutio*; dans le but de montrer comment se constitue, à travers elles, l'effet fantastique. L'*inventio* consiste à rechercher et à mettre en œuvre les motifs de la persuasion. On peut l'envisager principalement par le biais de trois lieux argumentatifs (ou preuves), qu'Aristote définit ainsi : « les premières [preuves] consistent dans le caractère [*ethos*]; les secondes, dans les dispositions où l'on met l'auditeur [*pathos*]; les troisièmes dans le discours même, parce qu'il démontre ou paraît démontrer [*logos*]. »²⁶ Transposés dans un cadre narratif, ces lieux argumentatifs contribuent à créer tour à tour l'effet de réel ou l'effet fantastique. L'*ethos* peut être considéré comme l'image de soi que projette le locuteur. De son côté, le *pathos*²⁷ correspond à la manipulation affective du destinataire. Enfin, le *logos* s'actualise dans la dimension proprement argumentative du texte. La *dispositio*, pour sa part, correspond à la configuration de l'exposé ou dans le cas qui nous intéresse, du récit fantastique; alors que l'*elocutio* est assimilable à la dimension proprement stylistique, envisagée ici en fonction des différentes catégories stylistiques identifiées par Hermogène dans *L'art rhétorique*.

C'est donc en regard de ces trois parties de la rhétorique que nous serons en mesure d'analyser les nouvelles de Maupassant et de tirer profit de son enseignement afin de créer, à notre tour, un récit fantastique qui saura manipuler le lecteur pour le propulser dans le monde terrifiant de l'hésitation et de l'incertitude.

²⁶ ARISTOTE, *Rhétorique*, op.cit., p. 22.

²⁷ Au sein de la littérature fantastique le *pathos* revêt une importance particulière, c'est sur cette « persuasion » du lecteur que repose une grande part de la vraisemblance du texte. « Le *pathos* est précisément la raison pour laquelle un individu accepte ou refuse un argument, une idée, un message. Les sentiments incarnent les différences, la différence de chacun par rapport à chacun, et ils sont comme autant de manières de l'exprimer, de s'exprimer, de réagir aux autres et de leur faire savoir. » (MEYER, Michel, *Questions de rhétorique – Langage, raison et séduction*, Le Livre de Poche, Paris, 1993, p.134.)

2.2 DE L'UTILITÉ DE LA RHÉTORIQUE EN LITTÉRATURE FANTASTIQUE

Pour Denis Mellier, la dimension rhétorique est indissociable de l'effet fantastique. Comme la « chose fantastique » n'a aucune référence extra-linguistique dans la réalité du lecteur, elle ne peut exister que dans les récits qui construisent sa représentation et n'a qu'une seule forme possible : celle du langage et de l'écriture²⁸. La réussite de l'espace de l'incertitude propre à ce genre dépend donc de la capacité de l'auteur à faire hésiter son lecteur entre le réel et l'irréel. Il doit absolument parvenir à lui faire miroiter une réalité « vraisemblable », conforme à son quotidien, afin de semer en lui un véritable doute au moment du surgissement de l'inquiétante étrangeté. Pour y arriver, l'auteur est contraint d'utiliser de multiples subterfuges pratiquement indécelables par le lecteur, ce dernier étant trop absorbé par le déroulement de l'histoire. L'artifice sert donc le réel en représentant des personnages en apparence normaux, en décrivant des lieux et des actions de façon très réaliste ou en présentant des personnages spécialisés intervenant comme autorités en la matière, par exemple. Maupassant, en étudiant la littérature fantastique de son époque, a pu distinguer la part de manipulation qu'elle comporte et comprendre le génie pathétique des plus grands auteurs. Il a ainsi été en mesure d'expliquer leur puissance terrifiante qui venait de « cette façon particulière de coudoyer le fantastique et de troubler, avec des faits naturels où reste pourtant quelque chose d'inexpliqué et de presque impossible »²⁹.

²⁸ « Son efficacité [du fantastique] émotionnelle sur un lecteur est tout entière déterminée par le parti pris de représentation qu'adopte l'écrivain. Ce n'est pas le fantôme qui est en soi effrayant ou ambivalent, c'est la modalité de son apparition qui l'est, c'est-à-dire la forme qu'il prend dans l'écriture. C'est pourquoi les objets les plus anodins ou les plus familiers peuvent se révéler d'excellents vecteurs d'effroi fantastique. Dès lors, le fantastique contraint chaque auteur à s'interroger sur les moyens expressifs et sur les formes littéraires dont il dispose pour objectiver cette manifestation. » (MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 5-6.)

²⁹ MAUPASSANT, Guy de, *Coudoyer le fantastique*, *Le Gaulois*, 7 octobre 1883. Tiré de SABBAH, Hélène, *Littérature, textes et méthode*, op.cit., p. 341.

L'étude des lieux de l'*inventio*³⁰ est particulièrement pertinente pour notre propos. Ils permettent de voir comment le texte présente les personnages, comment l'instance énonciative cherche à manipuler le lecteur pour lui faire ressentir les émotions voulues et comment elle amène, dans le récit, les éléments nécessaires à la suspension de l'incrédulité et à l'adhésion au fantastique. En effet, l'*ethos* ou l'image de soi que projette le locuteur (peu importe qu'il s'agisse d'un orateur, du narrateur ou de personnages), est exploité dans le discours de manière à le rendre digne de confiance et vraisemblable aux yeux du lecteur. Si ce dernier accepte de suspendre son incrédulité, c'est qu'il consent temporairement à le considérer comme réel et à lui accorder sa confiance. Il sera donc plus prompt, comme le souligne Aristote, à avoir « confiance entière sur celles [questions] qui ne comportent point de certitude, et laissent une place au doute »³¹. Au niveau du *pathos*, lieu de manipulation du lecteur par l'auteur, la « persuasion est produite par la disposition des auditeurs, quand le discours les amène à éprouver une passion [...] »³². De ces passions définies par Aristote, celle de la « crainte » est la plus propice au domaine fantastique et s'étoffe de sentiments connexes tels que l'inquiétude, la peur, l'hésitation, l'incertitude ou la frayeur. Le *logos*, lieu de l'argumentation, intervient pour sa part, dans un cadre narratif, lorsque l'auteur fait « sortir le vrai et le vraisemblable de ce que chaque sujet comporte de persuasif »³³. L'étude de la *dispositio* rend compte, quant à elle, de la manière dont le texte s'organise, de sorte qu'il tire partie de sa configuration

³⁰ « Le succès d'une quelconque argumentation dépend toujours du mode selon lequel le discours de l'orateur (*logos*) tient compte des dispositions et caractéristiques de l'auditoire (*pathos*) et réussit à interférer avec celles-ci, compte tenu de la manière dont l'orateur révèle ou met en avant ses traits et caractères pertinents (*ethos*). Il ne s'agit pas ici de privilégier l'*ethos*, le *pathos* ou le *logos*, mais de voir leur complémentarité, même si elle consiste en une articulation complexe. » (MEYER, Michel, *Histoire de la rhétorique des grecs à nos jours*, *op.cit.*, p. 51.)

³¹ ARISTOTE, *Rhétorique*, *op.cit.*, p. 23.

³² ARISTOTE, *Ibid.*

³³ ARISTOTE, *Ibid.*

pour instaurer un climat propice au fantastique, alors que, sur le plan l'*elocutio*, se manifestent des traits stylistiques dominants spécifiques à ce genre littéraire.

À la suite de l'analyse d'œuvres choisies dans le recueil de nouvelles *Le Horla et autres contes fantastiques* de Guy de Maupassant, nous pensons être en mesure de comprendre les « moyens rhétoriques » propres à persuader le lecteur du caractère véridique du fantastique. Nous tirerons de cette analyse un schéma approprié à ce genre et mettrons en relief le savoir-faire des « fantastiqueurs ». Nous souhaitons rendre cette matière actuelle et exploitable lors de la rédaction de nouvelles fantastiques, qui parviendront à plonger le lecteur dans le doute et l'hésitation.

CHAPITRE 3

ANALYSE DES NOUVELLES DE MAUPASSANT

Afin de comprendre comment la rhétorique participe à la réussite de l'effet fantastique, nous nous attarderons à l'analyse de certaines nouvelles de Maupassant. Comme de nombreuses études de toutes natures ont maintes fois été faites sur les diverses versions du *Horla*, nous avons choisi de nous intéresser davantage à d'autres récits tels que : *La morte*, *La chevelure*, *La nuit*, *La main* et *Sur l'eau*. Nous tenterons d'explicitier, en regard de l'*inventio*, de la *dispositio* et de l'*elocutio*, les enjeux spécifiques de ces nouvelles.

3.1 L'INVENTIO

C'est au niveau de l'*inventio*³⁴ que l'auteur met tout en œuvre pour créer un environnement propice à l'adhésion du lecteur à des événements en apparence surnaturels. À travers un effort de caractérisation (*ethos*), il présente le personnage de telle manière que le lecteur puisse croire à son existence, mais aussi aux qualités morales qu'il lui confère. Il exploite ensuite un certain nombre d'affects (arguments pathétiques) de manière à semer le doute dans l'esprit du lecteur, et, finalement, il met en place les chevilles argumentatives (*logos*) susceptibles de donner de la vraisemblance à l'ensemble. Voyons comment Maupassant joue habilement de ces éléments pour créer des nouvelles fantastiques crédibles.

³⁴ « On peut définir l'invention [*inventio*] comme l'art, c'est-à-dire la technique de trouver des idées et des arguments et de les enchaîner dans le cadre d'un raisonnement suivi. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, Armand Colin Éditeurs, Paris, 1996, p. 59.)

a) *Ethos*

Pour Aristote, l'*ethos*³⁵ correspond à l'image de soi que projette l'orateur. Dans le cadre fictionnel, il s'agit plutôt de celle du personnage principal. Nous pouvons constater, à la lecture des nouvelles de Maupassant, que, dans chacune d'elles, le personnage principal prend en charge la narration d'événements étranges qui lui sont arrivés. Nous en avons l'exemple au début de *Sur l'eau*, quand le narrateur s'adresse à son interlocuteur afin d'introduire le récit d'événements particuliers qu'il a vécus. Ainsi, en disant : « Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années. »³⁶, il revendique la véracité, l'authenticité et la propriété de cette « singulière aventure ». De plus, la narration au « je » revêt une importance particulière au point de vue rhétorique. Nous sommes en présence, selon la classification de Genette, d'un narrateur homodiégétique à focalisation interne³⁷ sur qui repose l'entière responsabilité énonciative. En utilisant ce procédé, le narrateur semble raconter ses propres mésaventures et ancre ces dernières dans les expériences vécues du lecteur. Celui-ci, sensible à ce procédé, sera plus enclin à croire quelqu'un qui se raconte puisque le récit à la première personne semble donner « une

³⁵ « L'orateur doit avant tout inspirer confiance, quel que soit le type de discours qu'il prononce. Il existe, dit Aristote, trois choses qui donnent de la confiance dans l'orateur, elles ne lui sont pas propres et se rencontrent dans d'autres situations de la vie. Ce sont le bon sens, la vertu et la bienveillance (1378 b). L'orateur doit en effet paraître raisonnable, franc, droit, et manifester de la sympathie pour le public. En somme, dit R. Barthes, pendant qu'il parle et déroule le protocole des preuves logiques, l'orateur doit également dire sans cesse : suivez-moi (phronésis), estimez-moi (arété) et aimez-moi (eunoia) (*L'Ancienne rhétorique*, Éditions du Seuil, 1970, p. 212). » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 48-49.)

³⁶ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, Éditions Hachette, Paris, 2006, dans *Sur l'eau*, p. 28.

³⁷ « La situation narrative en première personne a comme modèle naturel le récit oral d'une expérience personnelle, qui peut prendre diverses formes, depuis l'anecdote jusqu'au récit de vie dans lequel un narrateur raconte sa propre histoire. [...] Ces situations de narration personnelle montrent bien que les conduites de récit s'ancrent dans une expérience humaine fondamentale. » (MOLINO, Jean et LAFHAIL-MOLINO, Raphaël, *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, Éditions Leméac/Actes Sud, Montréal, 2003, p. 129.)

couleur d'authenticité à des aventures invraisemblables »³⁸. Il se trouve en effet que l'« emploi de la première personne a la valeur d'un engagement de sincérité et de véracité de la part du narrateur-personnage »³⁹.

D'autre part, à l'intérieur des nouvelles fantastiques de Maupassant, nous sommes en mesure de distinguer deux types d'*ethos* : l'*ethos* pré-discursif et l'*ethos* discursif. L'*ethos* pré-discursif est présent dans la plupart des nouvelles construites selon le modèle des récits enchâssés. Lorsque le narrateur du récit cadre introduit le narrateur second, il émet en général un commentaire qui oriente la façon dont le lecteur perçoit le personnage principal avant même qu'il n'ait parlé. De cette manière, dans *Sur l'eau*, le narrateur premier introduit une brève description de son voisin, canotier d'expérience.

Je fis, au bout de quelques jours, la connaissance d'un de mes voisins, un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu. [...] Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique.⁴⁰

Le lecteur ne sera pas surpris d'entendre ou de lire une histoire singulière. Il s'attend à découvrir des personnages particuliers à qui, sans doute, il est arrivé de bien étranges choses. Dans le cas où il n'y a pas de récit cadre, l'*ethos* du narrateur-personnage n'existe que par le discours. On découvre son caractère par ce qu'il nous en dit. De cette façon, dans *La nuit*, nouvelle où un promeneur solitaire voit sa passion pour la nuit se transformer rapidement en cauchemar, il n'est pas étonnant de retrouver deux descriptions psychiques du même personnage s'opposant diamétralement. Au départ, le narrateur évoque la nuit avec ardeur :

³⁸ MOLINO, Jean et LAFHAIL-MOLINO, Raphaël, *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, op.cit., p. 130.

³⁹ MOLINO, Jean et LAFHAIL-MOLINO, Raphaël, *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, op.cit., p. 130.

⁴⁰ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *Sur l'eau*, p.27.

J'aime la nuit avec passion. Je l'aime comme on aime son pays ou sa maîtresse, d'un amour instinctif, profond, invincible. [...] Le jour me fatigue et m'ennuie. [...] Mais quand le soleil baisse, une joie confuse, une joie de tout mon corps m'envahit. Je m'éveille, je m'anime. À mesure que l'ombre grandit, je me sens tout autre, plus jeune, plus fort, plus alerte, plus heureux.⁴¹

Maupassant laisse le lecteur faire la connaissance d'un personnage vigoureux, heureux, passionné. Cependant, à la suite d'un élément perturbateur, le lecteur se retrouve en présence d'un personnage anxieux. La même nuit qu'il aimait tant se transforme en une source d'angoisse qui grandit au fil du texte. Ainsi, le narrateur en vient à l'évoquer de cette manière : « Pour la première fois je sentis qu'il allait arriver quelque chose d'étrange, de nouveau. Il me sembla qu'il faisait froid, que l'air s'épaississait, que la nuit, que ma nuit bien-aimée, devenait lourde sur mon cœur. »⁴² On peut donc observer que Maupassant présente souvent son narrateur comme un personnage désorienté. Le narrateur insiste sur un état second qu'il constate lui-même. À la limite de la conscience, il attribue ses doutes et ses peurs parfois au chagrin, comme c'est le cas dans *La morte*, à l'alcool dans *Sur l'eau* ou à la passion amoureuse dans *La chevelure*. Quoi qu'il en soit, il se manifeste toujours aux yeux du lecteur comme une victime de ses perceptions, ce dernier ayant toujours le choix, tout comme le narrateur d'ailleurs, de pencher soit pour une explication rationnelle fournie par le récit ou pour une explication surnaturelle, présente elle aussi dans le discours. Toute la puissance des personnages de Maupassant vient de cet *ethos* de l'hésitation propre à la littérature fantastique. Le narrateur-personnage est l'incarnation de l'hésitation todorovienne, il est... pour ne plus être, il croit... pour pouvoir douter.

De plus, les personnages principaux de Maupassant n'ont pas, ou très peu, de substance physique. Aucun nom, jamais d'âge défini, pas de description physique; ils

⁴¹ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La nuit*, p.145.

⁴² MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La nuit*, p. 147

existent seulement dans leur complexité psychologique que l'auteur augmente de sentiments contradictoires, d'émotions exacerbées et de réflexions complexes. À l'inverse, les lieux et les actions dans lesquels évoluent les personnages sont agrémentés de descriptions très étoffées et empreintes d'un réalisme efficace. On en trouve un exemple frappant dans *La nuit*, où le narrateur fait l'itinéraire de sa promenade de nuit dans Paris, des Champs-Élysées aux Halles, en passant par l'Arc de Triomphe, le Bois de Boulogne, la Bastille et ce, sans négliger le nom des commerces qu'il croise et le nom des rues qu'il parcourt :

Sur le boulevard, les cafés flamboyaient; on riait, on passait, on buvait. J'entrai au théâtre, quelques instants; dans quel théâtre? Je ne sais plus. Il y faisait si clair que cela m'attrista et je ressortis le cœur un peu assombri par ce choc de lumière brutale sur les ors du balcon, par le scintillement factice du lustre énorme de cristal, par la barrière de feu de la rampe, par la mélancolie de cette clarté fausse et crue. Je gagnai les Champs-Élysées où les cafés-concerts semblaient des foyers d'incendie dans les feuillages. Les marronniers frottés de lumière jaune avaient l'air peints, un air d'arbres phosphorescents.⁴³

Ce souci du détail n'est pas vain. Maupassant, ami et élève de Flaubert, tire profit d'un réalisme inhérent à toutes ses nouvelles fantastiques. Le réalisme fait concorder l'univers fictionnel avec l'univers réel du lecteur. Ce dernier trouve des repères solides dans l'histoire fantastique qu'il peut par la suite associer à son propre quotidien⁴⁴, c'est là une des conditions essentielles de la perturbation fantastique⁴⁵. Denis Mellier ajoute que ce « contexte réaliste propice à la rupture fantastique s'accompagne de deux types

⁴³ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La nuit*, p.146.

⁴⁴ Dans *La littérature fantastique*, Denis Mellier stipule que « le fantastique n'instaure, dans un premier temps, une représentation réaliste du monde que pour mieux la subvertir dans un second ». (p. 15)

⁴⁵ « Le désordre ou la rupture qu'introduit la manifestation fantastique ne peuvent avoir lieu qu'à partir d'un espace-temps réaliste. Le récit fantastique travaille à se donner un fort ancrage mimétique dans un premier mouvement du récit, pour l'abolir dans un second temps. Les marqueurs de contextualisation historique et géographique abondent, [...]. Quant aux lieux retirés en huis clos (landes, provinces reculées, châteaux, bateaux en haute mer, etc.), la description des décors et usages contribue à les socialiser et à les doter des effets de réel nécessaires. Ainsi constitué, l'espace-temps du récit fantastique offre une objectivité référentielle qui permet de mesurer la charge de subversion dont il peut être porteur lorsqu'il s'attaque aux mœurs, conventions et certitudes d'une société donnée. » (MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 15-16.)

dominants de personnages »⁴⁶ : le personnage banal et le personnage remarquable mais stéréotypé. Chez Maupassant, on retrouve de nombreux personnages banals, au quotidien bien routinier et n'ayant aucune prédisposition au surnaturel qui, pourtant, voient quelque chose se dérégler dans leur vie et les bouleverse à jamais. On en trouve des exemples pertinents dans *La morte* où l'amoureux éperdu ne se remet pas de la mort de sa bien-aimée et, fou de chagrin, va passer la nuit sur la tombe de celle-ci, ou alors dans *Sur l'eau*, quand le canotier est forcé de dormir toute une nuit dans son canot. Ce sont là des personnages bien ordinaires qui se sont retrouvés au cœur du surnaturel presque par hasard. Toutefois, le recueil de nouvelles fantastiques de Maupassant utilise aussi les personnages remarquables mais stéréotypés. Dans *La main*, le juge d'instruction Bermutier intervient pour raconter « une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique »⁴⁷ et pourtant à la fin, bien que tout nous porte à penser que le juge croit à quelque explication surnaturelle, il conclut par une explication tout à fait rationnelle. Chez Maupassant, les personnages faisant figure d'autorité « remplissent une fonction discursive à l'intérieur du conte qui intensifie d'autant mieux la contradiction fantastique »⁴⁸.

En somme, les nouvelles de Maupassant utilisent l'*ethos* du narrateur homodiégétique s'actualisant par une narration au « je » et faisant figure de vérité pour le lecteur. Qu'il soit présenté par un narrateur premier ou dévoilé par le discours lui-même, le narrateur-personnage acquiert son image de soi par le texte. Les différents types de personnages fantastiques tirent profit du contexte réaliste dans lequel ils évoluent. Ce réalisme est nécessaire à la bonne implantation du surnaturel dans le récit, c'est grâce à

⁴⁶ MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 16.

⁴⁷ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La main*, p.19.

⁴⁸ MELLIER, Denis, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 16.

cela que le lecteur peut se transposer dans l'espace de l'hésitation nécessaire à la réussite d'une nouvelle fantastique.

b) Pathos

L'art oratoire d'Aristote nous enseigne qu'il est important d'arriver à mettre l'auditeur dans une disposition adaptée au discours que nous tenons car « les choses ne paraissent pas les mêmes à qui aime ou qui hait, à qui éprouve de la colère ou qui est dans un *habitus* du calme; ou bien elles paraissent tout à fait différentes ou d'une importance différente »⁴⁹. Pour Aristote, il est possible de manipuler l'auditeur en utilisant différentes « passions »⁵⁰ que le discours prononcé par l'orateur peut lui faire éprouver. Selon Luc Vaillancourt, le *pathos* peut être envisagé dans une perspective littéraire.

Ces stratégies ne sont pas exclusives à l'art oratoire : elles conviennent à tout procès linguistique qui dépend de la sympathie (ou au moins de l'attention) de l'autre pour sa mise en œuvre, de la conversation ordinaire à la prose la plus élaborée [...]. Les *pathè* témoignent d'un rapport à autrui qui varie en degré d'émotivité, selon qu'il s'agisse de le séduire ou de le confondre, de l'influencer ou de le subjuguier, d'agir sur lui ou de le faire agir pour soi.⁵¹

Maupassant l'exploite d'ailleurs brillamment à travers ses nouvelles fantastiques pour manipuler le lecteur via le narrateur-personnage et son discours. Des passions définies par Aristote, celle qui est la plus appropriée au fantastique est sans aucun doute la crainte. Il définit la crainte comme « un trouble consécutif à l'imagination d'un mal à venir pouvant causer destruction ou peine »⁵² et ajoute que « ces maux apparaissent non pas éloignés,

⁴⁹ ARISTOTE, *Rhétorique*, op.cit., p. 108.

⁵⁰ « Les passions regroupent évidemment les sentiments, et les émotions, bref la vie affective opposée à la vie intellectuelle, mais aussi à la vie sociale, car elles sont inspirées à l'homme par les objets du monde et par autrui. Et en cela, la rhétorique, autant que psychologie, est sociologie. [...] Les passions marquent ce qui nous unit et nous sépare des autres, et si la rhétorique consiste à réduire la distance entre l'orateur et son auditoire, on comprend pourquoi leur connaissance est si importante. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 52)

⁵¹ VAILLANCOURT, Luc, *La lettre familière au XVI^e siècle, Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Honoré Champion, Paris, 2003, p. 292.

⁵² ARISTOTE, *Rhétorique*, op.cit., p. 124.

mais proches et imminents »⁵³. Ainsi donc se dessine l'archétype du personnage principal de Maupassant. Un personnage à l'affût du mal qui le guette, d'une « force invisible » qui le traque pour causer sa destruction psychologique, un personnage terrifié par l'insaisissable et qui communique sa terreur au lecteur. Pour faire éprouver la même crainte au lecteur qu'au personnage, Maupassant semble bénéficier d'un principe jadis formulé par Aristote :

Éprouvent donc nécessairement la crainte ceux qui croient pouvoir pâtir et ceux qui croient avoir à redouter personnes, choses et temps. [...] Il faut, par conséquent, quand il est préférable que les auditeurs ressentent la crainte, les mettre en état de l'éprouver, en leur disant qu'ils sont exposés à souffrir; car de plus grands qu'eux ont souffert; leur montrer leurs pairs souffrant ou ayant souffert, et cela de la part de gens, de la manière et dans le temps où ils ne pouvaient s'y attendre.⁵⁴

C'est donc par un effet de sympathie que Maupassant réussit à faire ressentir la crainte au lecteur en exaltant celle de son narrateur-personnage. Le lecteur, happé par l'histoire, souffre de la même souffrance, vit les mêmes peurs.

Une autre « passion » propre à susciter l'adhésion du lecteur au fantastique est la pitié. Aristote dit que « toutes les choses pénibles et douloureuses qui sont destructives peuvent exciter la pitié; de même toutes celles qui peuvent causer l'anéantissement, et tous les maux graves, dont la fortune est la cause »⁵⁵. Il arrive donc que Maupassant manipule le lecteur de manière à lui faire éprouver un sentiment de pitié pour le personnage. Cela renforce l'effet de réalisme dans lequel l'esprit désorienté du personnage peut effectivement être confronté à des événements en apparence surnaturels sans que le lecteur ne doute de leur véracité. C'est le cas dans la nouvelle *La*

⁵³ ARISTOTE, *Ibid.*

⁵⁴ ARISTOTE, *Rhétorique*, *op.cit.*, p. 126.

⁵⁵ ARISTOTE, *Rhétorique*, *op.cit.*, p. 136.

morte où le jeune homme, dépressif et inconsolable à la suite de la mort de sa bien-aimée se retrouve, éperdu, à passer la nuit sur la tombe de cette dernière. Dans son égarement, il la voit sortir de sa tombe pour rétablir la vérité sur sa mémoire. Le lecteur, en se projetant dans cette situation dramatique, la perte d'un être cher, comprend la détresse du personnage et accepte le fait que dans un moment de fragilité pareille, l'esprit puisse se faire témoin d'un tel scénario. Ainsi un événement surnaturel peut revêtir différentes significations et le lecteur se trouve face au choix d'accepter la solution réaliste d'un simple rêve ou l'alternative irrationnelle d'un esprit tellement égaré qu'il a bel et bien été en présence du spectre de son amoureuse. Il est, grâce à la combinaison des *pathè* de la crainte et de la pitié, projeté dans l'espace d'hésitation propre au fantastique.

Maupassant se sert, dans toutes ses nouvelles fantastiques, de ce ressort rhétorique qu'est le *pathos*, ce qui lui permet de manipuler le lecteur pour lui faire ressentir les mêmes émotions qu'à ses personnages. Cela les plonge tous deux au cœur d'un bouleversement psychologique caractérisé par l'incertitude, le doute, l'inquiétude et l'hésitation propre à l'espace fantastique.

c) *Logos*

Dans le texte narratif, le *logos*⁵⁶, ou niveau proprement argumentatif, intervient de manière plus ou moins implicite. Certes, le récit n'est pas un discours, mais il se constitue néanmoins par le biais d'arguments dont la finalité démonstrative est simplement plus

⁵⁶ Dans *La rhétorique*, Michel Meyer s'est interrogé sur la rhétorique littéraire et y fait le constat suivant : « la grande différence entre la rhétorique littéraire et celle de la vie quotidienne, c'est le contexte d'interlocution. Le *logos* concentre tous les rôles, l'*ethos* et le *pathos* ne sont pas effectifs, vu que personne ne parle physiquement à quelqu'un de concret. Le narrateur est construit et l'auditoire précis est inconnu bien que parfois imaginé par l'auteur, [...]. L'*ethos* et le *pathos* sont construits dans le texte et par le texte. [...] ils sont représentés dans et par le *logos*, respectivement comme autrui et comme « je ». Le *pathos*, c'est le « tu », comme le *logos*, c'est le « il », et l'*ethos*, le « je ». Cela donne lieu à différents genres de discours littéraires, selon la prédominance de ces fonctions. » (MEYER, Michel, *La rhétorique*, Presses Universitaires de France, France, 2005, pages 97 et 106-107.)

diffuse. En effet, il semble que la structure du discours des personnages de Maupassant s'emploie sans arrêt à démontrer ou réfuter le surnaturel. Le discours que tient le personnage prend donc la forme même de ce qui constitue le fantastique, c'est-à-dire l'hésitation perpétuelle entre la solution réaliste ou surnaturelle sans toutefois choisir, au risque de quitter le lieu du fantastique pur. On constate bien ce combat intérieur dans *Sur l'eau*, alors que le canotier, prisonnier d'une ancre qui refuse de remonter à la surface, coincé au centre d'une rivière dans une nuit sombre et recouverte d'un épais brouillard, tente de se convaincre qu'il n'y a rien à craindre.

J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. [...] J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. [...] Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. [...] Cependant, par un effort violent, je finis par ressaisir à peu près ma raison qui m'échappait.⁵⁷

Toutes les preuves logiques sont réunies par le discours du narrateur-personnage pour faire vivre au lecteur l'opposition fondamentale qui naît dans l'esprit de quelqu'un qui lutte contre quelque chose d'intangible, le fantastique se nourrissant de cette opposition. Le texte est fait de façon à ce que, en tant que lecteur, on puisse accompagner le narrateur dans les méandres de l'hésitation, dans cette lutte contre la peur qui s'installe malgré tout et fait naître dans l'esprit l'étincelle de la folie. Cette habile description du malaise psychologique et de la détresse du personnage ne peuvent que trouver un écho de pertinence chez le lecteur qui se laisse convaincre par les preuves qu'accumule le récit au cours de l'histoire.

⁵⁷ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *Sur l'eau*, p. 31-32.

D'autre part, toutes les nouvelles fantastiques de Maupassant correspondent en fait aux témoignages de personnages confrontés à ces expériences surnaturelles. Les personnages prennent la parole, se donnent en exemple et racontent leurs singulières aventures comme c'est le cas dans *La morte*. Le personnage de l'amoureux éploré débute son récit en disant ceci : « Je ne conterai point notre histoire. »⁵⁸ Pourtant, il la raconte en entier, il nous dit, en utilisant un « je » aussi mélancolique que révélateur, comment il l'a aimée, perdue et retrouvée après sa mort. Toutefois, il arrive aussi, comme dans la nouvelle *La chevelure*, que le témoignage ne soit pas rapporté par le narrateur-personnage lui-même, mais par un tiers :

Le médecin me dit : « [...] Il a d'ailleurs écrit son journal qui nous montre le plus clairement du monde la maladie de son esprit. Sa folie y est pour ainsi dire palpable. Si cela vous intéresse vous pouvez parcourir ce document. » Je suivis le docteur dans son cabinet, et il me remit le journal de ce misérable homme. « Lisez, dit-il, et vous me direz votre avis. »⁵⁹

Le journal du personnage ayant vécu l'évènement fantastique est donc lu par quelqu'un d'autre qui nous fait revivre son expérience en réactualisant chacune de ses pensées, chacun de ses gestes par la lecture, on en oublie presque le narrateur premier. Mais peu importe qu'il soit raconté ou lu, le témoignage s'organise toujours comme une preuve logique d'autant plus solide qu'il ancre le récit dans le réel, étant perçu par le lecteur comme un évènement bel et bien survenu. Le lecteur en arrive donc à la conclusion que si cela est déjà arrivé à quelqu'un, cela pourrait bien lui arriver aussi... Le phénomène fantastique prend donc de la puissance et devient une source potentielle de vérité. En somme, tout le *logos* des nouvelles fantastiques de Maupassant est soumis aux exigences

⁵⁸ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La morte*, p. 139.

⁵⁹ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La chevelure*, p. 65.

formelles du fantastique et exploite l'hésitation dans une perspective semblable à celle conceptualisée par Todorov.

3.2 LA DISPOSITIO

Dans un second temps, en regard de la *dispositio*⁶⁰, nous nous emploierons à analyser la disposition des nouvelles fantastiques de Maupassant. Il apparaît, en effet, que les récits de ce dernier s'organisent de manière assez semblable et que cela converge, une fois de plus, vers l'unique but de donner de la force et de la vraisemblance à l'élément surnaturel.

Parmi les cinq nouvelles sur lesquelles nous portons notre attention, trois sont construites selon le modèle des récits encadrés : *La main*, *Sur l'eau* et *La chevelure*. Le récit se trouve enchâssé⁶¹ entre un préambule, où un « narrateur présente les circonstances dans lesquelles un narrateur second raconte en première personne une histoire dont il a été, selon le cas, héros, témoin ou dépositaire »⁶², et une conclusion. Si l'on se rapporte au schéma type de la *dispositio*⁶³, le préambule incarné par le récit cadre

⁶⁰ « Une fois la matière du discours élaborée, et déjà partiellement organisée par les nécessités mêmes du raisonnement, il convient de l'organiser. [...] Dans une argumentation, le plan n'est évidemment pas indifférent. Il sert à rendre la cause intelligible, à faire adopter le point de vue de l'orateur, mais il dépend aussi du public lui-même, de ses sentiments, de ses attentes, et [...] des modifications de l'auditoire au fur et à mesure que se déroule le discours. Enfin, puisque les arguments ne sont pas donnés seuls mais sont liés entre eux, leur force est en grande partie déterminée par leur position dans le discours et par rapport aux autres. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 96-97)

⁶¹ « Les effets de la narration encadrée sont également connus : sa délégation à un tiers donne une valeur de document, donc une autorité au récit, car celui qui raconte est supposé avoir participé aux événements ou en avoir été témoin; elle permet aussi à l'auteur de se dédouaner d'un contenu événementiellement scabreux, et les réactions prêtées à l'auditoire sont une manière indirecte de guider celles du lecteur. » (PRINGENT, Michel, *Histoire de la France littéraire*, op.cit., p. 95)

⁶² MOLINO, Jean et LAFHAIL-MOLINO, Raphaël, *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, op.cit., p. 114.

⁶³ La rhétorique classique se divise en quatre parties : l'exorde, la narration, l'argumentation (incluant la confirmation et la réfutation) et l'épilogue. Dans son ouvrage, *La rhétorique*, Michel Meyer cite l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* pour définir ces quatre parties de la manière suivante : « L'exorde est le début du

correspond à ce que nous nommerons l'*incipit* du récit fantastique. Dans ces récits cadres, Maupassant met déjà en place des éléments propices à éveiller la curiosité des lecteurs à l'égard d'éventuels événements surnaturels. Effectivement, dans *La main*, lors d'une conversation au sein d'un groupe de femmes portant sur un crime inexplicable, le juge d'instruction Bermutier intervient en disant ceci :

Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot surnaturel que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.⁶⁴

L'intérêt est d'autant plus grand que le mystère plane sur ce qui va suivre, et la cour de M. Bermutier, tout comme le lecteur, quémande la suite. Dans les nouvelles ne comportant pas de récits encadrés, l'*incipit* est tout de même présent et prend la forme d'une courte introduction sur le sujet du récit. Ainsi donc, dans *La nuit*, le narrateur-personnage nous fait un bref monologue sur sa passion de la nuit pour mieux nous introduire dans sa promenade nocturne et dans *La morte*, il nous dit combien il aimait sa douce jusqu'à ce qu'elle meure. Peu importe la nature du récit, l'*incipit* est toujours la partie de la nouvelle fantastique qui établit les circonstances qui motivent la prise de parole du narrateur-personnage.

discours : il dispose et prépare l'esprit de l'auditeur ou du juge à écouter. La narration expose le déroulement des faits tels qu'ils se sont produits ou peuvent s'être produits. Dans la division [des arguments], nous mettons en lumière les points d'accord et de désaccord, et nous exposons ce dont nous allons parler. La confirmation expose, preuve à l'appui, nos arguments. La réfutation déduit les lieux de la conclusion adverse. La conclusion [ou l'épilogue] clôt avec art le discours. » (Citation tirée de MEYER, Michel, *La rhétorique*, op.cit., p. 34.) Bien qu'attachés à cette segmentation du discours, nous parlerons plutôt, pour analyser la *dispositio* de récits fantastiques, d'*incipit*, de *progression* et de *chute*, termes que nous jugeons plus appropriés aux divisions d'un texte de création.

⁶⁴ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La main*, p. 19.

Le cœur de la nouvelle fantastique constitue, pour sa part, la *progression*, qui se trouve être l'objet du discours. La longueur de cette partie est très variable, mais en général elle occupe la majeure partie du récit et marque l'évolution de la tension fantastique. Cependant, il faut noter que ce genre doit répondre à certains impératifs de brièveté en raison de sa forme⁶⁵. Par conséquent, la nouvelle fantastique acquiert une part de son efficacité et de sa crédibilité aux yeux du lecteur par sa concision. C'est dans cet espace condensé de l'histoire, qui se laisse lire rapidement et d'un seul trait, que l'effet fantastique atteint son comble. Dans toutes les nouvelles fantastiques de Maupassant, le narrateur-personnage exprime, au cours de la progression de l'histoire, sa volonté de lutter contre le doute qui s'installe en lui. Est-ce réel ou irréel? L'essentiel de l'histoire tourne autour de ce centre commun à tous les récits fantastiques.

La dernière partie du texte correspond à la *chute* (l'épilogue ou péroraison dans la rhétorique classique). Il s'agit en fait d'une conclusion où l'orateur (l'auteur dans le cas présent), récapitule tout en tentant d'ébranler les esprits et d'exciter les passions. En littérature fantastique, il s'agit du point culminant où quelque chose de surprenant et d'inattendu survient sans toutefois que le lecteur ni le personnage ne réussissent à choisir entre une explication rationnelle ou irrationnelle. Chez Maupassant, la chute n'occupe que quelques lignes à la fin du récit, mais condense toute l'émotion fantastique en une seule question : qu'est-il vraiment arrivé? Ainsi, dans un texte comme *La morte* où, après avoir assisté à la déchéance psychologique d'un homme affecté par la perte de son grand amour, l'histoire se termine par la phrase suivante : « Il paraît qu'on me ramassa, inanimé,

⁶⁵ « Si la nouvelle est le terrain de prédilection du fantastique qui répugne à la longueur, la raison n'est pas uniquement formelle. La nouvelle qui apparaît comme un espace névralgique, une zone indécise entre deux pôles contradictoires – le familier et l'étrange, le réel et l'irréel –, se prête à l'exploration de l'entre-deux. » (ÉVRARD, Franck, *La nouvelle*, Éditions du Seuil, Paris, 1997, p. 53.)

au jour levant, auprès d'une tombe. »⁶⁶ Le doute plane toujours... S'est-il endormi pour rêver du spectre de sa bien-aimé ou au contraire a-t-il été si choqué de voir son fantôme surgir de sa tombe qu'il en a perdu connaissance? La puissance du fantastique vient justement du fait que contrairement au récit policier, qui résout l'énigme à la fin dans l'espace de la chute, le questionnement reste entier et rien n'est solutionné dans la finale. Le lecteur demeure dans la même incertitude qu'au début de sa lecture.

En somme, le récit fantastique est configuré de manière à garder vive l'attention du lecteur, ce dernier étant entraîné par le suspense de découvrir si le personnage principal quitte le lieu de l'hésitation. La brièveté de la nouvelle fantastique contribue à faire monter l'intensité du discours qui y est tenue. Le lecteur, piqué de curiosité par l'*incipit* du récit, tenu en haleine durant tout le corps de l'histoire, s'emporte dans la *progression* d'une lecture rapide, tendue et enflammée par la puissance des propos rapportés par le narrateur-personnage. La lecture culmine au moment de la *chute* où le constat final s'impose : le personnage, tout comme le lecteur, n'est toujours pas en mesure d'apporter une explication ferme et définitive sur l'aventure teintée de surnaturel qu'il vient de vivre. Par cette structure, l'effet fantastique est condensé et gagne en puissance; l'auteur atteint son but.

⁶⁶ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La morte*, p. 143.

3.3 L'ELOCUTIO

En dernier lieu, nous examinerons le corpus en fonction de l'*elocutio*⁶⁷ afin de mettre en évidence les modalités stylistiques propre au registre fantastique pratiqué par Maupassant. Afin d'étudier les catégories stylistiques dominantes chez cet auteur, nous nous appuierons sur *L'art rhétorique* d'Hermogène⁶⁸. Ce dernier nous assure que l'on « [...] peut aisément caractériser n'importe quel auteur, moderne ou ancien, poète, logographe ou orateur, si on a étudié les espèces stylistiques génériques du discours »⁶⁹.

Étant donné la modernité de l'œuvre fantastique de Maupassant, nous prenons la liberté d'adapter quelque peu la nomenclature des catégories stylistiques telles qu'imaginées par Hermogène⁷⁰. Plutôt que de parler de la dominante de la *sincérité*, nous

⁶⁷ « Si l'étude des figures constitue la partie générale de l'élocution [*elocutio*], commune à tous les discours, il n'en va pas tout à fait de même du style. [...] Le style est donc la rencontre de préoccupations différentes, le sujet, l'auditoire, et l'orateur. Le bon style, efficace, est dans tous les cas celui qui tout à la fois repose sur l'*ethos* de l'orateur, sa crédibilité, sur l'adaptation au sujet qu'il doit cerner avec précision, sur la prise en considération de l'auditoire qu'il faut convaincre, persuader, frapper et à qui il faut être agréable. C'est une fois de plus dire la liaison entre le style et les autres parties de la rhétorique dont il est la conséquence. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 113-114)

⁶⁸ « Je [Hermogène] dis donc que les éléments qui font le discours démosthénien, à condition d'entendre qu'ils forment un tout, sont les suivants : clarté, grandeur, beauté, vivacité, *éthos*, sincérité et habileté. Et j'entends, formant un tout, comme signifiant qu'ils sont combinés et se compénètrent : tel est en effet le discours démosthénien. De ces catégories, les unes subsistent en elles-mêmes et par elles-mêmes, d'autres ont en dessous d'elles certaines autres catégories de second rang, qui justement les constituent, d'autres ont une même ou plusieurs parties en commun; et, d'une manière générale, les unes sont les classes regroupant des espèces, d'autres ont en quelque sorte une différence par où elles s'associent à certaines et se séparent de toutes les autres, d'autres, comme je l'ai dit, demeurent en elles-mêmes et n'ont besoin du secours de rien d'autre. » (HERMOGÈNE, *L'art rhétorique*, Éditions l'Âge d'Homme, Paris, 2000, p. 323.)

⁶⁹ HERMOGÈNE, *L'art rhétorique*, op.cit., p. 509.

⁷⁰ « On n'ira pas plus avant dans l'exposé des catégories d'Hermogène. On se contentera de souligner les préceptes sur lesquels les auteurs de traité font reposer les qualités du style : ce sont la correction de la langue, la simplicité de constructions sans ambiguïté ou sans recherches inutiles, la force des pensées et des termes, l'assemblage harmonieux des mots et des membres de phrase, l'engagement du locuteur dans ce qu'il dit. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 116.)

préférons la *vraisemblance*⁷¹, qui sied mieux à ce type de littérature. En effet, toutes les œuvres, mêmes fantastiques, de Maupassant ont été écrites sous le primat de l'école réaliste « qui a prétendu nous montrer la vérité, rien que la vérité et toute la vérité »⁷². Selon son étude sur *Le roman* (1887), « faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession »⁷³. C'est donc en partant de ce double principe de *vraisemblance* et de *réalisme* que l'on est en mesure de constater que l'argumentaire du narrateur-personnage se base toujours sur une expérience soi-disant vécue qu'il raconte spontanément⁷⁴, sans mentir. La prétention du discours à la transparence contribue à renforcer l'*ethos* d'authenticité du narrateur-personnage et concourt à mettre dans l'esprit du lecteur l'idée qu'il a affaire à un personnage fiable et honnête, qui se raconte sans fard. Cette *vraisemblance* du discours et par le fait même, celle du personnage, met le lecteur en confiance et confère au récit fantastique un degré de vérité et de réalisme encore plus fort. Chez Maupassant, on distingue ce trait stylistique notamment par la présence de nombreux questionnements qui livrent sans gêne les pensées et réflexions les plus profondes de ses personnages. Ainsi, dans *La chevelure*, récit où un homme est véritablement amoureux, obsédé, par une chevelure coupée et cachée dans un meuble,

⁷¹ « C'est précisément sur le vraisemblable, l'*eikos*, qu'Aristote fait reposer le ressort de l'argumentation : si la vérité ne se discute pas, le vraisemblable, lui, peut toujours être remis en cause. La rhétorique, qui s'appuie sur lui puisqu'il constitue une proposition préalable au discours, est aussi là pour le contester. Ainsi, la vérité est de l'ordre de l'objet, mais le vraisemblable repose sur l'acquiescement du public et c'est ce qui explique l'importance des considérations psychologiques dans la rhétorique : le bon orateur ne peut en effet se passer de connaître les attentes et les caractères de ses interlocuteurs. » (GARDES-TAMINE, Joëlle, *La rhétorique*, op.cit., p. 14-15.)

⁷² MAUPASSANT, Guy de, *Pierre et Jean*, Éditions Gallimard Folio, Paris, 1995. Citation tirée de l'étude sur *Le roman* (1887) dans la préface de *Pierre et Jean*, p. 48. (ANNEXE II, p.163)

⁷³ MAUPASSANT, Guy de, *Pierre et Jean*, op.cit. Citation tirée de l'étude sur *Le roman* (1887) dans la préface de *Pierre et Jean*, p. 52. (ANNEXE II, p.163)

⁷⁴ « Le discours spontané, sincère et comme venu du cœur tient pour l'essentiel à la méthode, puis aux figures, à l'expression et à tout ce qui les suit. Cependant, on le rencontre aussi dans la pensée. Toutes les pensées naïves en effet relèveront toujours de la spontanéité, sinon comment pourraient-elles encore garder parfaitement leur *éthos*? » (HERMOGÈNE, *L'art rhétorique*, op.cit., p. 448-449.)

l'émoi indéfinissable, mélange d'attrance et d'inquiétude, de l'homme qui découvre cet objet si désirable s'exprime de cette façon :

Une émotion étrange me saisit. Qu'était-ce que cela? Quand? comment? pourquoi ces cheveux avaient-ils été enfermés dans ce meuble? Quelle aventure, quel drame cachait ce souvenir? [...] Qui les avait coupés? un amant, un jour d'adieu? un mari, un jour de vengeance? ou bien celle qui les avait portés sur son front, un jour de désespoir? [...] N'était-ce point étrange que cette chevelure fût demeurée ainsi, alors qu'il ne restait plus une parcelle du corps dont elle était née?⁷⁵

Le personnage est ravagé par le questionnement et le doute. Il partage ses réflexions avec le lecteur qui comprend son trouble grâce à la *vraisemblance* de l'évolution de sa pensée qui s'emporte et se trouble à l'approche de cet étrange objet.

Il y a également, chez Maupassant, un souci de *naturel* (que l'on pourrait apparenter au trait stylistique de la *clarté* chez Hermogène). Bien que ne dédaignant pas une certaine « poésie » dans le style, toutes ses nouvelles fantastiques sont rédigées avec souplesse, sans aucune lourdeur. L'auteur utilise un vocabulaire simple, sans toutefois négliger l'effet percutant du discours de ses personnages. Le *naturel* du discours vient appuyer le *réalisme* dans lequel les personnages évoluent. En effet, ces derniers étant généralement des gens assez ordinaire, il est normal qu'ils s'expriment de façon concise et sans fioriture. De plus, l'état d'esprit dans lequel ils se trouvent en général n'est pas propice à une élocution vive et mêlée de virtuosité. L'esprit apeuré ne peut réfléchir profondément. Il est donc évident que le *naturel* du discours des personnages de Maupassant est essentiel à la *vraisemblance* du récit fantastique.

⁷⁵ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, *op.cit.*, dans *La chevelure*, p. 68-69.

D'autre part, si l'on s'attarde plus attentivement aux figures de styles privilégiées dans *Le Horla et autres contes fantastiques*, on s'aperçoit, qu'outre la métaphore⁷⁶ et la comparaison qui sont omniprésentes, il semble que Maupassant ait une prédilection particulière pour la personnification⁷⁷. Cette dernière apparaît de façon récurrente dans toutes les nouvelles que nous avons analysées. Il s'agit d'une figure de style qui utilise des termes servant le plus souvent à qualifier les humains pour désigner des objets ou des animaux. Chez Maupassant, la personnification semble doter de vie des objets inanimés qui bougent, parlent ou ressentent des sentiments. Ainsi, dans *La morte*, le miroir a une mémoire, il se souvient de la femme qu'il a reflétée. L'homme, toujours amoureux de sa bien-aimée disparue, reconnaît celle-ci dans la glace qui lui projette son image. Il va jusqu'à confondre le souvenir que le miroir lui renvoie d'elle avec l'objet-miroir et s'éprend de ce dernier.

Et je m'arrêtai net en face de ce miroir qui l'avait si souvent reflétée. Si souvent, si souvent, qu'il avait dû garder aussi son image. [...] J'étais là debout, frémillant, les yeux fixés sur le verre, sur le verre plat, profond, vide, mais qui l'avait connue tout entière, possédée autant que moi, autant que mon regard passionné. Il me sembla que j'aimais cette glace, [...] ⁷⁸

Les objets se transforment suivant le bouleversement intellectuel du personnage. L'émoi de ce dernier est transmis à travers ces éléments du quotidien qui, subitement, par l'intrusion de l'inquiétante étrangeté, deviennent des vecteurs de fantastique. La figure de

⁷⁶ « C'est ici que s'imposent les figures de styles, en particulier la métaphore, conçue par Aristote comme le trait d'union entre rhétorique et poésie. La métaphore en effet, est la figure qui contribue le plus, par les relations de similitudes qu'elle établit, non seulement à la clarté du discours, mais aussi à la compréhension de ce qui est énigmatique (cf. III, 1405 a-b). » (MEYER, Michel, *Histoire de rhétorique des grecs à nos jours*, op.cit., p. 53-54.)

⁷⁷ La personnification, selon le *Gradus*, consiste à « faire d'un être inanimé ou d'une abstraction un personnage réel. [...] Fontanier ajoute que cette figure a lieu par métonymie, métaphore ou synecdoque. Elle a en effet un thème (pas une personne) et un phore (une personne), entre lesquels le lien sera analogique, logique ou de proximité. » (DUPRIEZ, Bernard, *Gradus, les procédés littéraires*, Éditions 10/18, Paris, 2003, p. 344.)

⁷⁸ MAUPASSANT, Guy de, *Le Horla et autres contes fantastiques*, op.cit., dans *La morte* p. 140.

style, en l'occurrence la personnification, se transforme donc en élément rhétorique nécessaire à l'élaboration d'un environnement, tant matériel que psychologique, propice à l'effet fantastique.

En somme, les dispositions stylistiques de l'*elocutio* propres au fantastique s'actualisent principalement à travers une écriture empreinte de *vraisemblance*, de *naturel* et de *réalisme* qui assurent la véracité de l'élément surnaturel au sein du récit⁷⁹. À travers la personnification, Maupassant réussit à mettre en évidence le bouleversement psychologique du personnage. Tout, dans le style, concourt à rendre l'hésitation du fantastique plus palpable et réelle aux yeux du lecteur.

⁷⁹ « Pour nous émouvoir, comme il l'a été lui-même [le romancier] par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance. Il devra donc composer son œuvre d'une manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, de découvrir ses intentions. [...] Il montrera de cette façon, tantôt comment les esprits se modifient sous l'influence des circonstances environnantes, tantôt comment se développent les sentiments et les passions, comment on s'aime, comment on se hait. [...] » (MAUPASSANT, Guy de, *Pierre et Jean*, op.cit. Citation tirée de l'étude sur *Le roman* (1887) dans la préface de *Pierre et Jean*, p. 50.)

CONCLUSION

La littérature fantastique, espace de l'hésitation (Todorov), de l'inquiétante étrangeté (Freud) et du plaisir de l'indétermination (Bouvet), a marqué l'histoire littéraire. Riche d'une évolution complexe tirant ses origines du roman gothique anglais et nourrie du savoir-faire allemand et américain, le fantastique français s'avère être une littérature venue d'ailleurs, du *Horla* (entendre du « hors là »⁸⁰), pour reprendre le titre du recueil de nouvelles de Maupassant. Le fantastique a su rapidement s'implanter dans le contexte socioculturel de la France du XIX^e siècle, alimenté, d'une part, par l'opposition fondamentale entre les avancées scientifiques et le goût de la population pour le spiritisme et d'autre part, par l'essor de la presse imprimée qui lui a rapidement assuré un large lectorat en s'ancrant dans les mœurs de la société. Elle demeure encore aujourd'hui une littérature très présente. Certes, elle a subi de nombreux changements pour se plier aux exigences nouvelles de nos contemporains, mais rejoint toujours un public de lecteurs assidus prêts à se laisser prendre au piège de l'hésitation.

Pour réussir à demeurer actuelle pendant près de trois siècles, la littérature fantastique n'a négligé aucun secours et a puisé à même la fontaine de jouvence que représente pour elle la rhétorique. Nous avons effectivement pu constater, à la lumière des exemples apportés par l'analyse des nouvelles de Maupassant, que l'art d'Aristote ne servait pas qu'à l'orateur, mais était également un outil indispensable au « fantastiqueur », toute époque confondue. La rhétorique permet de créer un environnement propice à l'adhésion du lecteur au fantastique. Par la narration homodiégétique à focalisation interne, qui met en exergue son engagement de sincérité et de véracité, le narrateur-

⁸⁰ « Le Horla, néologisme, peut-être l'équivalent du mot « horsain », c'est-à-dire l'étranger en patois normand, vaut comme objet herméneutique, appelant l'interprétation. » (STEINMETZ, Jean-Luc, *La littérature fantastique*, op.cit., p. 89.)

personnage peut modifier à souhait la perception que l'on a de lui. En insistant sur l'*ethos* de l'hésitation, ce dernier, victime de ses perceptions, semble plus crédible au lecteur. À ce stade, on peut arriver à mettre le lecteur dans la disposition de notre choix en lui faisant ressentir diverses passions. D'autre part, à travers le témoignage et la prise de parole du personnage, le récit lui-même véhicule des preuves logiques démontrant ou réfutant le surnaturel.

Notre analyse rhétorique nous a également permis de déceler une disposition particulière qui exalte, une fois de plus, l'effet fantastique. De fait, le choix de la nouvelle, forme brève par excellence qui condense l'intensité et captive l'attention du lecteur, est extrêmement judicieux. Dans la courte introduction que forme l'*incipit*, les circonstances qui justifient la prise de parole du personnage sont établies, le récit progresse ensuite dans l'évolution de la tension fantastique où la lutte contre le doute qui assaille se fait de plus en plus oppressante, tant pour le personnage que pour le lecteur; et tout cela culmine au moment de la *chute*, conclusion aussi surprenante qu'inattendue, qui maintient cependant l'hésitation todorovienne et ne donne pas la clé de l'interprétation du texte. De plus, nous avons relevé quelques traits stylistiques dominants l'ensemble des nouvelles fantastiques de Maupassant que nous avons étudiées. Effectivement, ce dernier a mis l'accent sur une écriture empreinte de vraisemblance, de naturel et de réalisme, ce qui exacerbe encore davantage l'effet fantastique dans le récit. Nous avons également noté une utilisation récurrente de figures de style telles que la personnification, la métaphore et la comparaison, ces dernières permettant d'exprimer par des images fortes des choses qui, en dehors de l'écriture, n'auraient eu aucune substance.

Évidemment, tous ces ressorts rhétoriques sont invisibles aux yeux du lecteur peu avisé (ou tout simplement tenté par une « lecture-plaisir »), mais nous devons, nous, en tant qu'auteurs de littérature fantastique, en être conscient à chaque mot écrit pour ne pas perdre de vue l'effet que nous souhaitons produire sur le lecteur. La rhétorique n'est pas un art mort, elle s'est seulement transformée au fil du temps et si elle n'a été qu'une « survivante » selon les siècles qu'elle a traversés, nous devrions nous intéresser davantage aux formes multiples qu'elle prend aujourd'hui dans notre XXI^e de surconsommation, parce que la rhétorique, inévitable en littérature fantastique, s'avère être une arme redoutable en publicité⁸¹.

⁸¹ Pour une explication plus approfondie sur l'utilité de la rhétorique en publicité, se référer au chapitre *Le pathos ou le règne de l'image : propagande et publicité*, du livre *La rhétorique* (PUF) de Michel Meyer.

VOLET CRÉATION

APPELEZ-MOI DOCTEUR...

(Recueil de nouvelles fantastiques)

CHAPITRE 4

PRÉAMBULE

Rhétorique et création

Après les éclaircissements fournis par l'analyse rhétorique des nouvelles de Maupassant, nous nous proposons d'endosser la veste de l'auteur et d'expérimenter, à notre tour, le registre fantastique à travers la création de nouvelles. Nous tenterons de tirer profit de cet enseignement pour démontrer que la littérature fantastique n'est pas morte à la fin du XIX^e siècle, mais qu'au contraire elle peut encore prospérer au XXI^e siècle, sous une forme adaptée à notre quotidien⁸².

Nous avons ainsi créé le personnage du Dr Benoît Lacasse, qui tiendra lieu de narrateur homodiégétique à focalisation interne. Sur lui, reposera toute la responsabilité énonciative, il devra présenter l'univers de nos nouvelles comme réel. Bien qu'étant médecin psychiatre, notre narrateur-personnage fait partie de la catégorie des personnages banals tels que les définit Mellier. De prime abord, il semblera aux yeux du lecteur tout à fait normal, sain d'esprit, n'ayant pas de propensions particulières aux phénomènes étranges. Il évoluera dans un environnement réaliste, à l'image du monde

⁸²Michel Meyer dit que de nos jours « la rhétorique ne piège que ceux qui veulent l'ignorer, ceux qui prétendent ne pas savoir, ou pire encore, ceux qui réellement ne savent pas mais croient savoir et sont contents aussi. Par confort, par arrogance ou suffisance, par facilité, par bêtise. Leur sens critique ne s'exerce plus qu'à l'encontre de ceux qui ont encore du sens critique. C'est le rejet du questionnement. L'acceptation des réponses, sans plus. Ne pas aller au-delà des mots, des promesses, des faits.

L'époque est propice à cet aveuglement, qui répond, plus que jamais, à la logique passionnelle. Jamais, sans doute, depuis la Seconde Guerre mondiale, la société [européenne] ne s'est trouvée autant anesthésiée par l'obsession du bien être et le contentement de soi ». (MEYER, Michel, *Questions de rhétorique – Langage, raison et séduction*, op.cit., p. 137-138.) En y associant le concept de « plaisir de l'indétermination » de Rachel Bouvet, on comprend mieux pourquoi, encore au XIX^e siècle, la littérature fantastique trouve de nombreux adeptes.

dans lequel nous vivons. Son appartement à Montréal, ainsi que l'aile psychiatrique de l'hôpital dans lequel il travaille, seront les lieux névralgiques de nos nouvelles, lieux dans lesquels il ne sera pas trop surprenant pour le lecteur de constater le surgissement d'éléments surnaturels vu les croyances populaires ayant toujours propagé des rumeurs peu flatteuses par rapport à ce lieu où la folie semble régner en maître.

À la différence du recueil de Maupassant, où le seul thème commun à toutes les nouvelles est le fantastique, nous avons décidé de créer un univers particulier au sein de notre création et de garder systématiquement le même personnage principal dans chacune d'elles. Cela constitue une série de nouvelles chronologiques et cohérentes, au fil desquelles nous assistons à la déchéance psychologique d'un personnage troublé par le surnaturel qui s'insinue dans sa vie. Cependant, il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit toujours d'un recueil de nouvelles, ce qui nous laisse une grande liberté de formes et de sujets. De plus, nous tirons profit de la *vraisemblance* et de la *clarté* du discours du personnage principal qui met à nu ses peurs et ses faiblesses, ses doutes et ses angoisses. Entre explications rationnelles, qu'il recherchera désespérément, et explications surnaturelles, qui hanteront son esprit, l'hésitation du personnage sera partagée par le lecteur.

En réalité, nous voulons, en nous servant des enseignements rhétoriques dégagés de l'analyse des nouvelles de Maupassant, présenter le personnage principal, son discours et son environnement de façon réaliste, de manière à donner confiance au lecteur. Par la suite, nous ébranlerons ses certitudes par rapport à ce qu'est le réel et lui ferons vivre, à travers sa lecture, le sentiment d'hésitation et d'incertitude intellectuelle qui découle d'un récit fantastique efficace. En humble élève de Maupassant, nous tenterons

de rester à la limite du réel afin de faire hésiter notre lecteur entre deux mondes qui l'attireront de façon opposée, dans un doute permanent qui ne trouvera pas de soulagement et ce, même après qu'il ait lu la dernière page...

4.1 L'ORAGE

Elle était toujours là. Réglée comme une horloge, c'est à la seconde qu'elle s'asseyait sur le banc de ce parc désert. On aurait dit une statue anémique, seuls ses cheveux semblaient bouger et c'était la faute du vent. Elle scrutait le ciel de ses yeux vides, attente perpétuelle et insaisissable. Était-elle vraiment là, vraiment réelle? Elle se contentait d'être le spectre de ce qu'elle avait été. Elle n'avait que vingt ans, mais pourtant, elle en avait vécu quarante de plus. Les lourdes années de douleur sur ses frêles épaules faisaient leur travail de destruction. Autrefois, jeune universitaire brillante, à la conversation fine et au sourire radieux, elle s'est aujourd'hui éteinte en cessant de parler et son visage a oublié son sourire.

Je voyais Lorianne Fisher tous les jours. Je connaissais son histoire. Tout le monde connaissait son histoire. C'était la mort de sa mère qui la tuait. Son père, croyant que la force positive de sa jeunesse l'aiderait à surmonter cette épreuve, avait sombré sans remords dans l'alcool, ne lui laissant au passage qu'une montagne de responsabilités qu'elle n'avait pu supporter. Elle était partie vivre chez son copain, mais le type, lassé de la tristesse probablement plus que de l'engagement, avait accepté un travail en Europe et l'avait quittée. Ses amis étaient partis. Elle était seule, complètement seule, avec une souffrance immense qui avait fini par supprimer en elle toute possibilité de bonheur futur. Pour pallier ce vide, elle s'était réfugiée dans un monde connu d'elle seule et c'est maintenant du nôtre qu'elle était absente. Elle n'était qu'absence. Elle mourait chaque fois qu'elle fermait les yeux. Le deuil était son style de vie, la mort son idéal.

Elle était toujours là. Je la voyais tous les jours et jamais elle ne bougeait, jamais elle ne parlait, jamais elle ne souriait. Personne n'allait la voir, son absence gênait les gens. Pourtant, elle me fascinait. Quand j'étais dehors, je l'observais inlassablement, guettant sa respiration et sursautant à la moindre esquisse d'un geste.

Ce jour-là, le temps était à l'orage. Le ciel était gonflé et noir; le vent, violent. Elle était toujours là. Perdue dans les nuages, elle attendait encore. Mais quoi? Soudain un éclair blanc brisa le ciel et j'eus l'impression que ses yeux étaient moins vides que d'ordinaire. Et quand le tonnerre répercuta son écho, j'eus la certitude qu'elle avait souri. Lorianne Fisher aimait les orages. Je ne sais pourquoi, mais je ne pus m'empêcher de m'approcher d'elle. Je m'assis sur son banc. Elle était toujours aussi loin de moi, perdue dans son univers parallèle et tout cela me faisait mal. Étrangement, je ressentais sa douleur. À chaque coup de tonnerre mon corps se rapprochait d'elle, si bien que je finis par la toucher et la pluie tomba. Elle tourna son visage vers moi et ses yeux vides, vides d'un trop plein de tristesse, transpercèrent mon âme.

– C'est toi, me dit-elle; sauve-moi.

Elle avait dit cela comme si je partageais sa vie depuis des années. Puis elle m'embrassa comme jamais aucune fille avant elle ne m'avait embrassé. Je ne savais plus quoi faire et dans un seul mouvement, je l'enlaçai. Elle avait presque l'air bien, toute fragile dans mes bras. Mais elle se détacha de mon étreinte pour se mettre debout devant moi, les bras tendus vers les cieux en larmes. Pieds nus dans l'herbe, sa robe blanche détrempée, elle semblait attendre que la foudre s'abatte sur elle. Paratonnerre humain. Elle me regardait avec supplication, puis contre toute attente, une furie ardente s'empara d'elle. Elle se mit à

se frapper la tête violemment sur son banc, sa terre d'asile depuis des mois. J'avais l'impression que toutes ses émotions refoulées n'avaient trouvé que cet exutoire pour s'évader de son corps frêle.

J'intervins avec rapidité, malgré les coups brutaux qu'elle m'assénait. Je la pris dans mes bras pour l'amener à l'intérieur et l'attacher dans son lit. Je lui donnai une forte dose de sédatif sans l'inscrire dans son dossier et la laissai aux soins des infirmières du département. Je voulais rentrer chez moi, j'étais fatigué.

- Docteur, Docteur Lacasse! cria une infirmière dans le corridor.
- Oui, dis-je, en me retournant, mon sarrau suivant le mouvement de mon corps.
- Lorianne Fisher vient de mourir d'un arrêt cardiaque dû à une overdose de sédatif.

Je l'avais sauvée.

Le matin suivant, il n'y avait personne sur le banc de Lorianne... comme d'habitude.

4.2 LE SECRET

Je sortis de l'hôpital. Le vent dur soulevait le sable oublié sur le bitume. Mes paupières sablaient mes yeux chaque fois qu'ils se fermaient. La journée avait été pénible, j'avais perdu une patiente dans d'étranges circonstances. J'avancais comme un automate à moitié déprogrammé. Le sol rectiligne jouait les montagnes russes sous mes pieds. Dehors, la lumière était grise. Le soleil fatigué s'enveloppait d'un épais lainage. Les cieux couvaient un orage qui ne retentissait pas. L'urgence de me glisser dans mon lit, matrice réconfortante qui nettoie de tous les tourments, m'assaillait comme le doute assaille. Je m'enfonçai dans une ruelle sombre et sale qui enrubannait les géants crasseux qui meublaient mon quartier. Épris d'habitude, je calquais mes journées sur les précédentes. Deux fois la journée, je passais dans cette vieille ruelle ombragée dont la froideur dégoûtante me rassurait cependant. Au bout de son corps étroit s'ouvrirait enfin les bras de mon univers douillet.

Pourtant, ce soir-là, le vent ténébreux me souffletait d'un écho nauséeux. Toutes les ordures étaient à leur place, aucun bruit ne détonnait à mes oreilles, mais plus j'avancais, plus l'angoisse m'étranglait. J'avais l'impression qu'une bête sauvage me tenait à la gorge, plongeant ses yeux jaunes dans les miens qui fondaient de terreur. Je ne me sentais pas en danger, mais une peur inexplicable m'étreignait. J'avancais vers chez moi comme si le pas de la porte devenait un but salvateur, comme si une fois sous serrure plus rien ne pourrait m'atteindre. J'étais à quelques mètres de ma délivrance quand une voix étouffée sembla émerger des profondeurs dégoulinantes d'un container, récipient vaseux qui se faisait le gardien de déchets inutiles. La peur venait de s'enfuir, poussée de mon esprit par un sentiment de puissance héroïque qui m'aurait sûrement fait sourire en

d'autres circonstances. Je n'obéissais plus à ma raison, mais à ma curiosité qui forçait mes pieds à se rapprocher du mur qui jouait à cache-cache avec le container noir. Le murmure se précisa.

– Docteur Lacasse, disait une voix suppliante.

Cette voix féminine se camouflait derrière un rôle d'homme, une respiration essoufflée. Il ne me suffit que d'un dernier pas pour apercevoir une jeune femme. Elle était étendue sur le sol boueux et humide, la tête fracassée contre le mur de briques rouges de cet immeuble indécent qui avait assisté à toute la scène. Un homme à la carrure provocante s'enfuit en trébuchant, les pantalons aux genoux et les mains sanglantes.

– Docteur...

Elle gisait par terre, dans une conscience surprenante pour son état. Elle avait les yeux secs, elle ne criait pas. Aucun tremblement ne la parcourait, on aurait dit qu'elle ignorait la souffrance. Elle me connaissait... J'avais dû la soigner du temps où je travaillais à l'urgence. Ses yeux noirs n'étaient qu'abîme. Les larmes de sang que pleurait son front salissaient son cou et s'agglutinaient dans ses cheveux noirs en un mélange visqueux. Je posai les questions d'usages auxquelles je ne recevais aucune réponse. Elle me regardait l'observer, comme si c'était moi le malade. Son corps flottait sur une flaque d'eau augmentée de son sang. Son chemisier arraché laissait s'époumoner sa petite poitrine blanche, sa jupe relevée exhibait son sexe souillé par la violence. À côté d'elle, s'échouaient ses sous-vêtements en lambeaux. Elle tenait, dans son poing serré, un petit pendentif, une croix en bois noir pendue par les pieds, accroché à un cordage tressé. Peut-être l'avait-elle perdue pendant leur lutte ou qu'elle lui avait arraché dans un élan de

défense. Le spectacle qu'elle offrait aurait bouleversé le plus endurci des médecins. On aurait dit une Cendrillon bafouée qui était tombée du container, comme une vieille poupée sale jetée à la poubelle. Le salaud! Il avait joué avec elle, puis l'avait laissée traîner dans son coin. Elle était couverte d'ecchymoses. Je tentai de soigner ses blessures, de faire cesser l'hémorragie. Puis, je la pris dans mes bras; son corps léger ne pesait pas le poids des tourments qu'elle devait avoir. Elle entoura mon cou de ses bras, son corps se moula à mon étreinte. Sa tête vacilla sur mon épaule et se braqua vers le ciel houleux et déchaîné. Elle semblait supplier l'orage, comme si être mouillé jusqu'à la moelle la laverait de ces mauvais souvenirs. Je marchai encore jusqu'à l'hôpital, remettant les pieds dans mes traces encore fraîches. Mais, cette fois, un écran noir s'abattait sur ma vision. Je ne voulais qu'une chose, arriver à l'hôpital et me décharger de ce fardeau silencieux qui ne semblait pas ressentir grand-chose... choc post-traumatique oblige. Après avoir franchi la salle d'attente pleine à fendre comme le Vésuve, je la posai sur une civière nappée d'un bleu poudre aseptisant. Aussitôt, mes collègues affluèrent, répandant leur flot de questions auxquelles ils n'attendaient même plus les réponses...

- Quel est votre nom?
- ...
- Avez-vous mal quelque part?
- ...
- Voulez-vous porter plainte?
- NON! avait-elle crié.

J'étais sous le choc. Je ne comprenais pas pourquoi les victimes de viol s'entêtaient souvent à protéger leur agresseur. J'aurais pu aller au poste de police moi-même, mais

ma tentative aurait été vaine. Il faisait trop noir, je ne l'avais pas vu assez longtemps, il était de dos... J'aurais fait perdre leur temps aux policiers.

Je laissai les autres médecins faire les examens d'usages. Cette patiente figée m'obsédait. Elle me faisait penser à la patiente en psychiatrie qui venait de mourir. Elles semblaient faites de la même matière inerte, constituées de la même absence. Cette jeune femme avait les yeux vides de Lorianne Fisher. Cette fois-ci, je voulais en savoir davantage, je ne me contenterais plus d'être intrigué. Elle connaissait mon nom et son visage m'était familier.

Toute la nuit, je restai à son chevet, assis dans la pénombre de l'angle de deux murs désinfectés. Chaque fois que ses songes s'estompaient, elle se tournait vers moi. Je lui demandai souvent son nom. Avec cette information, je pourrais trouver son dossier et savoir quand et pourquoi je l'avais soignée. Ce ne fut qu'au matin, alors que le ciel abandonnait sa colère, qu'elle se retourna vers moi et sans plus de préambules, elle entrouvrit les lèvres pour laisser couler de sa bouche un faible : « Emmanuelle Boisvert », puis elle s'absenta dans son mutisme.

Je ne compris pas pourquoi son nom me transportait autant. J'attendis qu'elle s'endorme puis je partis aux archives de l'Urgence. Emmanuelle Boisvert avait bien été ma patiente. Je l'avais vue à quelques reprises pour des migraines. Acétaminophène et beaucoup de sommeil...rien de bien compliqué. Elle se souvenait de moi comme on se souvient de quelqu'un que l'on croise de temps en temps. C'était une patiente ordinaire à qui il était arrivé un drame. Cette histoire déconcertante était pourtant très banale dans le milieu hospitalier. L'histoire de cette jeune femme me troublait tout de même et je ne

comprenais pas pourquoi. Je devais être fatigué, il fallait dormir. Je partis, ma vie suivit son cours.

Je redessinais ma vie avec les mêmes traits tous les jours. La routine et la monotonie m'habillaient de leurs teintes fades. Mon temps se divisait entre l'hôpital et mon lit, entre les deux, ma ruelle restait la même. Pendant des semaines, rien ne changea. Mais un soir, après mon quart de travail, je vis une silhouette qui marchait devant moi, très lentement. Jamais je ne croisais de gens dans cette ruelle. Je suivis son sillage. Ce ne fut qu'arrivé à sa hauteur que je la reconnus...Emmanuelle Boisvert. Nos regards se fracassèrent en silence. Nous nous regardâmes en marchant, elle me sourit. Je passai sans m'arrêter et je rentrai chez moi en me posant autant de questions que je fis de pas. Toute la nuit des songes enveloppants torturèrent mon esprit.

Durant des semaines, elle se trouvait toujours dans ma ruelle. Je tentai de lui parler, d'essayer de comprendre pourquoi elle revenait inlassablement sur les lieux de son agression, endroit sombre et dégueulasse qui aurait foutu la trouille aux plus téméraires. Je devenais fou de sa présence. Elle m'était vraiment trop familière, son visage se dessinait trop clairement pour ne l'avoir vu que quelques fois à l'Urgence. Elle devait forcément avoir séjourné en psychiatrie, durant mon stage peut-être. Je fis des recherches sur cette intrigante. J'allai consulter les dossiers de l'aile psychiatrique, mais comme elle n'était pas une de mes patientes, son dossier m'était difficile d'accès. Je devenais fou de toujours penser à elle. Mon travail s'estompait de ma vie, balayé par son image qui me hantait. Mes patrons voyaient mon efficacité diminuer. Je me retrouvai rapidement en congé sans solde, mes collègues (de vieux psychiatres désabusés) me voyaient couvrir

une dépression. Ironie du sort... J'avais maintenant tout mon temps pour penser à Emmanuelle.

Je continuai à sortir de chez moi tous les jours seulement pour la voir. Je voulais des réponses, elle ne rôdait pas chez moi sans raison. Je m'étais aussi aperçu qu'au fil des mois, sa silhouette s'alourdissait. Son ventre s'arrondissait, poussé par la vie. Était-ce le fruit du viol?

Un jour, alors que mon être répondait aux pulsions assaillantes des réponses qui ne venaient pas, je me décidai à la suivre. Je voulais tout savoir de sa vie. Je refis mon trajet habituel de l'hôpital jusque chez moi, à la différence qu'au moment où son ombre disparut derrière l'immeuble, je ressortis pour la prendre en filature. Le manteau de la nuit me protégeait de ses regards, je pus marcher près d'elle sans craindre un désastre. Elle marchait comme si ses pas savaient où aller. Au bout de la rue sur laquelle nous déambulions, s'élevait une église délavée. Elle ouvrit la grande porte qui glissa sur son grincement. Elle entra d'un pas plein d'écho puis la porte tonna en s'abattant sur ses gonds. Je restai dehors quelques instants, je ne concevais pas d'espionner les gens dans une église.

Tous les jours, elle retourna dans cette église qui semblait exclusivement fréquentée d'elle. Je laissai finalement mes scrupules derrière l'épaisse porte en bois et j'entrai un peu avant qu'elle n'arrive. Je me cachai sous un banc, derrière un pilier fragile qui faisait une piètre colonne à cette église. De là, je la vis arriver. Elle marcha jusqu'à un banc, elle enleva son manteau puis le jeta sur un siège vide. Son gros ventre avait l'air d'une excroissance qui ne faisait pas partie d'elle. Elle se dirigea ensuite vers le bénitier, elle dessina une croix aérienne sur son front puis elle joignit les mains en un calice

improvisé et les plongea dans l'eau bénite, les remplissant à ras bord. Elle approcha sa coupe de fortune à ses lèvres pâles et en but deux grosses lampées. Après, elle alluma un lampion. A genoux devant le Christ en croix, elle murmura une fausse prière que je ne compris pas. Au bout d'un moment, elle se releva et partit. Je la suivis jusqu'à chez elle. Elle habitait l'immeuble en face du mien. C'était peut-être là que je l'avais vue...

La lune était pleine dans son ventre, et pourtant elle retournait toujours à l'église. Elle devenait de plus en plus étrange, comme si la vie qui grandissait en elle grugeait la sienne. Je décidai de rentrer dans l'église et de lui demander ce qu'elle y faisait depuis tout ce temps. J'approchai d'elle doucement, comme si tout geste devenait catastrophique. Je sentais émaner la chaleur de son corps absent. Je pouvais la toucher, mais je n'osai pas le faire, j'avais peur qu'elle devienne de la porcelaine entre mes doigts.

– Emmanuelle.

– ...

Elle avait fixé ses yeux placides sur moi, sans la moindre expression de surprise sur son visage. Je ne lui faisais pas peur. Peut-être qu'elle m'attendait, qu'elle savait que je la suivais depuis des mois...

– Pourquoi viens-tu ici tous les jours?

– ...

– Pourquoi bois-tu de l'eau bénite?

– Pour laver le mal.

Cette phrase inattendue me jeta dans le néant. Je valsais dans l'obscurité, bercé par cette phrase mystérieuse... « Laver le mal. » Pourquoi se sentait-elle sale? A cause de l'enfant? Il était bien né de son agression...

– Pourquoi as-tu gardé ce bébé?

J'avais prononcé ces mots avec la voix du médecin, sans penser aux écluses que je pouvais briser. Elle me fixa d'un regard pénétrant. Je vis l'eau monter dans ses yeux et dans la débâcle, elle partit en courant. Elle se réfugia chez elle. De la rue, je pus voir une lueur rouge flirter avec la membrane translucide d'une fenêtre embuée, la sienne sans aucun doute.

A partir de ce moment, Emmanuelle ne sortit plus du tout, mais je voyais de plus en plus fréquemment cette étrange lueur à sa fenêtre. Je décidai finalement d'appeler le médecin qui avait dirigé mes stages en psychiatrie. Le secret professionnel le muselait, mais j'en apprendrais sûrement davantage qu'en fixant une fenêtre aussi vide qu'un téléviseur éteint. Effectivement, il fut très vague. Tout ce que je pus découvrir, c'est qu'elle avait vraiment séjourné dans l'aile psychiatrique et qu'elle était autrefois sa patiente. Ce téléphone ne m'avança à rien, d'autant plus qu'aux yeux de ce vieux docteur, je commençais à me diriger droit vers la psychose. Mais peu m'importait, je devais en savoir plus.

Je me souvins alors d'un stagiaire qui avait été radié de l'ordre des médecins avant même d'en faire partie. Je crus me rappeler que c'était lui qui s'occupait d'Emmanuelle. Si je le retrouvais, il n'aurait sûrement aucun scrupule à me dire de quoi elle souffrait. C'était une entreprise périlleuse, mais au bout de quelques téléphones, je finis par le joindre. Il se

souvenait bien d'Emmanuelle Boisvert, son congédiement était en partie sa faute. Elle n'était qu'une adolescente à l'époque et ce stagiaire sans conscience avait essayé d'abuser de la jeune schizophrène. Il se remémora que dans ses crises psychotiques, elle disait être l'élue de Satan pour mettre au monde l'enfant du Mal. Cette nouvelle me consterna. Comment cette jeune schizophrène pouvait-elle voir sa prophétie se réaliser?

Je devais absolument la voir, elle devait être terrifiée. Je courus dehors, autour de son immeuble qui m'empêchait de la sauver. Sa petite fenêtre carrée reflétait encore une lumière rougeâtre dans mes yeux. Sous cet obstacle de verre serpentait un vieil escalier de secours rouillé. Je l'escaladai sans réfléchir et je me trouvai face à la fenêtre de la salle de bain d'Emmanuelle. Une baignoire froide se remplissait. Elle se regardait, nue, dans un long miroir. Elle était encore plus menue que je ne l'avais imaginé, mais d'une étonnante beauté. Sa peau blanche laissait voir la vie couler dans ses veines. Entre ses seins, se recroquevillait un pendentif noir. Son ventre rond injurait sa silhouette fragile. Quand elle était nue, ses yeux n'avaient plus l'air d'appartenir à quelqu'un d'autre. Les robinets de la baignoire pleuraient avec elle de chaudes larmes. L'eau était tellement bouillante que même l'émail semblait avoir de la difficulté à la contenir. Pourtant, elle plongea dans l'eau comme on se jette d'une tour de cent étages. Elle baignait dans l'eau de ses larmes, somnolente et délicate. Sa tête se blottit contre la paroi blanche de sa baignoire. Ses yeux luisaient sur la robinetterie. Nos yeux se croisèrent dans le métal. Elle ne savait pas que j'étais là, si près d'elle...et si loin à la fois. Une main se baladait sur son ventre dans un curieux mouvement empreint d'une tendresse hargneuse. L'autre se répandait sur le plancher, elle m'apparaissait plus fluide que l'eau même. Elle cherchait instinctivement quelque chose sur la céramique glacée. Ces petits doigts voulaient absolument cet objet. Elle l'atteignit finalement et en le ramenant vers elle, je fus ébloui par son reflet. La lumière

dansante sur la lame argentée de ce grand couteau me rendit aveugle. Je n'eus pas le temps de réagir qu'elle en perça le cuir de son ventre. Elle plongea la lame dans sa peau et tua son bébé. Je criai dehors pour l'empêcher de recommencer, je frappai contre la vitre de mes poings désespérés. La fenêtre refusait de s'ouvrir et elle se mutilait toujours. Plein de rage contre la vie cruelle qui s'acharne sur le sort de pauvres gens, mon poing s'enfonça dans le verre, le fracassant comme un mince cristal. Quand j'entrai, elle gisait, comateuse, dans son bain. Sa main assassine s'ouvrit et le couteau tomba à mes pieds. Ses longs cheveux noirs flottaient sur la mer Rouge. Ma nature de médecin refit surface, je plongai mes mains dans les entrailles béantes d'Emmanuelle pour voir si l'enfant était encore en vie, mais elle me retint le bras de sa faible main trempée.

– Non.

Elle ne voulait pas qu'il vive. Elle me le fit comprendre avec toute la grâce de la conscience qui entoure la mort. Elle me sourit tendrement, puis elle se laissa glisser sous l'eau, utilisant ses dernières énergies pour avoir la certitude de ne pas vivre demain. Elle aspira la mort de toutes ses forces. Malgré la médecine qui me dictait de la sauver, je n'eus pas le cœur de l'en empêcher. Pourquoi me serais-je entêté à la ramener dans un monde qui ne lui avait offert que de la souffrance? Personne n'avait compris ses craintes et ses douleurs, je ne pouvais pas agir comme eux.

Sa petite main tenait la mienne, tremblante, pendant qu'elle respirait de l'eau. Elle ne voulait pas être seule pour partir, elle savait que j'allais être là. J'attendis qu'elle ne respire plus pour la remonter à la surface. Sur son visage tranquille se peignait une impression d'œuvre accomplie. J'allais constater son décès quand quelque chose attira mon attention. À travers le sang chaud de la blessure d'Emmanuelle, s'entortillait une

corde noire. Intrigué, je tirai dessus et la petite croix de bois noir, qui s'incrustait dans sa chair, en ressortit. Couvert de son sang, j'eus l'étrange impression que le bois du pendentif respirait entre mes doigts. Je sentis un bref relief sur ma peau. Je la nettoyai et je pus y lire une inscription à demi effacée :

« Le Mal est mort »

4.3 LE BRACELET

Quand je me réveillai ce matin-là, mon bracelet de cuir noir meurtrissait mon poignet. Mes cheveux emmêlés me collaient au visage. Les draps emprisonnaient mon corps et une chaleur atroce se dégageait de mon lit. Une brise chaude s'amusait sur la peau nue de mon dos. J'avais laissé la fenêtre ouverte durant la nuit. Depuis l'aube, je regardais par cette fenêtre lumineuse, intrigué par le frisson des feuilles d'un grand chêne, attentif aux bribes de conversation qui s'envolaient avec le vent. J'avais l'étrange impression que pendant que le soleil m'éblouissait, il n'éclairait nulle part ailleurs. Je sortis péniblement de ma chambre, écrasé par la chaleur tenace qui alourdissait chacun de mes pas. Je m'agrippai à une bouteille d'eau froide qui traînait dans mon réfrigérateur et je sortis. L'herbe trop longue recouvrait mes pieds nus. L'eau glacée que je buvais se frayait un chemin à l'intérieur de mon corps bouillant. Depuis deux semaines que cette canicule s'éternisait. Le ciel était encore d'un bleu impeccable, les nuages ne reconnaissaient plus Montréal comme une destination à atteindre. Cette pensée me faisait sourire et le soleil me faisait rougir. Je me laissai choir sur le sol, sous le grand chêne. La fraîcheur du gazon m'invita au sommeil.

Ce fut la sonnerie de mon téléphone cellulaire qui me réveilla. C'était l'hôpital, le médecin de garde était malade, je devais rentrer d'urgence. Adieu week-end de repos! En entrant dans ma voiture, une épaisse bouffée de chaleur me sauta à la gorge. Étranglé par l'invisible, je baissai les fenêtres et me dépêchai d'atteindre l'hôpital.

Je commençai mon tour de garde en rendant visite à tous les patients. L'habitude régnait en maître dans cet établissement. Tout était dans l'ordre et il ne me restait plus

qu'une dernière personne à voir. C'était une jeune femme de 24 ans, amenée deux semaines plus tôt, par un homme qui l'avait laissée allongée au seuil de la porte du département de psychiatrie et qui était reparti sans le moindre entretien avec les infirmières. L'une d'elles l'avait cependant vu, mais n'avait pu le rejoindre. On ne savait donc rien d'elle, mis à part son nom : Lilyann Paul. On ne savait rien d'elle parce qu'elle ne parlait pas. En fait, elle ne répondait à aucun stimulus extérieur. Dans ses yeux se fixait le néant. Elle souffrait de catatonie. On ne pouvait rien faire, sinon attendre. Personne n'avait cherché à la voir. C'était comme si elle n'avait eu ni famille, ni vie. Elle était là, assise au milieu de sa chambre vide, témoin figée d'une existence qui n'existe pas. Comme si une paralysie plombait son corps et son esprit, laissant son cœur battre, seul organe encore capable de vivre en elle. Du papier et des crayons étaient mis à sa disposition et semblaient l'encourager à sortir de son immobilité, mais je constatai, un matin de plus, qu'elle n'avait pas bougé. Je vérifiai l'état de ses solutés, quand je m'aperçus qu'il faisait vraiment trop chaud dans sa chambre. Sa chemise d'hôpital collait à sa peau humide et laissait découvrir les courbes fines de son corps fragile. Je décidai de l'emmener se rafraîchir dehors, elle serait bien mieux. En poussant son fauteuil, je regardais encore le ciel, toujours aussi dégagé. Cette journée parfaite avait quelque chose d'étrange. Le ciel était trop net, le temps trop chaud et le vent trop doux... Pendant que je marchais vers le parc, les longs cheveux roux de Lilyann flottaient dans le vent et ses fines boucles caressaient mes mains. Une fine mèche de ses cheveux s'emmêla dans mon bracelet et j'eus peur de lui faire mal en les retirant. Je la plaçai finalement sous un arbre devant un banc et je m'assis en face d'elle. Elle avait les yeux bleu ciel, remplis de nuages. Ses cheveux roux brillaient au soleil et mettaient en valeur son teint laiteux. Alors que j'admirais la beauté fragile de Lilyann, un infirmier m'interpella. Une patiente faisait une

violente crise psychotique, ils avaient besoin de moi. Je partis en courant, laissant Lilyann aux soins du surveillant.

J'étais en train de terminer mon rapport quand un bruit violent me fit sursauter. On aurait dit le tonnerre qui grondait à l'extérieur. Comment était-ce possible? Second coup de tonnerre! J'avais laissé Lilyann dehors! Je courus vers elle, battu par le vent violent, mon sarrau blanc flottant derrière moi comme une ombre. J'étais devant son fauteuil. L'aiguille qui reliait sa peau à la vie gisait sur le sol. Son soluté nourrissait la terre. Lilyann n'était plus là! L'orage déferlait sur moi. Je regardais partout, rien. Personne ne l'avait vue partir. Mais comment avait-elle pu? Elle n'avait ni bougé ni parlé depuis plus de deux semaines. En fait, sa catatonie lui donnait l'air d'être l'enfant de la canicule et d'être morte inondée par l'orage. À moins qu'elle ne se soit fait enlever? Le surveillant affirma que personne de l'extérieur n'était venu dans le parc de l'hôpital. Les infirmières contactèrent les autorités policières et moi je sautai dans ma voiture. Je devais la retrouver. J'avais l'impression de savoir où elle était.

Je roulai longtemps, les trop nombreuses minutes passées à la chercher s'accumulaient en flaques d'eau. Les rues étaient désertes. À force de me diriger vers nulle part, je finis par aboutir au port, près du fleuve déchaîné et l'aperçus qui marchait, pieds nus dans la boue. Elle errait dans la ville, comme elle errait dans sa vie. Sa seule urgence était d'être ailleurs, chacun de ses pas devenait un nouveau voyage. Elle se tenait droite au bout du quai, avec rien devant les yeux sauf de l'eau. Jamais je ne crus qu'elle allait sauter, elle m'attendait. Elle avait simplement besoin d'aller voir ailleurs si la pluie était aussi bonne. Je m'approchai d'elle. Sa colonne vertébrale jaillissait de son vêtement trempé qui moulait son corps. L'eau qui s'imbibait dans la fibre du tissu lui faisait

sentir le poids de son existence. J'étais près d'elle, j'étendis ma main pour la toucher, mais au même moment, elle se retourna brusquement vers moi en laissant s'échapper un faible : « Docteur... », avant de s'évanouir dans mes bras. Son corps était saturé d'eau. Elle était gelée. Je la soulevai, surpris de sa légèreté. Elle semblait plus lourde d'eau que de chair. Je la posai délicatement sur le cuir de ma voiture et je me mis en route. J'aurais dû la ramener à l'hôpital, mais je ne le fis pas. Je me dirigeais plutôt vers mon appartement. Je la repris dans mes bras pour la monter chez moi. En montant l'escalier, sa tête s'incrusta dans le creux de mon cou. Je l'allongeai sur mon lit, elle était encore inconsciente, elle grelottait. J'allai chercher une serviette épaisse. En revenant dans ma chambre, je m'appuyai contre le cadre de la porte, elle m'émouvait. Elle était tellement vulnérable, toute mouillée dans mon lit défait. Je commençai par sécher ses cheveux roux avec la serviette. Ensuite, je la déshabillai. Sa chemise tomba sur le sol en éclaboussant le plancher. Elle était nue, tellement belle. J'essuyai toutes les gouttes d'eau qui s'étaient accrochées à elle. Elle me regardait la regarder. Puis, je rabattis les couvertures sur son corps pâle et je me couchai près d'elle pour la réchauffer. Quand elle était dans mes bras, elle cessait de vouloir être ailleurs. Elle m'embrassa. Ses baisers goûtaient la pluie. Ses mains froides glissaient sur la peau brûlante de mon visage. Elle déboutonna chaque bouton de ma chemise. Elle vivait de ma chaleur. Les vêtements qu'elle m'enlevait me rapprochaient d'elle. J'avais soif d'elle, je voulais boire l'eau de l'orage qui coulait en elle. Lilyann était enfin présente, consciente de sa personne et de la mienne. Je n'aurais pas dû la laisser faire, j'aurais encore moins dû avoir envie de la laisser continuer, mais je ne pus me résoudre à me détacher d'elle. Lilyann avait besoin de moi. Mes mains couraient sur sa peau moite. Elle sut me donner envie de faire l'amour avec elle, comme si refuser n'était pas une avenue possible. L'intensité de son absence m'obsédait. Son mutisme me

parlait. Je cédai, tenté par l'humidité de sa peau qui m'appelait. Malgré son indifférence apparente, jamais une femme n'avait été aussi intense dans mes bras. J'avais l'impression que ma passion la faisait vivre. Lilyann avait compris comment faire l'amour, en oubliant que demain existe encore. Elle était dans l'urgence de jouir. Je lui fis l'amour pour la protéger.

Quand son corps cessa d'être froid, elle se blottit contre moi et ses yeux se posèrent sur mon poignet. Ses doigts fins jouaient avec mon bracelet de cuir noir. Elle leva les yeux vers moi et me dit : « C'est le mien », puis elle le détacha et le noua autour de son poignet. Ensuite, elle se retourna vers la fenêtre et s'endormit dans mes bras.

Quand je me levai ce matin-là, mes cheveux emmêlés me collaient au visage. Les draps emprisonnaient mon corps et une chaleur atroce se dégageait de mon lit. Une brise chaude s'amusait sur la peau nue de mon dos. J'avais laissé la fenêtre ouverte durant la nuit. Lilyann semblait réveillée, elle errait par la fenêtre. Le ciel était aussi impeccable que le matin d'avant et l'air aussi lourd. J'enlaçai Lilyann, mais je n'embrassai que du néant. Je lui parlai, je la caressai, mais elle n'était plus avec moi. La catatonie la paraît de ses habits d'acier. Je l'habillai, triste de l'avoir perdue ou plutôt de ne pas l'avoir eue assez longtemps. En la remettant dans ma voiture, sa main droite s'accrocha à mon bracelet de cuir qui ornait à présent son frêle poignet. Elle s'agrippa à lui comme à la vie.

Quand je la ramenai à l'hôpital, tout le monde fut surpris. Je devais avoir l'air de l'avoir cherchée toute la nuit, parce que personne ne me posa de questions. Je la portai dans mes bras jusqu'à sa chambre. Malgré l'intensité du moment que nous avons vécu ensemble, rien n'avait bougé. Tout était aussi immobile qu'elle. Je l'assis dans son fauteuil, lui remis son soluté et la regardai avant de partir. Ses yeux demeuraient aussi

secs que le ciel, le soleil indécemment s'étendait sur ses cheveux. Elle tenait encore mon bracelet, seul témoin de notre histoire.

Lilyann demeura environ trois mois au département de psychiatrie de l'hôpital où je travaillais. Tous les jours, j'allai la voir. Je ne comprenais pas, mais sa beauté m'apaisait. Son errance me rassasiait. Un jour, un homme vint la chercher. Les policiers avaient retrouvé son père. Ils la ramenèrent comme on vole une vie, sans dire un mot. On ne sut jamais pourquoi elle était dans cet état. Quand elle partit, j'étais debout dans le corridor, son père poussait son fauteuil, la catatonie ne l'avait pas quittée. Pourtant, une lourde larme mouillait sa joue, elle s'agrippait toujours à mon bracelet.

Après son départ, je courus jusqu'à sa chambre. Je voulais m'imprégner des dernières traces de sa présence. J'étais debout au milieu de son univers, je regardais son père l'emporter loin de moi. La pluie martelait la fenêtre. J'allais partir de son monde à mon tour quand une feuille de papier, coincée sous une patte du lit, attira mon attention. La face qui s'offrait à mes yeux était vierge, mais en la retournant, je pus lire : « Je ne t'oublierai jamais ».

4.4 LA PRÉDICTION

J'étais assis devant mon bureau, captif de tous ces dossiers à lire. La pile de cartables arrogants me regardait avec défi, elle ne diminuait jamais. Je lisais le dernier cas qui déstabilisait mes châteaux de papiers. Justine Henry, 23 ans. Elle s'était crevée les yeux, elle ne voulait plus voir. Je reposai son dossier sur la table. J'enlevai mes lunettes. Les paumes de mes mains s'imprégnaient sur mon visage, les doigts à la racine des cheveux. Je voyais le néant. Comment pouvait-on souhaiter être entouré de noir à jamais?

Elle avait une épaisse chevelure brune, ondulée. C'était une jeune femme plutôt banale qui dégageait cependant quelque chose d'étrangement magnétique. Curieusement, ses yeux mutilés n'injuriaient pas son visage, ses cicatrices faisaient partie d'elle. Elle riait. Son sourire magnifique me nouait l'estomac. Elle était si heureuse, étrangère à la souffrance et à la solitude qui vivaient dans les yeux qui la regardaient. Son bonheur me dérangeait. Je la regardai longtemps, évanescence dans sa robe blanche, puis je partis.

Je travaillai tard ce soir là. Au cours des dernières semaines, j'avais pris l'habitude de faire le tour de toutes les chambres avant de rentrer chez moi. Je marchais dans les couloirs muets quand une lueur mouvante attira mon attention. La chambre de Justine se baignait de lumière. Cette clarté était inutile, elle n'anéantissait pas les ténèbres qui habitaient ses yeux. Elle était assise dans son lit, la tête penchée vers ses genoux repliés. Elle tenait quelque chose dans ses mains. Si elle avait eu des yeux, j'aurais pu croire qu'elle regardait une image. Mon front tomba légèrement contre le verre froid de sa porte.

Justine tourna la tête brusquement vers la porte. Effrayée, elle cria : « Xavier! ». Je me précipitai dans sa chambre pour la rassurer.

- Tout va bien Justine, ne vous inquiétez pas, lui dis-je d'un ton rassurant.
- Xavier?
- Non, je suis votre psychiatre, vous pouvez m'appeler Benoît.

Tout son corps continuait de converger vers ce qu'elle tenait entre ses mains. Elle réfléchissait. Après plusieurs questions, je finis par savoir que Xavier était son frère. Elle me tendit une photo. Quand mes yeux se posèrent sur ce papier jauni, ma respiration s'exila un moment, mon cœur battit deux fois le même temps. L'homme sur la photo, c'était moi. Les cheveux et les yeux brun foncé, presque noir, la mâchoire carrée, le teint chaud. Tout, mis à part les lunettes, copiait mon image. J'avais l'impression d'avoir une double vie à mon insu. Je repris mon calme, j'écoutai son histoire. La voix fragile, presque cassante, elle m'expliqua qu'il était mort le mois dernier.

- J'aurais dû le sauver! J'avais tout vu... dans ma tête...
- C'est pour cesser de le voir que vous vous êtes mutilé les yeux? osais-je.

Sans me répondre, elle me présenta son dos, la tête avalée par son oreiller.

- Je le vois encore...

Dépassé, je reposai la photo sur la table de chevet et je partis. Comment était-ce possible de copier avec tant d'acharnement les traits d'une personne. Notre ressemblance défiait la nature. Et même si cela était possible, quelles étaient les chances d'entrer en contact avec cette personne? Pourquoi Justine avait-elle cru reconnaître son frère alors que ses yeux n'existaient plus? Pourquoi contemplait-elle cette photo qu'elle ne voyait pas? Toutes ces

questions ébranlaient ma foi en la psychiatrie, religion des faits tangibles. Toute la nuit, je rêvai de cette photo qui me brûlait les doigts et des yeux de chair de Justine.

Durant la semaine, je n'eus pas le temps de la voir, mes dossiers s'empilaient toujours... Je devais voir la couleur de mon bureau avant la fin du mois. Tous les soirs, je sortais de l'hôpital à l'heure où même les horloges s'endorment. Je passais devant une série de portes closes comme les yeux de mes patients endormis et je rentrais chez moi. Mais une nuit, alors que je marchais comme un somnambule dans les couloirs bâillant, la lumière énigmatique de la chambre de Justine m'attira jusqu'à son lit. Elle était fixée sur sa photo, comme si son corps se modelait dans cette position à chaque fois qu'elle devait dormir. « Benoît? » Comment faisait-elle pour me reconnaître? Il y avait des dizaines d'infirmiers sur le département, elle me voyait... C'était moi qui devenais aveugle en sa présence. Elle tuait toute ma logique et ma cohérence, elle me faisait douter de la réalité. Elle tourna son visage vers le mien, mes yeux plongèrent dans l'absence des siens.

– Docteur, ne partez pas en France!

Elle n'aurait pas dû connaître l'existence de ce voyage. Elle m'avait peut-être entendu en parler avec le personnel. Malgré cette explication rationnelle, sa déclaration me figea d'horreur. J'étais muet, je sortis brusquement de sa chambre et je m'adossai au mur froid. Je n'allais pas croire les élucubrations d'une psychotique prétendant avoir des visions. Le surmenage minait mon jugement. Un fou rire oppressant pris vie dans mon ventre, monta jusque dans ma gorge et explosa dans ma bouche. Je riais comme un déjanté. Justine hurlait le nom de son frère, j'avais créé le chaos dans l'hôpital. Les corridors vibraient de tous les cris des patients paniqués. Je courus jusqu'à ma voiture, étranglé par mon

euphorie inexplicable, je ne voulais pas que les infirmières découvrent que j'étais le créateur de ce brouhaha.

Malgré mon incrédulité face aux propos de Justine, je l'évitais sans le savoir. Je me complaisais à rester prisonnier de mon bureau. Je devais absolument mettre à jour ma paperasse avant mon départ et l'écriture de ma conférence gobait tous mes temps libres. J'étais épuisé. J'allai me chercher un café noir, brûlant, presque aussi épais que mon sang. En revenant, je passai devant la pièce où étaient assis les gens qui écoutaient Justine. Elle s'était vite adaptée à son nouvel environnement, tout le monde l'aimait, les gens se réchauffaient de son sourire. Elle était dos à moi.

– Docteur, ne partez pas, vous ne reviendrez jamais!

Elle ne pouvait pas être consciente de ma présence, j'étais loin d'elle, le tumulte des voix de la pièce camouflait le bruit de mes pas... Impossible! Elle commençait à me faire peur. Je tremblais, le café bouillant brûlait ma peau choquée. Je courus m'enfermer dans mon bureau, comme si cette petite pièce claustrophobe exilait mes incompréhensions. Je tournais en rond sur le plancher étroit de mon espace, j'étais ridicule. Je déposai ce qui restait de mon café sur la table, au creux de deux montagnes de documents. Je continuai à marcher d'un mur à l'autre en me répétant que ce n'était que le hasard. Je valsais sur les tribulations de mon esprit, quand mon pied se heurta à la réalité. La secousse de ma violence envers la table fit chanceler mon gobelet et bientôt un lac noir trempa le manuscrit de ma conférence. Le liquide chaud faisait dégouliner l'encre bleue sur le papier. Je froissai les pages entre mes mains, toutes mes idées ruisselaient avec le café entre mes doigts. J'avais déjà empiété sur mes heures de sommeil pour finir mon travail avant mon départ, je devais maintenant cesser de me nourrir pour accumuler assez de

minutes pour y arriver. Je ne quittai plus mon bureau. J'usais le plancher entre ma porte et la machine à café, je faisais cet aller-retour plusieurs fois par jour. Je puisais mon énergie dans ce breuvage assassin. Je me nourrissais de caféine et j'écrivais. A chaque fois que je sortais de mon antre, Justine me hurlait de ne pas partir, que j'exploserais, que mon cœur se répandrait. Je m'efforçais de rester sourd à ses paroles, comme elle aurait dû être aveugle à ma présence, mais elle me troublait.

J'écrivais, je biffais en rouge les phrases médiocres, je corrigeais, je récitais. Je n'étais plus un médecin, mais un automate déprogrammé qui cherchait l'inspiration. Mon sarrau n'avait plus rien de médical, il était devenu une véritable quincaillerie. La poche sur ma poitrine contenait un arsenal de crayons rouges, les poches latérales, des trombones et les épaves en boules des pages les plus mauvaises. Je perdais mon temps à tenter de rattraper celui que j'avais jadis gagné. Reprendre ce travail qui avait déjà été achevé me rendait plutôt nerveux. Et Justine continuait de me prévenir de ma mort imminente. Les mots tournaient dans ma tête, mes yeux s'accrochaient aux biffures rouges, les pages blanches m'éblouissaient; j'étais saoulé. Je pris appui sur le sol et poussai ma chaise avec force, elle ne roula pas longtemps avant de s'écraser contre le mur. Ma tête s'y fracassa. Je ne ressentis aucune douleur. Je me levai subitement, j'étouffais. J'ouvris la porte de mon bureau et m'adossai contre le cadrage, chancelant. Une jeune infirmière blonde me regarda et laissa échapper un cri de stupeur. Elle me regardait avec la même empathie mêlée d'effroi que lorsque l'on voit un mort. J'étais fatigué, je devais avoir les cheveux emmêlés et la barbe un peu longue, les traits tirés, mais je n'étais pas un spectre! L'infirmière s'avança vers moi comme pour me soutenir, je la repoussai avec fermeté et je courus à la salle de bain. Le miroir me figea de terreur, mes ongles s'enfoncèrent dans l'émail du petit lavabo immaculé. Une immense tache de sang salissait mon sarrau blanc à

la hauteur de mon cœur. J'entendais les mots de Justine se faire écho dans ma tête. « Ton cœur se répandra, ton cœur se répandra. » Je suffoquais, j'entendais des mots muets dans ma tête, je paniquais. Je déboutonnai mon sarrau d'un seul geste, explosant les boutons, écartelant les coutures. Ma chemise aussi était souillée de mon sang, je l'enlevai violemment. Je regardais mes doigts mouillés, visqueux de liquide rouge. Je touchais ma poitrine à l'affût de la blessure qui me tuait. Rien. Mon torse dégoulinait de sang, mais ma peau était intacte. Mes mains sales récupérèrent mon sarrau et je trouvai deux crayons à l'encre rouge qui avaient largué leur contenu sur moi. Je devenais fou. Je m'appuyai sur le rebord du lavabo et je me fixai droit dans les yeux, puis j'ouvris le robinet d'eau froide. Mon identité s'estampait partout dans la salle de bain. Je lavais mes mains comme si j'avais voulu m'effacer moi-même, je frottais ma poitrine frénétiquement. Le lavabo était rempli d'une mare de sang artificiel. La couleur permanente insistait sur ma peau, présage de mort indélébile. J'avais les doigts gelés, mais je me décapais encore. De l'eau rougie tombait sur le sol, le lavabo agonisait. Je fermai le robinet et me ressaisis. Je remis de l'ordre dans mes cheveux, lavai mes lunettes et me confectionnai une contenance en remettant mes vêtements morts. Je sortis de la salle de bain. Justine était devant la porte. La pression de mon cœur meurtrissait mes tempes, je ne respirais plus. Elle était devant moi, spectatrice de ma fausse mort.

— Ne pars pas, tu ne reviendras jamais.

Je la bousculai et courus vers mon bureau au fond du couloir, je me retournai souvent pour voir si elle me suivait. Je refermai la porte avec fracas et m'y adossai, les talons et la tête contre le bois frais. Le bruit de ma respiration était insupportable, je n'entendais que ma vie qui frémissait. J'en avais assez, je me jetai sur mon bureau, du revers de la main,

je fis glisser son contenu dans mon sac. Mes lourds dossiers s'entassaient en fouillis dans le fossé que je tenais entre mes mains. Je quittai l'hôpital. J'avais peur qu'elle s'accroche à mon ombre pour me suivre. Il ne me restait plus qu'une semaine avant de partir en France, je n'étais pas obligé d'endurer la présence oppressante de Justine.

Je me levai tôt pour figurer les derniers détails de ma conférence. J'avais bien travaillé, tout était à point. Une berline noire attendait devant mon appartement, c'était mon taxi, il ne restait que quelques heures avant mon vol. J'étais en train de verrouiller la porte quand mon téléphone sonna. C'était l'hôpital, Justine faisait une crise d'épilepsie vraiment sérieuse et les autres patients étaient agités, turbulents, d'autres très agressifs même, on manquait de médecin pour contenir la frénésie du département. J'étais demandé d'urgence. Je sautai dans mon taxi sans même penser que j'allais être en retard à l'aéroport.

Quand j'entrai dans le département de psychiatrie, tout semblait normal. Justine était assise au centre de la pièce, elle portait la même robe blanche que le jour de son arrivée. J'étais debout devant elle, resplendissante, son sourire paisible ne la quittait pas. Sa félicité me narguait. Elle me répétait encore de ne pas partir, elle s'accrochait à moi. J'étais blasé. Je la repoussai et partis.

Je me retrouvai dans un autre taxi. J'étais très en retard, la circulation était dense. Je n'étais plus qu'à quelques rues de l'aéroport, je payai et sortis en courant. Mon sac me frappait à chaque enjambée, je me faufilais entre les voitures. Ma respiration se dépêchait, j'étais épuisé. J'arrivai enfin devant l'aéroport, j'étais debout devant l'imposant immeuble qu'un nuage gris ornait. Un cordon jaune retenait une véritable fourmilière. Des flashes bleus, jaunes et rouges s'imprégnaient sur ma rétine. Des policiers et des pompiers

s'activaient dans l'enceinte du périmètre de sécurité. Des scellés jaunes muselaient les entrées du bâtiment. J'assistais, impuissant, au spectacle de la déchéance de cet important aéroport. Bientôt, j'aperçus le fourgon noir du groupe d'intervention tactique. Les forces noires se déployaient. Les artificiers désamorçaient la bombe encore active. Je réussis à savoir qu'un colis piégé avait explosé dans le quai d'embarquement où j'aurais dû me trouver si rien ne m'avait retardé...

Je retournai chez moi, complètement déconnecté de la réalité, Justine l'avait-elle vraiment su? J'étais trop troublé pour réellement me poser la question et m'inquiéter de la réponse. Le jour était encore debout, mais je me couchai quand même. La fatigue accumulée me fit sombrer facilement dans un sommeil abyssal.

Je me réveillai vers midi le lendemain. J'avais trop dormi, les plis des draps s'étaient gravés sur ma peau, je sentais les couvertures. Je me levai, bus un jus d'orange et j'ouvris la télévision pour écouter distraitemment les nouvelles. Un bulletin spécial attira mon attention. Je tombai sur mon sofa, les coussins moelleux me gobèrent. Les photos de deux psychiatres français de renommée mondiale faisaient office de toile de fond à un reportage troublant. Un tireur fou de 22 ans avait fait irruption au congrès où j'aurais dû me trouver, tuant deux personnes et faisant plusieurs blessés. L'un des deux psychiatres, mort d'une balle en plein cœur, me ressemblait trop. Il s'appelait Xavier. La photo du frère de Justine me revint en mémoire. Ça aurait dû être moi...

J'enfilai rapidement des vêtements évanouis sur le sol. Je sortis de mon appartement sans faire taire le téléviseur et sans verrouiller la porte. Je courus vers l'hôpital. Je devais voir Justine, je ne pensais plus rien. J'entrai dans le département de psychiatrie. J'étais debout près de l'entrée, le couloir défilait devant mes yeux comme une

route qui ne finit jamais. Justine était dans l'embrasure de sa porte, au milieu du corridor. On aurait dit qu'elle m'attendait. Elle me souriait. Je voulus m'approcher d'elle, mais elle s'enfuit à l'extrémité opposée, profitant de l'ouverture que lui faisait un infirmier, malgré lui. Elle courait sans trébucher devant les obstacles, esquivait les embûches imprévues. Elle courait comme une petite fille qui voit où elle s'en va. Elle se retournait souvent, comme pour dévisager mon ombre derrière elle. Elle riait en courant, c'était un jeu pour elle. Je devais l'atteindre. La porte se referma, je cherchai ma carte pour l'ouvrir, les portes ne voulaient pas me laisser la rejoindre. J'étais plus handicapé qu'elle. Je parvins enfin à triompher de la serrure, mais elle avait beaucoup d'avance. Je ne comprenais pas comment elle faisait pour mettre les pieds aux bons endroits, anticiper les détours brusques qu'elle faisait. Je courais loin derrière elle, mais je la voyais encore. Mon sarrau suivait péniblement mon parcours. Sa robe, elle, dansait dans le vent qu'elle inventait. Elle se retrouva acculée contre une porte d'acier. J'allais la rejoindre. Elle ne se doutait de rien, elle riait comme une fillette naïve qui ne comprend pas qu'elle joue avec le grand méchant Loup. Je touchais presque sa main, quand elle se déroba. Elle ouvrit la porte et se mit à monter l'étroit escalier. Pendant plus de cinq étages, je courus derrière elle. Elle voyait sa destination, elle ne se fatiguait pas. Elle ouvrit finalement la dernière porte, celle qui l'éjecta de l'hôpital. Elle me regarda de ses yeux cicatrisés et sortit. Je pris une grande respiration avant d'ouvrir la porte à mon tour. Il ventait beaucoup, mais la brise était douce. La robe de Justine se fondait dans l'écume moutonneuse des nuages épais. J'étais figé, à quelques mètres d'elle, à plusieurs mètres du sol. Justine était debout sur le rebord du toit, ses cheveux bruns et sa robe flottaient délicatement sur le vent. Elle me faisait face, ses pieds marchaient presque sur le vide. Un funambule acrobate se serait tué sur sa corniche, pourtant, elle se tenait en parfait équilibre, inconsciente comme un félin aux

yeux jaunes. Elle me regardait, je sentais ce qui avait été ses yeux me scruter jusqu'au fond de mon âme. Elle porta ses doigts fins à sa bouche et me souffla un baiser en riant.

– Je t'ai sauvé, tu n'as plus besoin de moi maintenant.

Elle se retourna et plongea dans le vide.

Pris de panique, un cri de terreur s'extirpa de ma gorge. Je me ruai vers la porte. Je déboulai les escaliers. Marche après marche, je tournais en rond, soustrayant les étages. Peut-être que son cœur battait encore... Je devais arriver avant la mort. Je traversai le rez-de-chaussée en courant. Collision avec un infirmier, mon épaule encaissa le choc. Un plateau de métal s'écrasa sur le sol dur. Mes tympans étaient indifférents aux sons ambiants. Mon esprit n'écoutait que la vie de Justine. J'atteignis enfin la porte de verre qui s'ouvrit. Je courus dans la rue, au travers des voitures et du tumulte urbain. Mon chemin suivait les contours du bâtiment. J'arrivai enfin à l'endroit où Justine s'était écrasée. Mon cœur s'affola, mon corps pleurait des sueurs froides. Il n'y avait personne.

4.5 L'ALBUM PHOTOS

Les feuilles mortes craquaient sous mes pieds, l'air frais respirait dans mes poumons. J'avais un objectif à la place des yeux, l'appareil appuyé sur mon nez froid. Je marchais dans le parc avec l'espoir d'aboutir à un cliché somptueux. Le vent de l'automne me rappelait les plus grands traîtres de mon adolescence, ces albums photos qui me crachaient au visage des pages et des pages de ma solitude. A cette époque, je compris que si les gens avaient disparu des photographies en mourant, je me serais retrouvé seul sur la plupart des pages, aussi seul que dans ma vie. C'est à ce moment que je décidai de me venger, de bourrer tous ces albums gourmands, friands de vécus accablants. Je me mis à la photographie et, au fil du temps, ma vengeance se mua en véritable passion. Quand l'hôpital me donnait un congé, je devenais photographe. Autrefois, je photographiais des gens pour remplacer ceux qui avaient déserté mes albums, les gens que j'aimais et qui m'avaient quitté. Aujourd'hui, je suis plus prudent, ou moins masochiste, je ne me risque plus aux portraits. La nature est ma muse.

Je marchais dans les feuilles mortes qui s'agglutinaient sous mes pieds en un long tapis orangé. Mes pas bruyants s'envolaient avec le tourbillon des brindilles légères. Un arbre immense, presque échevelé, surpris ma lentille, ma pupille s'ajustait en même temps que mon zoom. Je venais d'imprégner, sur la pellicule, cet arbre aux racines profondes se baignant dans l'étang en arrière-plan. Des oies blanches avaient pris leur envol, effrayées par le cliquetis du déclencheur. Mon appareil les avait faites fuir vers des latitudes plus clémentes. J'avais leur migration en négatif. Mes doigts étaient gelés et le bas de mon pantalon, mouillé par l'humus. Je rentrai chez moi.

Un parfum d'automne planait dans mon appartement, j'avais laissé une fenêtre ouverte avant de partir. Je jetai mon manteau sur le sofa et me dirigeai vers ma chambre noire. En ouvrant la porte, le calme m'assaillit. Je fermai les yeux pour pénétrer la noirceur. Même si je me retrouvais souvent dans ma chambre noire, l'obscurité épaisse me rendait toujours anxieux. Les murs semblaient plus près de moi dans la noirceur totale, l'air ambiant me rendait claustrophobe. Le métal froid entre mes mains me rappela l'existence de mon appareil. Je l'éventrai pour en extirper la pellicule. Je l'enroulai rapidement sur une bobine de métal et la plongeai dans la cuve de développement, à l'abri de la lumière meurtrière. Je douchai ensuite la bobine de tous les liquides nécessaires à la préparation de la pellicule et je plaçai les négatifs dans le cubicule de séchage. Je devais attendre. Je me couchai sur le sol et profitai de ce moment de douce tranquillité. J'étais à l'abri des tourments de mon métier, loin des orages de mes patients. Le temps passa vite. Je me relevai et j'allumai les trois lampes rouges qui surplombaient ma chambre noire. Mes pupilles se dilatèrent, rapidement mes yeux s'habituaient à cette lueur sanguine. Je coupai les négatifs des meilleures photos et je les plaçai une à une dans l'agrandisseur. J'ajustais le foyer, transformant l'image projetée sur le papier, je jouais avec les filtres, je changeais les contrastes. Quand j'arrivai à la dernière image, je fus subjugué. Près du grand arbre échevelé se dessinait une silhouette mal définie. Je pris la loupe pour l'observer davantage. On aurait dit une femme. Je l'agrandis, plus grande que les autres, je réglai la minuterie et je l'exposai à la lumière. Je me dépêchai de baigner le papier dans le révélateur, moment magique où l'image se dessine. Les dix secondes de trempage dans le bain d'arrêt me parurent une éternité. J'agonisais en ajoutant à cela les cinq minutes nécessaires à l'immersion du papier dans les bains de fixateur et d'agent de clarification. L'eau mouvante dans le bac de lavage berçait ma curiosité. Qui était-elle?

Comment se faisait-il que je ne l'aie pas vu en prenant ma photo? Je pris le précieux papier avec mes pinces à bouts de caoutchouc, extensions de mes doigts mortels et j'allai suspendre la photo mouillée sur une corde blanche. Je la regardai. Mon visage s'inclinait dans le même angle que l'image qui dégoulinait sur le sol des larmes acides. La jeune femme en noir et blanc se tenait debout contre l'arbre aux branches vides. Un mouvement souple, imaginé par l'envol des oies blanches, s'imprégnait au-dessus de sa tête. Elle portait un épais cardigan de lainage pâle, noué à la taille par une ceinture bouclée de métal. Son abondant foulard de coton foncé réchauffait sa gorge vulnérable. Elle portait un jean qui suivait la ligne mince de ses jambes pour aboutir à ses bottines de cuir propres. Elle avait une main dans la poche de son pantalon et l'autre légèrement surélevée, croquée sur le vif dans un mouvement avenant. Je distinguais mal son visage, camouflé par ses longs cheveux ondulés qui dansaient avec la brise. Elle me regardait.

Toute la nuit, je rêvai de cette photo magnifique. Avant de partir pour l'hôpital, je retournai la voir. Je l'observai longtemps, j'aurais voulu la connaître, l'avoir vue de mes yeux. Je ne pouvais me détacher de cette image. Je la mis dans mon cartable avec un sentiment coupable. Je posai cette action en cachette de moi-même, avec un peu de honte. J'attrapai une pomme juteuse et je partis.

La photo habitait la totalité de la surface de mon bureau et mes yeux s'y baignaient encore quand ma première patiente entra. Elle me surprit dans la contemplation coupable de mon propre travail. J'éparpillai maladroitement quelques dossiers sur l'image et je balbutiai des excuses incompréhensibles. Elle me demanda s'il s'agissait de ma copine sur la photo. Je lui répondis que non et j'entamai la séance. La jeune femme souffrait de troubles anxieux, elle me parlait de son enfance quand mes yeux, dans un manque

flagrant de professionnalisme, s'évadèrent par la fenêtre. Je fus saisi! Une femme à la chevelure mouvante se tenait près d'un vieil arbre veineux devant l'hôpital. Je baissai la tête pour voir la photo encombrée. La femme était vêtue des mêmes vêtements et se tenait dans une position identique. Je regardai à nouveau par la fenêtre; elle avait disparue. Je devais avoir changé d'air parce que ma patiente s'informa de ma santé. Je prétextai un léger malaise, probablement dû à la faim et je continuai l'entretien distraitement.

Quand elle partit, il était presque midi. Je me précipitai dehors, à l'endroit où se tenait la mystérieuse rousse au cardigan de laine crème. Maintenant je savais de quelles couleurs elle était faite, mais il n'y avait personne derrière son arbre. Je m'abandonnais trop vite à mes lubies. Je me raccrochai à mon esprit pragmatique de docteur et j'allai me chercher de quoi calmer mon estomac contrit. Je me répétais qu'elle n'avait existé qu'une fois à mes yeux, que je ne la reverrais jamais plus.

L'odeur de beurre des croissants chauds attira ma bouche vers un petit café coquet, pas très loin de l'hôpital. Je commandai mon dîner et je payai. J'emportai mon cabaret à une table près de la porte. Je mangeais quand, soudainement, quelqu'un qui sortait trébucha contre la chaise vide devant moi. Je levai les yeux et je reconnus ma photographie faite chair. Je tentai de la retenir, mais son bras se déroba à mon emprise. Elle sortit en courant et ne se retourna pas. Je ne vis pas son visage. Cependant, durant cette brève altercation, quelque chose s'était échappée de sa poche et gisait sur le sol. Un petit carré de plastique noir et luisant. Je me penchai pour lui offrir asile dans mes mains. Il s'agissait d'un bout de négatif photo. En le scrutant bien, je reconnus la photo que j'avais prise près de l'arbre échevelé. Comment était-ce possible?

J'empoignai mon manteau, renversant l'intégral de mon plateau et je me mis à courir derrière elle. Bien sûr, j'avais mis trop de temps à réagir, elle m'avait semé. Je m'en allai donc chez moi. La porte était verrouillée, la serrure n'avait pas été forcée. C'était impossible de pénétrer chez moi autrement, personne d'autre que moi ne possédais les doubles, ils étaient à l'intérieur. J'entrai. Je me ruai vers ma chambre noire et j'ouvris la porte comme celle d'un vulgaire placard. Je lui donnai un élan si fort qu'elle heurta le mur. Je tournai les pages de mon cahier de négatifs, je fouillai dans la poubelle, je cherchai dans tous mes albums photos, rien à faire, le négatif avait disparu. J'étais hagard au milieu du fouillis que j'avais créé quand une idée me foudroya. Je me précipitai vers la cuisine, je tirai le deuxième tiroir de ses rails et le jetai sur le comptoir de marbre. Je retirai le plateau d'ustensiles et je restai coi. Le double des clés de mon appartement n'y était plus. C'était absolument insensé, d'abord parce que personne ne connaissait l'endroit où je les entreposais, ensuite parce que personne n'était venu chez moi depuis des mois. De toute façon, la dernière personne à y être entrée n'avait pas quitté ma chambre. Et eut-elle voulu trouver mes clés, qu'elle ne l'aurait pu, elle était catatonique, je ne l'avais pas laissée une seconde. Je ne comprenais pas...

Je retournai à l'hôpital avec l'espoir de m'étourdir avec mon travail. Il y avait sûrement une explication rationnelle. J'avais égaré mes clés, j'avais mis le négatif dans la poche de mon manteau par inadvertance, il avait dû tomber durant l'empoignade avec cette pauvre femme pressée, qui avait eu le malheur d'avoir la même allure que l'inconnue que j'avais photographiée par accident. Cette explication se tenait, mais elle n'arrivait pas à me convaincre. Je chassai toutes ces idées de ma tête en entrant dans la chambre d'un patient dépressif.

Il faisait noir. Les rideaux étaient tirés et la lumière éteinte. Je ne voulais pas le choquer, alors je m'approchai de lui en marchant dans la faible lueur de la porte entrebâillée. Il était couché dans son lit, recroquevillé sur lui-même, en position fœtale.

- Bonjour Monsieur Houde! Avez-vous passé une meilleure nuit?
- ...
- Vous n'allez pas passer toute la journée dans votre chambre noire, n'est-ce pas?
- Si vous insistez, me répondit-il nerveusement.
- Vous devriez vous habiller et sortir un peu dans le parc, il fait un temps magnifique pour une journée d'octobre.
- Si vous le dites.

Je pris un pan de rideau dans chaque main et je les écartai l'un de l'autre. Le soleil m'aveugla, mais je vis quand même la silhouette de la femme de la photo. Quand mes yeux s'habituerent à la clarté, la femme se retourna et marcha vers la rue. Je ne la reconnaissais pas, mais il émanait de sa silhouette quelque chose qui m'était étrangement familier. Je restai un moment devant la fenêtre à essayer de savoir ce qu'elle me voulait, qui elle était et pourquoi je n'arrivais jamais à voir son visage. En fermant les yeux, j'arrivais à la voir s'éloigner de moi, son ombre tangible se détachant de la lumière éblouissante.

Au cours des semaines qui suivirent, elle m'apparut presque tous les jours. Je la voyais partout, à l'épicerie, au restaurant, au cinéma, mais surtout par les fenêtres de l'hôpital. Je me demandais si c'était elle qui me suivait ou moi qui se retrouvais aux endroits qu'elle fréquentait. J'aurais souvent pu courir derrière elle, j'aurais souvent pu réussir à la plaquer contre un mur pour la forcer à me dévoiler son identité, mais je ne le

fis jamais. Je m'étais habitué à sa présence. Je ne sursautais plus au surgissement de sa silhouette. Ma vie se portait bien avec cette inquiétante curiosité. Je vivais avec elle, sans savoir qui elle était ni quand elle m'apparaîtrait. J'en vins même à désirer ses apparitions.

Puis, un jour, elle ne revint pas, et le jour suivant non plus. Il y avait maintenant une semaine qu'elle ne m'était pas apparue. J'étais inquiet. Lui était-il arrivé quelque chose que j'aurais dû empêcher? Perturbait-elle chaque recoin de ma vie pour m'avertir d'un danger? Autant j'avais voulu connaître la cause de sa présence, maintenant je n'arrivais pas à m'expliquer le pourquoi de son absence. Les gens ne peuvent pas entrer dans la vie des autres et en sortir quand bon leur semble. Je me sentais seul sans elle, je devais la retrouver pour le simple fait de revoir son image.

Je retournais souvent aux endroits où il me semblait l'avoir vue à plusieurs reprises. Pourtant, sa silhouette demeurait invisible. Un jour, après avoir regardé sa photo, la mélancolie m'envahit. Je me levai d'un bond, j'attrapai mon appareil et je sortis de chez moi. La légèreté de mon manteau se fit oppressante. Il faisait très froid et le ciel était couvert. Je m'en foutais. Je marchais, décidé à revenir sur les lieux de notre rencontre. J'empruntai les mêmes sentiers, je me fixai les mêmes repères, je regardai les mêmes paysages. Je pensais qu'en suivant le même processus, je l'attirerais peut-être une seconde fois vers moi. Mais cependant, j'étais sceptique quant à ma propre entreprise. Même en voulant calquer cette randonnée sur la précédente, j'étais conscient que rien n'était plus pareil. Les arbres étaient plus chauves, les feuilles étaient plus mortes, toutes désordonnées, la couleur environnante avait changé. Je marchais quand même. Je vis l'arbre, le même que sur la photo, l'étang aussi... mais il n'y avait plus d'oies blanches, elles étaient toutes ailleurs. Il n'y avait personne. Le paysage, sans elle, me figeait d'effroi.

Son absence dénudait cette nature de toute sa beauté et de son sens. Je pris tout de même plusieurs photographies. Je voulais comprendre pourquoi j'avais été séduit par la solitude de cet arbre.

Je retournai tranquillement chez moi, un peu triste qu'elle n'ait pas été là. Le ciel gris était trop gros, il se mit à pleuvoir. De fines gouttes froides trempaient mon manteau. J'étais transi, mais je n'avais pas envie de rentrer plus vite.

J'ôtai mes chaussures imbibées de flaques d'eau avant d'entrer. Je me délestai de mes vêtements mouillés en marchant. Je les laissai tomber sur le plancher de bois. Je n'étais pas d'humeur et j'avais froid. J'ouvris le boîtier de mon appareil photo et j'en extirpai le film. J'eus envie de le laisser choir sur la table de verre, près du bol de fruit où pourrissaient de vieilles pommes, mais je l'aurais déshonoré. Je l'emportai avec moi puis j'entrai, torse nu, dans ma chambre noire et je refermai la porte derrière moi. Je m'emprisonnais dans le calme où le silence avait une couleur. Je fus cependant saisi, quelque chose semblait différent. Au travers de l'odeur acide et vinaigrée du Dektol flottait un parfum léger, presque sucré. J'essayais de suivre les effluves discrètes qui flottaient dans la pièce étanche. Je me déplaçais comme un aveugle, je comptais mes pas, cherchant avec mes mains des objets familiers. Je trouvai chaque objet exactement où il devait être. J'aurais dû être rassuré de l'immuabilité de ces sombres lieux, j'aurais dû me réjouir de la continuité de cette ambiance paisible, pourtant j'étais ébranlé. J'étais seul dans la pièce, la tangibilité de ma présence m'étouffait. J'avais l'impression d'être deux à moi tout seul. J'essayai de ne plus écouter mes sens et je me mis au travail. Je répétais des gestes appris par cœur. J'ouvris le film, j'enrubannai la pellicule sur la bobine puis je la plaçai dans la cuve de développement. Un craquement surpris la suite de mon geste.

Mes pieds n'avaient pas bougé, je ne pouvais pas avoir fait crier le plancher. Ce bruit n'avait rien à voir avec celui de l'eau. J'étais prisonnier de la noirceur. Un courant d'air glissa sur ma nuque. Je ne pouvais pas être seul. J'avais peur. La cuve tomba sur le comptoir, mes doigts se crispèrent sur son rebord, mon souffle paniquait. Je ne voyais rien, mais je sentais des mains glisser sur la peau nue de mon dos. Mes sens ne pouvaient être aliénés à ce point, je n'étais pas fou. J'allumai les lampes rouges, mais je n'ouvris pas les yeux. J'avais plus peur de me rendre compte que toutes ces sensations étaient le fruit de mon imagination, que de découvrir quelqu'un violant l'intimité de ma chambre noire. Je pris une grande gorgée de l'air acide et frais qui m'enveloppait, j'avais les poumons plein d'images. Je me retournai et j'ouvris les yeux en expirant. La silhouette qui m'avait suivi comme ma propre ombre se tenait devant moi, emmêlée au travers des photographies suspendues et désordonnées. Je m'approchai vers elle doucement; la voir de si près, toute de chair, avoir la certitude que je n'avais pas fabriqué sa présence m'effrayait. Ses cheveux me cachaient encore son identité, étais-je destiné à ne pas savoir qui elle était? Je levai la main vers son visage en continuant de m'avancer, elle ne bougea pas. Je glissai mes doigts dans ses longs cheveux, je n'osais les écarter de son visage, j'avais peur de la voir s'enfuir. Je m'y risquai quand même, ma curiosité surpassait ma peur. Mes doigts frôlèrent sa joue, son visage se dépouilla enfin de sa chevelure encombrante. Je la vis. Tout mon corps se mit à trembler, mes jambes m'abandonnèrent. Je reculai d'un pas, les bras tendus vers le comptoir de métal. Je la reconnaissais, je savais qui elle était. Sous la lumière rouge, son visage était encore plus éblouissant. Ses cheveux roux étaient d'un vermillon brûlant, ses yeux presque violets et sa peau blanche se teintaient des doux reflets cerise de l'éclairage. C'était Lilyann...

J'étais presque assis sur le comptoir, fausse chaise sous le poids de l'incompréhension. Mes lèvres entrouvertes restaient paralysées, comme soudées dans la position que j'avais réussi à leur donner. J'avais été aveugle, maintenant j'étais muet. Je voulais parler, un amas de questions s'emmagasinaient dans ma bouche pleine à craquer. Je voulais savoir depuis quand elle était guérie, comment elle avait fait pour entrer ici. Pourquoi ne m'avait-elle pas parlé directement? Que signifiait tout ce lourd mystère. Mais rien à faire, en plus d'être la victime de l'avarice de mes mots, elle me muselait de son index. Je m'enivrai du « chut » volatile qu'elle me murmura à l'oreille. Avec Lilyann, les mots étaient des accessoires inutiles.

Nous étions toujours debout, nous nous faisons face. C'était presque un affront. Elle se rapprocha la première et posa ses deux mains rougies sur ma poitrine. Je détachai son foulard avec le même soin mêlé d'empressement que lorsque l'on déballe un cadeau inespéré. Il tomba avec volupté sur le sol. Je la délestai également de son lainage humide. Notre nudité s'égalait. J'enfouis mon visage dans le fouillis de ses cheveux, elle sentait l'automne, les jours sucrés passés au verger. Mes lèvres chaudes se promenaient au creux de son cou. Elles n'avaient pas oublié ce langage. Sa tête se cambrait, ses mains s'enfonçaient dans la chair de mon dos. L'intimité du lieu se reflétait dans nos caresses. Ses soupirs se cognaient contre les murs et restaient prisonnier de la pièce. Le vent de son souffle s'égarait dans mes cheveux. Elle s'écarta de moi, le temps de retirer son jean et ses bottes. Je fis la même chose. Nous nous regardâmes un instant. Je la voyais pour la première fois, dans toute sa splendeur. Le rouge fardait sa peau de toute la vie qui émanait d'elle, comme si son sang coulait devant mes yeux. Les ombres de l'éclairage mettaient sa svelte silhouette en valeur. Elle aussi, me regardait.

J'avais trop envie d'elle. Je la pris dans mes bras et l'assis sur le comptoir que j'avais réchauffé en l'attendant. Je l'embrassai avec passion, je voulais revivre l'extase de sa présence. Elle multipliait mes caresses. Le plaisir nous noyait. L'eau continuait de couler dans le bain de lavage. Dans cet endroit, nous étions partout à la fois. Elle se pressait contre mon corps, je ne pouvais plus rien lui refuser. J'avais peur de la brûler avec les acides trop près de nous. Je la soulevai et l'étendis sur le plancher froid, qui bientôt fut aussi ardent que nos désirs. Nous fîmes l'amour dans ma chambre noire. L'exiguïté des lieux s'estompait devant la grandeur de nos appétits. Je ne l'embrassai pas pendant que je glissais en elle, cela m'empêchait de la regarder. Sa tignasse flamboyante, ses yeux d'améthyste, sa bouche rubiconde... son visage de Blanche-Neige écarlate s'imprégnait sur ma rétine. Mon souffle court était rythmé par le roulement de ses yeux qui s'évadaient dans le plaisir. Nous jouissions dans l'obscurité rougeoyante.

Je regardai cette femme volcanique se prélasser dans mes bras, elle était magnifique. Une envie insupportable de la photographier m'assaillit. Je voulais garder en image le sentiment que son corps content m'inspirait. Je me levai, attrapai mon appareil et chargeai un film. Mais quand je fus prêt à immortaliser ses airs d'Aphrodite, elle était debout, habillée. Elle se dirigea vers la porte et l'ouvrit. La matérialité de son ombre noire qui se détachait de l'évanescence lumière blanche de l'extérieur était troublante. Elle sembla hésiter, mais ne se retourna pas. Elle sortit et referma la porte derrière elle. L'eau se déversait encore dans le bac, j'étais de nouveau seul dans le noir. Elle m'échappait une fois de plus. J'aurais dû me rappeler que Lilyann n'était déjà plus qu'un souvenir au moment de son arrivée, mais je ne m'y faisais pas.

Désespéré, je voulus voir l'arbre dépouillé dans son paysage engourdi. Je retournai vers la cuve de développement. Elle était éventrée. Le couvercle avait dû s'ouvrir sous le choc de la chute. Lilyann, en ouvrant la porte, avait exposé la pellicule à l'intense luminosité de l'extérieur, détruisant l'entièreté de mon travail. Je n'avais pas eu le temps de fixer les négatifs. Mais, dans l'intensité du désespoir, j'entamai quand même le processus de développement. Je passai la pellicule à tous les bains ainsi qu'au lavage. Le temps de séchage s'éternisait. Puis je vis enfin. Effectivement, tout était foutu, rien n'avait résisté aux rayons dévastateurs... rien sauf un négatif presque entièrement visible. Je le regardai à peine, il me rendait trop nerveux. De plus, j'étais inquiet de la qualité de cette image. Pourquoi n'aurait-elle pas subi le même sort que les autres? Je l'agrandis en la regardant du bout des yeux, je faisais tout à l'aveuglette. Je ne regardai pas non plus le papier se transformer au fil des bains. Je fis tout machinalement, du bout de mes pinces, les yeux tombant vers ce sol imprégné de nous deux. Je revoyais ses yeux percer la pénombre, je sentais ses lèvres glisser sur ma peau.

J'avais terminé, sur le papier mouillé qui se tordait entre mes mains tremblantes, s'inscrivait à jamais l'image que j'avais fabriquée. J'épinglai la photo sur la corde qui traversait la pièce et j'osai enfin la contempler. Je me mis à pleurer. Lilyann était près de l'arbre presque mort, dans le décor vide, sans les oies blanches au-dessus de sa tête. Elle me disait au revoir.

4.6 LE SOMNIFÈRE

Rongé par la fatigue, je me mis au lit. L'angoisse s'abattit sur moi en même temps que ma couette épaisse. Il était 2 heures 15. L'attente interminable commença. Les yeux écarquillés, fixés sur mon réveil, je regardai les minutes s'envoler péniblement. 3 heures 47. Pourquoi les heures mettaient-elles autant de temps à passer alors que je les admirais s'égrener minute par minute? 4 heures 29. Les yeux ronds dans le noir de novembre, une seule pensée m'obsédait : dormir! Mais je n'y arrivais plus... 5 heures 38. Résolu, je décidai d'attendre que le soleil se lève. Je regardai par la fenêtre et vis la première neige flotter devant un lampadaire blafard, sur fond de ciel indigo. Cela conférait une étrange lueur orangée à ma vitre givrée. J'avais les yeux lourds. 6 heures 02. Je sursautai! Avais-je dormi? Possible, mais ces quelques minutes ne me suffisaient pas... 6 heures 59. Une minute avant qu'il ne sonne la fin d'un sommeil qui n'avait pas eu lieu, je muselai d'une main ferme mon réveil. Les pieds sur le bois froid du plancher, une quatrième journée sans sommeil commença. J'étais désespérément vide de toute énergie. Je n'étais pas doué pour l'insomnie.

Le sommeil m'avait abandonné en même temps que Lilyann. Chaque fois que je fermais les yeux, je la revoyais me dire adieu. Et quand j'arrivais à la chasser de mon esprit, c'était alors le tourbillon de regards noirs, bleus, gris ou verts de patients désespérés qui m'envahissait de l'intérieur. Le mécanisme détraqué de mes réflexions m'avait volé tout espoir de sommeil futur.

Épuisé devant cette journée qui commençait à peine, je bus la dernière lampée de mon café froid et enfilai un pull. Je sortis dans l'air humide sans refermer ma veste et fis

tomber maladroitement mes dossiers dans la neige liquide qui finissait de s'agglutiner au pied de ma voiture. Novembre... le mois des morts... Tout était gris; le ciel, les arbres et moi aussi. Je roulai sans joie jusqu'à l'hôpital, tout était une corvée. Ce matin-là, je n'allai pas de chambre en chambre vérifier comment s'était passé la nuit. Pour moi, il n'y avait pas eu de nuit. Je m'échouai plutôt sur ma chaise, à l'abri des regards. Un de mes collègues entra dans mon bureau. Il remarqua mes traits tirés. Il griffonna deux ou trois mots sur une feuille de papier qu'il signa. Stilnox® 10mg, un comprimé au coucher. Je n'étais pas friand des nuits artificielles, mais à voir l'état auquel j'en étais réduit, une cinquième nuit sans sommeil m'aurait transformé en poussière. J'acceptai la prescription.

Je survécus à ma journée douloureusement. Je baillai plus que je ne respirai. Alors que le sommeil semblait si loin de moi la nuit dernière, il m'attirait perfidement à lui à chaque seconde d'inactivité. Je rentrai chez moi sans grande satisfaction, j'avais tout fait à moitié. Le soleil voilé qui avait timidement éclairé Montréal s'éteignit définitivement lorsque je déverrouillai la porte de chez moi.

Je pris une douche et mangeai à peine. J'étais exténué. Je me dirigeai vers ma chambre. Il y faisait froid. J'avais dû laisser ma fenêtre ouverte... Je la refermai et me mis au lit. Je ressentis un réel confort m'envahir lorsque mon corps lourd s'engouffra sous les couvertures. Ce bonheur fut bref... Et si je ne dormais pas cette nuit encore? Craintif, je fermai les yeux. J'attendis une heure que le sommeil m'envahisse, mais j'étais définitivement trop fatigué pour dormir. J'étendis le bras et attrapai le flacon de somnifères. Je l'ouvris, pris un cachet et l'avalai. Je m'endormis sans vraiment m'en rendre compte.

Cette nuit-là, je fus habité par un sommeil opaque et sans rêves. Je me réveillai sans ouvrir les yeux. J'étais un peu confus. Je me frottai les yeux du revers de la main et me forçai à les ouvrir. Du bout des doigts, je cherchai mes lunettes sur ma table de chevet. Depuis que j'en portais, je les déposais tous les soirs au même endroit. Mais ce matin, elles n'y étaient pas... Je me levai et les cherchai un peu partout dans la maison. Je les trouvai repliées dans le lavabo de la salle de bain. J'allais les attraper quand je suspendis mon mouvement. À travers le miroir, je vis quelque chose bouger derrière moi. Comme une silhouette floue. Je me retournai brusquement. Rien. Mon imagination me jouait des tours. Ce devait être les résidus chimiques qui jouaient avec mon cerveau...

Je bus un café au goût de farine, mangeai un bol de céréales au jus d'orange, me brossai les dents avec de l'onguent et retrouvai mes dossiers dans la poubelle. Décidément, j'avais été bien distrait ces derniers jours... Comment avais-je pu inverser autant de choses sans même m'en rendre compte? Mais maintenant, j'avais repris ma vie en main. Plutôt léger, je me mis en route vers l'hôpital. La journée s'éteignit presque à mon insu. Je travaillai du matin jusqu'au soir à réparer les erreurs que j'avais commises depuis le début de la semaine. Quand tout fut à peu près normal, je rentrai chez moi.

Dans toutes les pièces de mon appartement, une multitude d'objets avaient déserté leur emplacement habituel. Maudissant mes nuits manquées, je replaçai chacun d'eux et allai me mettre au lit. Cette étape m'angoissait désormais. Peut-être faisais-je fuir le sommeil en espérant trop fort sa venue... Comme je le craignais, il ne vint pas ce soir-là non plus et je me couchai encore sans dormir. Esclave de mon insomnie, je dus une fois de plus avaler un cachet pour trouver le repos. Je détestais ces nuits noires, sans souvenirs oniriques, mais j'étais trop épuisé pour passer à côté.

Je me réveillai nu au travers de mes couvertures en boule, alors que j'étais convaincu d'avoir enfilé un T-shirt pour dormir. J'étais fatigué, mais je me levai quand même. Il le fallait bien... J'errai jusqu'à la salle de bain, sans lunettes, comme un zombie. Je me laissai glisser contre le mur pour ne pas me perdre. Une seule chose pouvait me réveiller ce matin-là : de l'eau glacée. J'ouvris le robinet sans même ouvrir les yeux et m'aspergeai le visage. Quand je relevai la tête, je cessai de respirer. Mon reflet, prisonnier de la glace du miroir, était le support d'un sanglant tableau. En lettres dégoulinantes d'hémoglobine, « FIN », ce mot court et meurtrier, s'époumonait. J'étais le générique d'un mauvais film d'horreur. Mes yeux flous balayèrent rapidement l'espace autour de moi. Ce que je vis ne me rassura pas. Une motte de vêtements tachés de sang, les miens, ceux que j'avais bel et bien enfilés hier soir, gisait comme une charogne au pied du cabinet. Mon impeccable baignoire était tachée de sang mêlé d'eau. Au fond de ses entrailles se nichait le cadavre d'un chat gris. Celui de la voisine... Mais que s'était-il passé? Étais-je coupable d'un pareil crime? Mon regard se porta instinctivement vers mes mains. Elles étaient propres. Mais non... En fait, elles avaient été lavées, mais il restait toujours des résidus de sang coagulé sous mes ongles. Il n'y avait aucune trace de l'arme du crime dans mon appartement, ni aucune réminiscence de cet acte odieux dans ma mémoire. Étais-je somnambule? Comment aurais-je pu m'en prendre à une bête sans défense? Et si j'étais bel et bien coupable, pourquoi n'en avais-je aucun souvenir? Ahuri, je mis mes vêtements sales ainsi que le corps raide dans un sac de plastique et le jetai dans le container en bas de mon immeuble. Je rentrai pour décaper l'intégralité de ma salle de bain avant de m'en prendre à mon propre corps. J'étais dégoûté de moi-même, je ne me faisais plus confiance.

Je partis travailler avec beaucoup de retard. Peut-être pour retarder l'heure de mon retour et m'excuser d'écourter une nuit que je redoutais désormais. Il tombait du ciel une neige laiteuse, il faisait froid et très humide. Je m'engouffrai dans l'hôpital et tentai tant bien que mal de chasser les démons qui me poursuivaient. Ce pauvre chat... Et la fin de quoi? De qui? Était-ce vraiment mon unique faute? Je ne fus pas très efficace. J'avais la tête bien loin de mes patients. Toute la journée, je retournai cet incident dans ma tête. Il ne pouvait s'agir que de ces somnifères. Je devais être sujet à de violents effets secondaires. C'était l'explication la plus plausible. Tentant de retrouver mon esprit pragmatique, je me plongeai dans mes consultations. Je prolongeai ma journée avec entêtement et ne rentrai chez moi qu'à 23 heures. Je mangeai sans appétit, parce qu'il fallait bien que je me nourrisse.

Quand j'entrai dans ma chambre, la première chose que je vis fut la bouteille de somnifères et le verre d'eau presque plein que j'avais posé sur ma table de chevet en me couchant la veille. Il n'était plus question que je me dédouble à mon insu. Devenir le Mr Hyde de moi-même ne me motivait guère. Si la face cachée qui somnolait en moi était aussi meurtrière, mieux valait qu'elle reste ensevelie au fond de mon inconscient pour l'éternité. Dans un mouvement de panique, je me précipitai dans la salle de bain rutilante et jetai le contenu du flacon dans les toilettes. Je tirai la chasse et me sentis mieux. Terrassé par la peur de ne pas m'endormir, je m'assis sur mon lit défait et bus d'un trait le vieux verre d'eau qui agonisait près de moi. J'éteignis la lumière et tentai presque de ne pas sombrer trop vite, mais c'était trop dur. Je n'en pouvais plus. En quelques minutes, je fus plongé dans un sommeil paradoxal peuplé de cauchemars atroces desquels je n'arrivais pas à sortir.

Un engourdissement désagréable me réveilla douze heures plus tard. J'avais dormi d'un trait au centre d'un sommeil agité. J'ouvris les yeux, je voyais trouble, j'étais confus et étourdi. Je tentai de me lever, mais mes membres lourds refusèrent d'obtempérer. J'avais la désagréable impression d'être collé à mon drap. Je réussis à bouger mon bras droit et à tirer les couvertures. Une douleur vive me transperça l'avant-bras gauche. Je regardai mon corps. J'étais nu et je baignais dans une mare de sang. Je ne pus m'empêcher de crier. Je me redressai et, à la limite de l'hyperventilation, je m'inventai une contenance. Sur mon avant-bras, des lacerations formaient encore le mot « FIN ». La dernière ligne du « N » était plus profonde que les autres et se situait précisément sur les veines de mon poignet. Le sang séché donnait un relief effrayant à cette calligraphie douteuse. À côté de mon verre vide se trouvait une lame de rasoir souillée. Avais-je tenté de mettre fin à mes jours durant mon sommeil? Non, c'était impossible... Il devait y avoir quelqu'un d'autre... quelqu'un qui m'en voulait. Malgré ma faiblesse, je me précipitai dans mon appartement. Il devait forcément y avoir des traces d'infraction, une piste qui prouvait hors de tout doute que ce n'était pas moi. Je ne pouvais pas m'être automutilé, je détestais souffrir. Et pourtant rien. Pas un carreau cassé, pas une serrure abimée, rien de volé, pas de trace de pas ni d'objets déplacés. Rien. Rien que ma seule et unique présence. Moi et moi seul, et je commençais à avoir vraiment peur de mon ombre.

Je tentai de me calmer. Je désinfectai ma plaie et me fis un pansement. Je jetai également toutes les lames, ciseaux et autres objets coupants. Nous étions samedi, pas d'hôpital comme exutoire cette fois-ci. J'étais seul avec moi-même, avec la personne que je redoutais le plus... Je ne pouvais pas me défilier, je devais survivre à cette journée.

Tant que le soleil brillait, je me sentais à peu près en sécurité. Je trouvai le moyen de m'occuper l'esprit et j'oubliai presque à quel point j'étais terrifié par ce que je pouvais faire à mon insu. Mais quand la lune prit définitivement sa place, l'anxiété m'étrangla. Cette nuit, je refusais de dormir!

Je m'installai dans mon salon comme si je prenais mon tour de garde devant une forteresse en danger. Il y avait le téléviseur allumé devant moi, un plein thermos de café à mes côtés et mon angoisse qui grandissait à mesure que le temps passait. La menace principale c'était moi, j'étais mon pire ennemi. Jamais je n'avais connu une peur aussi désagréable, aussi étouffante, que la peur de soi-même. C'est une angoisse accablante qui vous suit pas à pas, où que vous soyez et qui ne vous lâche pas, nuit et jour, sans répit. À tout moment je doutais de moi-même. De quoi étais-je capable? Allais-je me tuer malgré moi? Serais-je l'auteur d'un crime horrible? Et d'ailleurs, pourquoi cela m'arrivait-il à moi? Que signifiait ce mot « FIN »? La fin de quoi, de qui? Ces questions grugeaient sans cesse mon esprit. Je ne voyais plus clair, j'avais si peur de m'endormir... Je me sentais engourdi, étouffé. Et l'inévitable arriva... Je m'endormis. J'eus l'impression de sombrer dans un abysse, dans un trou noir sans fond. Je savais que je dormais, que j'en avais peur de ce sommeil dangereux, mais je n'arrivais pas à ouvrir les yeux. Les minutes passèrent et furent bientôt des heures. Je me débattis contre cette nuit hargneuse qui s'acharnait sur moi. Je luttai de toutes mes forces et je réussis enfin, dans un sursaut éprouvant, à ouvrir mes yeux.

J'étais toujours assis sur mon sofa dans le salon. Le téléviseur diffusait encore un documentaire interminable et mon café refroidissait dans le thermos ouvert. Rien n'avait bougé, je ne saignais pas. Et pourtant... Je fus secoué de spasmes violents. Des

tremblements convulsifs parcoururent tout mon corps. Tout autour de moi, sur tous les murs du salon, étaient griffonnés des graffitis horribles. Partout autour de moi, je pouvais lire à l'encre bleue le même mot qui se démultipliait. FIN. Mes mains... Mes mains tremblantes étaient tachées de cette même encre. Je devenais fou! Je me levai au centre de la pièce, et j'hurlai de douleur.

Un objet tomba. Un objet tomba dans une pièce où je n'étais pas. Je me retournai vers la cuisine et je vis une silhouette s'enfuir. Pétrifié de stupeur, je ne réagis pas sur le coup. Quelques secondes passèrent avant que je ne réalise que quelqu'un sortait de chez moi. Sans réfléchir, je courus à sa suite. Mes pantoufles ralentissaient ma course, mais je ne la quittai pas des yeux. À en juger par sa taille, il s'agissait d'une femme. Elle était cagoulée. Elle se retournait souvent pour voir si elle me distanciat. Nous courûmes longtemps. Nous traversâmes de nombreuses rues. La fatigue me ralentissait, mais elle aussi. Nous nous suivîmes pendant un long moment, elle cherchait par tous les moyens de me semer. Elle tournait brusquement à droite ou à gauche, mais par-dessus son épaule, elle me voyait la suivre comme son ombre. Si c'était elle qui m'avait terrifié pendant des jours, maintenant elle avait peur de moi. Elle courait sans arrêt. Elle arriva au niveau d'un carrefour et regarda vers moi au moment où elle traversa la rue.

Le choc fut brutal. Un camion la percuta violemment. Sans un son, elle se retrouva désarticulée, répandue sur le sol froid. Essoufflé, je m'approchai d'elle. En me penchant, une idée démente traversa mon esprit : et s'il s'agissait de Lilyann? Dans un geste empressé, je rabattis sa cagoule. Son visage tordu et sanglant ne me rappela personne. Je ne l'avais jamais vue. Elle était morte sur le coup.

Je regardai sur elle pour chercher son identité, mais elle n'avait aucun papier. Tout ce que je trouvai dans la poche de son manteau fut un revolver, un flacon de somnifère et une photo de moi. Était-elle le metteur en scène de cette semaine horrible? Désirait-elle me rendre fou dans l'espoir de provoquer ma mort? Mais qui était-elle? Que me voulait-elle? Encore plus effrayant que de ne pas savoir qui elle était, c'était d'avoir la certitude que jamais je ne saurais pourquoi elle voulait me tuer...

Cette nuit-là, je ne dormis pas...

4.7 LE DON

Cette nuit-là avait été plus noire que toutes les autres. Un grand quartier de l'île de Montréal avait été privé d'électricité. Tout le monde dormit mieux, il n'y eut aucun ronronnement de réfrigérateurs, aucun sifflement de calorifères. Tout le quartier se réveilla avec du givre dans ses bâillements. Puis, à cette nuit sereine succéda la panique du retard. Tous les yeux s'ouvrirent en même temps : trop tard ! Mon réveil ne fit pas exception, il fit la grasse matinée avec moi. Entre deux clignements d'yeux qui tentent de s'habituer à la faible lumière d'un matin d'hiver, j'aperçus le cliquetis silencieux des chiffres rouges sur ma table de nuit. Depuis que l'électricité était revenue, il me narguait discrètement, il affichait le temps qui prend du retard à intermittence. Et ce matin, il résonnait dans ma tête comme une alerte rouge, un gyrophare qui hurle mon retard. Je regardai ma montre : 8 heures 37. Je devais être à l'autre bout de la ville à 8 heures, j'avais un rendez-vous avec un collègue d'un autre hôpital. Je sautai dans mes vêtements sans prendre de douche, je sortis de la maison sans manger. Le vent froid de l'hiver me coupa le souffle, la neige fouettait mon visage découvert. Mon manteau ouvert volait derrière mon dos, uniquement retenu par mes bras qui cherchaient ma voiture noire sous la couche de flocons blancs. Quand j'eus fini d'enlever la neige, j'ouvris la portière et j'entrai dans l'habitacle, à l'abri du vent de février. Frissonnant, je mis la clé dans le contact, mais rien à faire, je n'obtins qu'un bruit étouffé. Ma voiture n'obtempérait pas à mes invectives. Résigné et de plus en plus en retard, je camouflai mon cou dans un épais foulard de laine anthracite, je boutonnai mon long manteau de haut en bas et j'enfilai mes mitaines. Avant de sortir dans la tempête, j'attrapai mon sac contenant tous mes

documents. Puis je courus vers la station de métro Mont-Royal. Les minutes s'accumulaient en monceaux de retard.

L'air chaud et lourd du quai d'embarquement contrastait vivement avec le froid qui me transperçait à l'extérieur. J'eus à peine le temps de détacher quelques boutons et de dérouler mon foulard que les wagons bleus s'arrêtèrent devant moi dans un grand tumulte d'air vicié. J'entrai rapidement par la première porte qui s'offrit à moi. Je restai debout, la main soudée à cette barre d'aluminium contaminée de tous les maux de cette ville, attendant désespérément d'arriver à ce restaurant, tout comme devait attendre celui avec qui j'avais rendez-vous.

J'arrivai enfin. En ouvrant la porte de ce coquet petit café, une chose me troubla. Personne n'était en retard ici. Tout le monde parlait, complètement calme et paisible, tout était dans l'ordre. Les réveils de ces gens-là n'avaient pas fait la grève ce matin. Au loin, quelqu'un leva la main à mon intention. Je m'excusai longuement et finalement, cette rencontre se passa bien, cependant, elle fut plus longue que prévu. Je fus en retard pour l'hôpital.

Emmitoufflé dans mes vêtements d'hiver, je retournai encore à la station de métro. Je traînais cette heure de retard comme un boulet à ma cheville. Cette heure que j'avais perdue à trop bien dormir me menaçait sans cesse, elle me manquerait jusqu'à la fin de cette journée!

La station de métro me souffla au visage une nouvelle bouffée d'air immonde. La chaleur m'étreignit sous mon manteau. J'attendis de longues minutes, aucun wagon ne se présenta à moi. Une cloche tinta suivi d'un message débité par une voix de femme

robotisée : « Suite à des problèmes mécaniques sur la ligne orange, veuillez noter que les wagons auront un retard de trente minutes. Nous nous excusons des délais. » Je regardai ma montre : 14 heures 28. Exaspéré de voir mon retard s'accumuler, je devais faire quelque chose. J'allai aux toilettes. Même si je ne m'attendais pas à mieux, le couloir crasseux menant à cette pièce retirée était insoutenable. Le plancher de céramique, qui tentait désespérément d'être blanc, avait pris la teinte grisâtre des centaines de pas vicieux qui y avaient traîné la neige salie de la ville. Cette couleur de dégoût s'incrustait jusque sur le bas des murs, déjà barbouillés d'injures grivoises indélébiles et de numéros de téléphone de putains désespérées. Puis il y eut la porte. Une lourde porte de bois défraîchi avec une poignée de métal collante, je l'ouvris sans penser à rien. Il y avait deux hommes que j'ignorai cordialement et j'entrai dans une cabine. Quand j'en ressortis, quelques instants plus tard, les hommes n'étaient plus là, mais devant la porte, il y avait une jeune fille de seize ou dix-sept ans, tout au plus. Elle portait l'uniforme de son collège, une jupe à carreaux rouge et noir, très courte et un chemisier blanc. Ses bas noirs, qui couvraient ses mollets, dépassaient de ses bottines usées. Son manteau gisait à ses pieds. Si ses cheveux avaient été longs et ses yeux bridés, elle aurait pu être une réplique des jeunes écolières dans les mangas japonais. Elle avait les cheveux noirs, mais très courts, complètement ébouriffés. C'était le vent qui la coiffait. Ses yeux, petits et bruns, étaient à couper le souffle. Le maquillage charbonneux qui ornait ses orbites claires m'hypnotisait. Ses cils épais, allongés par le mascara noir, battaient l'air à chaque clignement de ses yeux. Elle avait les lèvres rouges et pulpeuses. Cette jeune fille rebelle se fardait de dureté, mais pourtant tous les traits de son visage, toutes les courbes de son physique, exultaient la douceur naïve de l'enfance qui ne l'avait pas complètement quittée. Elle était magnifique. J'étais terrifié. Cette créature sublime pointait un revolver entre ses

dents. Dans ce moment intemporel, pendant que son regard qui se foutait de tout, plongé au creux de mes yeux, me suppliait de ne pas bouger, je cherchais comment intervenir. Malgré son assurance et sa détermination, je savais qu'elle avait peur, son cœur s'emportait. Sa poitrine se soulevait et retombait à une vitesse folle, son souffle n'arrivait plus à suivre sa respiration. J'avancai et je posai ma main sur la sienne, sur celle qui tenait l'arme argentée. Elle la retira de sa bouche, la remit rapidement dans son sac et s'enfuit en courant. Elle oublia son manteau. Elle ne devait pas mourir, ni ici ni ailleurs. J'attrapai son vêtement et je courus à sa suite.

Elle était petite; je ne la retrouvais pas dans cet amas de gens fatigués d'attendre le métro indisposé. J'étais figé sur place, je tournais en rond. Ce ne devait pourtant pas être difficile de retrouver une collégienne désespérée dans cette foule d'adultes pressés. Mes yeux étaient à l'affût d'elle et soudain, je l'aperçus. Elle montait quatre à quatre les marches d'un escalier vertigineux. Je courais derrière elle, je bousculais des gens que je ne voyais pas; il n'y avait qu'elle. Je la suivais, à quelques pas près. Elle courait sur la passerelle au-dessus des rails. Le métro avait repris sa course vers nulle part. Elle s'arrêta quelques secondes au milieu de ce pont. Je croyais qu'elle allait sauter devant le premier wagon, j'étais prêt à l'attraper. Mais elle recommença à courir, elle descendit l'escalier qui menait de l'autre côté du quai. Elle se mêla à la foule et s'engouffra dans le métro. J'eus le temps d'y entrer moi aussi, par la même porte qu'elle. Je regardai partout, la jeune collégienne n'y était pas. Les portes se refermèrent, le métro accéléra. J'étais debout face à une fenêtre, elle était debout devant moi comme mon reflet dans une glace. À peine était-elle entrée qu'elle en était ressortie pour me piéger. Je la regardai le plus longtemps possible, puis, je ne la vis plus, je ne vis rien d'autres que les murs de béton mouillés qui

se voûtaient autour de mon wagon. J'étais très en retard et je n'avais pas sauvé cette jeune fille.

J'arrivai enfin à l'hôpital, épuisé comme si je n'avais jamais dormi et couvert de neige. Les infirmières m'attendaient rageusement. Elles étaient débordées et une nouvelle admission venait de se faire. Je lus rapidement le rapport. Heure d'admission : 14 heures 32. C'était une jeune fille, Sarah Foster, dix-sept ans, bipolaire. Elle était en phase dépressive et avait tenté de mettre fin à ses jours en ingurgitant deux flacons de puissants somnifères. Son père l'avait retrouvée comateuse sur le plancher de la salle de bain. Il l'avait amenée à l'urgence juste à temps, puis elle avait abouti dans le département de psychiatrie.

Je marchais dans le couloir en finissant d'enfiler mon sarrau blanc, le cartable métallique se balançait au bout de mon bras. J'arrivai devant la chambre de Sarah. La porte était ouverte, je ne vis que la lumière sombre et grise de la tempête au dehors. J'entrai. La jeune fille était couchée dans son lit, face à la fenêtre, dos à moi. Les couvertures blanches la recouvraient entièrement. Sur la chaise près de son lit s'étendaient ses vêtements. Il y avait une jupe à carreaux. De dos, elle avait l'air absorbé par l'extérieur. Je prononçai son nom, aucune réaction. Je fis le tour de son lit. J'étais devant la fenêtre, face à elle. Ses yeux... Complètement ébranlé, je ne pus que constater que j'avais devant moi la jeune collégienne que j'avais rencontrée dans le métro. Je ressentis un vif soulagement, mais cette douce sensation me passa vite. Je regardai encore Sarah, je lui parlai; elle ne me répondit pas. Si de dos elle avait l'air occupée à quelque chose, de face, elle semblait complètement ailleurs. Je plaçai son dossier ouvert sur son lit. En le déposant, quelque chose me frappa. Les infirmières l'avaient admise à

14 heures 32, or je me trouvais avec elle dans la station de métro à cette heure. Comment aurait-elle pu faire pour se trouver à deux endroits à la fois?

J'attrapai le dossier et je sortis de la chambre. En me rendant à mon bureau, je croisai l'infirmière chef, je lui demandai si l'heure exacte de l'admission de Sarah Foster était bien celle indiquée dans son dossier. Elle m'assura que oui. J'entrai dans mon bureau, et je téléphonai à son père. Je devais m'assurer que Sarah n'avait pas une sœur jumelle aussi dépressive qu'elle. Ce dernier m'informa que Sarah était fille unique. Je regardai ma montre. Les deux aiguilles étaient mortes, pointant indéfiniment 14 heures 28. Je fus rassuré.

Au bout de cette trop longue journée, alors que les heures que j'avais perdues s'accumulaient en temps supplémentaire, je finis par rentrer chez moi. Il n'avait pas cessé de neiger et il faisait toujours aussi froid. Le métro était engourdi. Avant de rentrer dans mon appartement, je connectai ma voiture.

Je pris une douche chaude et je me couchai, mais avant, je réglai mon réveil minutieusement, avec une heure d'avance. J'avais peut-être l'impression de me faire pardonner ma journée en coupant mon sommeil sur celle de demain.

Je dormis bien, je me réveillai deux minutes avant la sonnerie de mon réveil. C'était un matin tranquille, sans angoisse. Je me douchai, je mangeai, j'eus même le temps de dégager mon stationnement. Il neigeait encore, mais le temps était doux. Ma voiture démarra comme si hier n'avait jamais existé. Je roulai en ville au travers des flocons lourds qui se frottaient sur la carrosserie lisse.

L'avant-midi s'annonçait tranquille à l'hôpital. Je visitai mes patients. Sarah Foster était toujours étendue face à la fenêtre dans son univers de couvertures. Que pouvait-elle bien regarder avec autant d'assiduité? Je fis encore une fois le tour de son lit et je me plaçai dans son champ de vision. Je m'accroupis pour plonger mon regard dans le sien. Elle ne cilla pas, comme si elle voyait dehors à travers moi. Elle avait l'air de voir plus loin que la fenêtre, comme si elle était ailleurs. Elle avait l'air occupée à autre chose. Je lui posai une multitude de questions auxquelles je n'obtins même pas l'esquisse d'une réponse. J'allais partir quand une question bizarre me vint à l'esprit. Je lui demandai où elle était. Elle me répondit qu'elle était ailleurs et ici. Sa voix me surprit, je ne m'attendais pas à l'entendre. Avec Sarah, il fallait de bonnes questions pour espérer une réponse. Je lui demandai alors ce qu'elle faisait. « Toujours deux choses à la fois. » Je ne pus rien tirer de plus concret. Je sortis de sa chambre en me répétant ces deux phrases. Après ce que j'avais vécu hier et si j'avais été délirant, j'aurais pu en déduire que Sarah venait de me dire qu'elle avait un don d'ubiquité. Mais j'étais sain d'esprit et Sarah était malade.

L'avant-midi s'effrita rapidement. Je complétais quelques rapports et je sautai dans ma voiture froide. Je devais dîner avec un ami à l'extérieur de la ville et être de retour à l'hôpital à 14 heures 30. Les rues étaient encombrées par toute cette neige qui s'éternisait sur le sol. Les automobilistes étaient nerveux. J'arrivai cependant à temps et le dîner fut agréable. Je crus que mon retour serait facile. Je me trompais. À cette heure où la circulation aurait dû être fluide, tout le monde avançait doucement. Les voitures se collaient les unes aux autres comme pour réchauffer leur carrosserie. Elles se blottissaient en bouchons antigel. Je devais emprunter le Pont Victoria qui se resserrait devant moi comme le passage étroit d'un sablier qui transforme les secondes en minutes. Je venais tout juste de m'y engager et je voyais devant moi la longue file obscure de voitures qui

s'additionnaient en temps perdu. Il était déjà 14 heures et j'étais loin de mon but. Chaque millimètre gagné était une longueur d'avance. Et à force d'avancer sans m'en rendre compte, je finis par me retrouver suspendu au centre de ce pont congestionné. Un peu devant moi, j'aperçus la silhouette d'une jeune fille qui marchait sur le rempart. Sa silhouette se précisait à chaque centimètre gagné. Elle n'avait pas de manteau, elle portait une jupe à carreaux rouges et noirs... elle avait les cheveux très courts, noirs. Sarah! J'arrêtai ma voiture au milieu de la chaussée enneigée et j'en sortis sans refermer la portière. Je venais de bloquer le pont définitivement. Je courus vers elle pendant qu'elle escaladait la rampe de sécurité. Comment avait-elle pu arriver ici? C'était la dernière patiente que j'avais rencontrée avant le dîner. Jamais elle n'aurait pu se rendre jusqu'ici à pied, surtout pas sans rien pour se couvrir. Elle serait morte d'hypothermie bien avant. Mais peu importait, je devais l'empêcher de sauter. Je courus vers elle en hurlant son nom, elle ne se retourna pas. Ses deux bras en croix coupaient l'air en deux. Le froid ne l'atteignait pas. Elle détacha sa main de la poutre d'acier qui la retenait à l'hiver. J'étais près d'elle. Je montai un peu sur la rampe. Elle se tourna vers moi et me dit : « Je ne suis pas ici. » Et elle sauta. J'attrapai sa main de justesse. La lourdeur de mon corps faisait un contrepoids à cette jeune fille qui se balançait au bout de mon bras, au-dessus de ce fleuve glacé qui attendait sa mort. Alors que, suspendue à ma main, elle aurait dû devenir de plus en plus lourde, sa légèreté me gagnait. Elle ne tombait pas, elle disparaissait. Son image s'effaçait pendant que je la retenais. Puis, je ne la vis plus. Comme si elle n'avait jamais été ici. Confus, je regagnai ma voiture, certain de ne pas l'avoir laissée tomber dans l'eau meurtrière.

Je m'assis dans ma voiture. Le cadran numérique affichait en chiffres verts 14 heures 44. Je remis ma voiture en marche et je sortis de ce pont suicidaire. Je fis du

mieux que je pus pour retrouver mes esprits et l'intégral de mes fonctions motrices. J'arrivai rapidement au département de psychiatrie. Les couloirs étaient déserts. Je marchai droit devant moi, je regardai par toutes les portes. Je sentais que quelque chose n'allait pas. Je me retrouvai devant la chambre de Sarah. Il y faisait plus sombre que d'ordinaire. J'entrai. Une corde artisanale de draps blancs pendait dans le vide devant sa fenêtre. Deux infirmiers l'avaient détachée... trop tard.

Heure du décès : 14 heures 44. Sarah Foster avait un don.

4.8 LA CHAMBRE

Encore une! Encore une fois, une enveloppe dorée glissa sous la porte close de mon bureau. Sans même la ramasser, je me précipitai dans l'interminable couloir. J'étais plus intrigué par son auteur que par son contenu. De toute façon, je savais ce qu'elle contenait. Mais une fois encore, je ne vis personne. Je refermai la porte et m'installai confortablement contre le dossier moelleux de ma chaise. Je posai distraitemment les pieds sur mon bureau et décachetai cette intrigante. Que me disait-elle aujourd'hui? Comme d'habitude... seulement quelques mots volés à un auteur français. Comme ceux qui l'avaient précédé, je trouvai ce billet bien étrange. Comme tous les autres, la citation était imprimée sur un petit carré de carton beige. L'expéditeur anonyme utilisait toujours le même caractère, la même disposition. J'avais droit à un fanatique de la méthode et de l'exactitude. Depuis quelques semaines, à heure fixe, quelques minutes après mon retour de dîner, quelqu'un glissait ces enveloppes dorées sous ma porte. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi... Quelqu'un cherchait-il à me prévenir de quelque chose? Rempli de curiosité et déterminé à percer ce mystère, j'éparpillai toutes les citations sur la table et me mis à réfléchir... Quel lien unissait tous ces messages décousus, car il devait forcément avoir un sens à tout cela. Je lus et je relus les quatre citations :

« La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité. » -La Rochefoucauld

« Le suicide! Mais c'est la force de ceux qui n'en ont plus, c'est l'espoir de ceux qui ne croient plus, c'est le sublime courage des vaincus. » -Maupassant

« Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie? » -Maupassant

« Quand vous montez lentement vers ces portes, votre robe de deuil traîne des feuilles mortes. » -Edmond Rostand

Je cherchai d'abord à faire des liens entre les auteurs, mais ce fut sans succès. Je tentai de trouver un code, d'inverser les syllabes, de changer chacune des lettres par sa suivante ou par sa précédente. Cela devint encore plus incohérent. Au bout d'un moment de tentatives aussi désespérées qu'infructueuses, je constatai que chacune des citations avaient une thématique différente : la folie, le deuil, la violence et le suicide. Je me sentis m'engager doucement sur la bonne piste. Et soudain, tout s'éclaira! Chaque fois que j'avais reçu une enveloppe, j'y avais inscrit la date sur le coin supérieur gauche. Je me jetai sur mon agenda et comparai ces dates. Je fus stupéfait! Tout concordait! Le thème des citations était copié sur le thème des sujets abordés par mes patients du matin. Le mardi 8 mai, j'avais eu une rencontre avec une femme battue et j'avais reçu la citation de La Rochefoucauld. Le jeudi 17, c'était celle de Maupassant sur le suicide qui avait glissé sous ma porte, alors que le matin même nous avions fait l'admission d'un homme ayant tenté de s'enlever la vie. Le vendredi 18, je reçus celle sur la folie après une rencontre avec un patient schizophrène et la dernière, celle d'aujourd'hui, portait sur le deuil, alors que je sortais justement d'une séance de thérapie avec une femme qui n'arrivait pas à faire le deuil de son mari, mort l'automne précédent.

Il s'agissait forcément de quelque personne de mon entourage hospitalier... Aucun de mes collègues n'était du genre à se lancer dans une aussi fastueuse farce. Ils n'avaient ni le temps ni l'énergie. Le plus plausible était de soupçonner un de mes patients de cette mascarade. Pourtant, je ne voyais pas comment il leur était possible de glisser sous ma

porte ces enveloppes, alors qu'ils étaient tous, à cette heure, occupés à diverses activités à l'intérieur de l'aile psychiatrique dont les portes se verrouillaient automatiquement; mon bureau étant en dehors de ces mêmes portes. Pendant quelques jours, j'observai attentivement le comportement de tous, mais ne décelai rien qui ne put trahir cet expéditeur inconnu. Je finis par penser qu'il s'agissait de quelqu'un qui m'appelait à l'aide, mais je ne vis personne en détresse rôder autour de moi. Je pensai de moins en moins à ces enveloppes dorées et finalement les jours passèrent sans que je ne reçoive d'autres mystérieux courriers.

J'avais gommé de ma mémoire cette histoire. Le printemps se faisait de plus en plus chaud. J'aimais bien sortir de mon antre alors qu'il faisait toujours jour. L'exposition prolongée à la lumière me rendait heureux. Je roulai jusqu'à chez moi, les vitres ouvertes. Lorsque je fus devant ma porte, je trouvai une rose blanche dans ma boîte aux lettres accompagnée d'une enveloppe dorée. Il ne faisait pas de doute que cette lettre fut du même expéditeur que celles livrées par la fente entre le sol et la porte de mon bureau. Ainsi, en plus de tout connaître de mon métier, il savait où j'habitais... Tout cela était de plus en plus inquiétant. Je déchirai doucement le pli de l'enveloppe et en extirpai le même carré de carton beige que dans les précédentes. Toujours écrit de la même manière, je pus y lire ceci :

« Amour et fleur ne durent qu'un printemps. » -Ronsard

Certes, tout cela était d'actualité et en lien avec le cadeau, mais n'avait plus rien à voir avec mes patients. Elle avait changé de cadre et de registre. Elle. Oui, elle. J'en conclus presque inconsciemment qu'il s'agissait d'une femme puisqu'elle me parlait maintenant d'amour... Était-elle amoureuse de moi? Je me trouvai bien vaniteux... Peut-être n'était-ce

en fait même pas une femme et peut-être que ce petit mot n'avait, en fin de compte, absolument rien à voir avec l'amour... J'entrai chez moi et songeai à autre chose.

Quelques jours plus tard, je découvris sur le pas de ma porte un petit paquet joint à l'enveloppe dorée. Intrigué, mais inquiet, je l'ouvris en premier. Il contenait une jolie petite fiole translucide ornementée d'arabesques roses et de points or. Son corps creux était rempli d'un liquide ambré. Je retirai le petit bouchon avec précautions et sentis son contenu. C'était un parfum enivrant, une fragrance qui m'était familière. Cette odeur obsédante était composée de notes aquatiques, un parfum frais et lumineux, à la fleur blanche, mais au cœur fruité et chaud qui rappelait les couleurs d'automne. C'était un parfum que j'avais connu, que j'avais touché, que j'avais aimé... Mais quand? Qui m'envoyait ces cadeaux empoisonnés? Qui torturait mon esprit et ma mémoire olfactive? Je posai le flacon sur le sol chaud, dans un rayon de soleil et lus la carte.

« Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas. » -La Rochefoucauld

Tout cela me troubla. Pendant des heures je passai et repassai ce parfum sous mon nez, humant et respirant ce souvenir qui ne venait pas. Je savais qui était ce parfum. J'avais l'image de son odeur en tête, mais je ne parvenais pas à me représenter cette délicieuse créature. Je m'effondrai avec le flacon à la main et rêvai toute la nuit d'une femme diaphane que je connaissais, mais dont le visage et la silhouette restaient toujours dans l'ombre de son odeur.

Le lendemain, je partis pour le travail avec une chemise de lin légère, assortie à mon pantalon marron. L'été approchait, j'avais envie de tenues estivales. Tout cela allait si

bien avec ce parfum qui ne me quittait plus. Pour aller jusqu'au bout du vice, je l'emmenai avec moi au travail. À tout moment de la journée, je succombais et le sentais avec délectation. Chaque fois que je remettais le bouchon, un doute m'assaillait cependant... Et si tout cela était un mauvais présage, tous ces mystères, cette présence accablante qui connaissait si bien ma vie? Et si quelqu'un me voulait du mal? Après tout, ce ne serait pas la première fois... Mais ce parfum était si doux, j'en étais amoureux...

Ce soir-là, en rentrant chez moi, je trouvai l'enveloppe dorée que j'espérais secrètement. Elle semblait plus lourde que d'ordinaire. Je ne l'ouvris pas dehors, je voulais m'isoler afin d'entrer dans la confidence de ce parfum tant aimé. Je me rendis dans la salle de bain et me fis couler un bain bouillant. Pendant que la pièce s'embuait, j'ouvris, assis sur le rebord de la baignoire, l'enveloppe qui faisait désormais battre mon cœur. Le carré beige me laissa lire des mots aux liaisons dangereuses.

« En amour il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter bientôt. »

- Laclos

Accompagnait cette citation une photo de moi, une photo prise ce matin comme le prouvaient mes vêtements. Tremblant, je retournai la photo, au dos je pus lire, toujours dactylographié cependant, la phrase suivante : « Je ne t'oublierai jamais ». Ces quelques mots m'assommèrent. Au ralenti et les mains tremblantes, je refermai les robinets et marchai, à moitié nu, vers ma chambre. Je m'assis sur mon lit et ouvris le tiroir de ma table de chevet. Je retrouvai le petit mot que Lilyann m'avait jadis écrit, celui qu'elle avait laissé quand elle m'avait quitté la première fois. Les mêmes mots. « Je ne t'oublierai jamais ». Les mots de Lilyann. Elle m'était revenue. J'étais amoureux de son parfum. Elle me revenait aussi étrangement que les fois précédentes, elle me revenait de manière

aussi terrifiante que les fois où elle était disparue. Maintenant j'avais peur. Je m'étais habitué à vivre avec son fantôme, maintenant, je devais vivre avec sa demi-présence. Je devais me faire à l'idée d'être son jouet. Elle m'observait vivre, elle me voyait, mais elle ne me donnait de sa personne que ce qu'elle voulait. Je n'avais que ses enveloppes dorées et ses cadeaux pour me constituer sa présence et je savais qu'avec Lilyann, tout cela pouvait cesser drastiquement.

Pendant des jours, je guettais le moindre signe, j'attendais désespérément son courrier avare et ses mots empruntés. Je la cherchais partout, je la voyais partout. J'en devins fou! Toutes les femmes avaient son parfum, toutes les femmes avaient la même voix, elles lui ressemblaient toutes. Je voulais qu'elle soit partout, mais elle n'était nulle part. Depuis que je savais qui elle était, elle n'était plus...

Pendant des jours j'espérai sa présence, puis un jour, je n'espérai plus. J'avais appris à oublier Lilyann. Et elle, elle avait appris à revenir dans ma vie au moment où je l'oubliais. En posant le pied sur l'escalier qui menait à la porte de mon appartement, j'heurtai quelque chose. Je regardai et vis une petite boîte aussi dorée que le joli ruban qui l'ornait et que l'enveloppe qui l'accompagnait. Lilyann existait à nouveau. Son fantôme me poursuivait. Je lus :

« La prudence et l'amour ne sont pas fait l'un pour l'autre : à mesure que l'amour croît, la prudence diminue. » - La Rochefoucauld

À l'intérieur de la boîte se trouvait une grosse clé ronde couleur laiton sur laquelle était gravé le chiffre 209. Une carte d'affaire l'accompagnait. C'était celle d'un hôtel miteux du centre ville. Mon cœur s'accéléra. Je savais que c'était Lilyann qui m'invitait ce soir à tout

risquer pour la revoir. Je courus sous la douche et m'habillai rapidement. Elle me manquait tant, malgré cette désagréable impression d'être son pantin, j'étais dévoré par la peur de ne jamais plus la revoir. Anxieux et pressé, j'oubliai tout à la maison et sortis de chez moi en courant vers Lilyann. Quand je fus devant ma voiture noire, je distinguai aussitôt, malgré la nuit qui rendait tout informe, un petit morceau de papier jaune et déchiré, scotché sur le verre du pare-brise. Je le décollai. Cette fois-ci, il était griffonné à la main.

« Amour, donne moi la force, et cette force me sauvera. » - Shakespeare

Pourquoi ce mot n'était-il pas comme les autres? Pourquoi ce papier jaune écrit de sa main, pourquoi un auteur anglais, alors que toutes les autres citations étaient d'auteurs français? Pourquoi n'y avait-il pas d'enveloppe dorée? Lilyann essayait-elle de me prévenir de certains dangers auxquels je m'exposais à mon insu? Sans comprendre, trop excité par l'idée de la revoir, je ne pris pas le temps de songer à la peur qui naissait dans mon ventre. Je montai aussitôt dans ma voiture pour la rejoindre.

Je ne mis pas beaucoup de temps pour me rendre à l'adresse indiquée sur la carte et j'entrai enfin dans cet hôtel douteux. Autrefois, il devait en exhaler beaucoup de luxe, à ce jour, il ne respirait que la luxure. Je montai les escaliers en courant. Je fus enfin devant la porte de la chambre 209. Je restai devant, à contempler ce numéro à côté duquel pendait une autre enveloppe dorée. Je la décollai, l'ouvris et lus :

« Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer de complice. » - Baudelaire

J'étais de moins en moins rassuré par le choix des citations de Lilyann. Mais il est vrai que l'amour me rendait imprudent. Et comme j'étais follement amoureux d'elle, j'étais complètement insouciant. J'enfonçai donc la clé dans la serrure. Elle se déverrouilla bruyamment et je pus entrer dans la chambre 209.

Je refermai la porte derrière moi. Il faisait sombre. Seulement trois ou quatre bougies rouges éclairaient la pièce. Je la vis assise dans un gros fauteuil défraîchi, près des rideaux tirés, dans la pénombre. Je la regardai, debout, le souffle coupé. J'attendais depuis si longtemps le moment exquis où je pourrais à nouveau sentir le corps de Lilyann contre le mien. Elle se retourna. Je cessai de m'oxygéner. Elle avança vers moi jusqu'à sortir de l'ombre. Je vis enfin son visage. Oh non... Ce n'était pas elle, ce n'était pas ma Lilyann! Je restai droit, immobile, pétrifié de douleur, mais je ne pus quitter la pièce sale. Cette femme était magnétique. Elle n'était que mystère. Elle portait de très longues bottes lacées, noires et luisantes, aux talons très hauts et n'était vêtue que d'une fine membrane de latex noire, moulante, comme une deuxième peau. Ses yeux pervers étaient maquillés de noir brillant et étaient en partie dissimulés derrière un joli loup décoré. Ses lèvres rouge sang m'hypnotisaient de gourmandise. Je la regardai sans parvenir à réagir. Mais qui était-elle donc? Je restai debout près de la porte, sans oser avancer davantage. Je sentais que cela respirait le danger... Je la regardai inlassablement. Elle était si... attirante. Si... terrifiante.

Perdu dans son regard de mystère, je sursautai lorsqu'elle prononça ces mots cruels : « Acceptes-tu de jouer avec moi? » Elle n'avait pas la voix qui allait avec sa longue silhouette. Elle avait dit cette phrase avec une voix cristalline, celle d'une petite fille sans innocence. Elle parlait un français irréprochable, mais avec un accent anglais qui

collait à sa bouche comme son habit sur sa peau humide. Ce n'était pas Lilyann, mais elle était si belle... Sans penser au danger, sans penser, en fait, je répondis oui automatiquement. J'abandonnai ma conscience à cette femme que je ne connaissais pas, à cette femme qui m'avait envoyé des petits pièges enveloppés de dorures, à cette femme qui avait fabriqué mon addiction tous les jours, depuis des jours. Je ne pouvais plus fuir, je lui appartenais depuis si longtemps... J'acceptai d'être sa chose.

Elle avança vers moi, bien droite dans ses hautes bottes, élégante et fière. Puis elle s'arrêta, et me fit signe du doigt de parcourir le reste du chemin. Je me retrouvai dans ses yeux, près de son souffle chaud, sans qu'aucun de nous ne se touche. J'étais plus grand qu'elle, plus fort aussi, mais elle ne semblait rien craindre. Elle se délectait de son pouvoir. Elle me força à m'asseoir sur une chaise moche, en bois mal peint. Sans me plaindre, je me pliai tendrement à sa volonté. Ses petits seins ronds comprimés dans sa tenue, son ventre, ses hanches, son sexe qui se moulait dans le latex, s'offraient à moi.

Elle passa derrière mon dos, laissant se répandre le bout de ses doigts fins sur mes épaules. Elle me banda les yeux. Ma respiration se suspendit un instant. Et si j'étais en danger? Qui était-elle? Comment avait-elle fait pour si bien me connaître, pour connaître l'existence de Lilyann, alors que même pour moi elle ne semblait pas vraiment exister? Mais il était déjà trop tard pour avoir cet élan de lucidité... Le métal froid des menottes en acier s'agrippa rapidement à mes poignets et j'entendis l'infâme créature de latex éclater d'un rire tonitruant. Elle riait de moi, elle riait de ma faiblesse... du fait que je ne sois qu'un homme.

Je pensais revoir l'amour de ma vie et je me retrouvai l'otage d'un succube. Je me débattis. J'espérais ainsi pouvoir briser l'un des barreaux de cette horrible chaise qui

me retenait prisonnier. Rien ne bougea. Dans un mince espoir de secours, j'ouvris la bouche pour hurler le plus fort possible, mais ma tortionnaire fut plus rapide que moi. Elle profita de cette coopération inattendue pour insérer, entre mes lèvres, un épais bâillon de tissu au goût âcre. Plus la peine d'espérer... J'étais aveugle, muet et paralysé. Je l'entendis traîner une chaise sur le vieux plancher de bois et l'approcher de moi. En bougeant, le bandeau sur mes yeux avait glissé un peu et je pus distinguer quelques formes. Elle était assise devant moi, à califourchon sur son siège. Elle me regardait, impuissant. Mais que me voulait-elle? Tétanisé, je me demandais sans cesse comment j'allais faire pour sortir d'ici... Allais-je seulement en sortir vivant?

Sans se soucier de mes effroyables peurs, elle entama un long monologue. Elle me dit que dans son infinie gentillesse, elle me divulguerait son identité, puisque de toute façon, je ne pourrais jamais témoigner contre elle. Elle marqua une pause longue et terrible, une pause pendant laquelle sa voix suraiguë répétait mon arrêt de mort au fond de ma tête. Je n'entendais que ce bruit sourd et cristallin prononcer ma sentence en boucle. Sans m'infliger la moindre blessure, elle avait su torturer mon esprit de mille couteaux. J'étais étourdi de ma mort imminente.

- Mais pourquoi veut-on me tuer si souvent? Qu'ai-je fait? hurlais-je de désespoir.
- Oh! Mais je vais tout te raconter darling! And after, I will kill you!

Immobile et vulnérable, je l'écoutai sans en perdre une virgule. Sa voix affreuse serait donc la dernière chose que j'entendrais...

Madison Jenkins. La mort avait un nom... De son français presque impeccable, mais torturé par les accents de sa langue maternelle, elle débuta son horrible récit.

– C'est pas la première fois qu'un contrat est mis sur toi. Agathe avait déjà essayé!

Elle me parlait comme si je connaissais tous ces gens, comme s'ils avaient fait partie de ma vie.

– Tu sais, Agathe aussi a reçu la même formation que nous. On lui a dit de pas s'attacher, d'être juste la mort dans la vie de ses clients. Mais Agathe elle est pas comme les autres! Elle aimait pas les tuer, elle aimait les regarder vivre. Après, elle les rendait fous, complètement fous, jusqu'à ce qu'ils délirent assez pour se tuer toute seule.

Après m'avoir espionné pendant des semaines, Agathe profita, en novembre dernier, de l'insomnie qui avait bien failli me rendre fou. Quand elle vit que je succombais aux somnifères, elle profita de mon sommeil chimique pour mettre en scène des crimes horribles que je me reprochai effectivement. Elle continua son manège destiné à me rendre fou même après que j'eus cessé d'en prendre, croyant que ceux-ci étaient à l'origine de mon comportement détraqué. Elle réussit à me faire douter de moi, à me dégoûter de moi-même. Il ne lui restait plus qu'à attendre mon suicide. Seulement, Agathe voulait tout prendre de ses victimes, prendre leur vie, mais aussi leur mort. Elle assistait en direct à toutes les fins.

Madison s'emporta. Elle se leva brusquement et projeta sa chaise de bois pourni contre le mur mal tapissé. Elle me fit sursauter! Une ondée de sueur froide coula en rivière sur la peau frissonnante de mon dos. En relevant la tête et en forçant mes yeux, je pus l'entrevoir fouiller dans une besace informe. Tout en cherchant, elle continua de me hurler la suite de son horrible histoire. Agathe avait presque atteint son objectif. J'étais complètement déboussolé, je ne me faisais plus confiance, pire, je me craignais. Elle

faisait le guet dans ma maison, à quelques pas de moi, attendant de se délecter de mon geste final.

Madison trouva enfin ce qu'elle cherchait. Je ne pus voir de quoi il s'agissait, mais je vis un objet scintiller dans sa main gantée. Elle revint vers moi et approcha ses lèvres maquillées de mon oreille.

– C'est la faute de ton ange gardien si Agathe est morte! Elle a fait tomber une chose, cette fucking femme qui veille sur toi! Agathe a couru et est morte à cause d'elle. Maintenant, it's your turn. Je vas finir ce qu'elle a commencé. Mais avant, je vais tout te dire. Tu vas mourir et savoir why. Un jour, tu as pensé rendre un service à une fille. À cause de toi, elle est morte. Maybe elle, elle est vraiment mieux maintenant. Je sais pas... Mais toi, t'as pas pensé aux gens qui restent. T'as pas pensé à son father. Tu te rappelles now? Tu te rappelles de la fille sur le banc. Lorianne Fisher! Cette homme là a perdu son fille unique et il veut faire payer le coupable. Dans ses yeux, it's you le coupable! You are a murderer, Docteur! And today, c'est moi qui va te faire payer.

J'essayai de me débattre, de m'enfuir, mais j'étais prisonnier de ses liens de haine. Je tremblais, j'étais étourdi. J'allais mourir, je ne pouvais plus y échapper... J'essayai de me contorsionner pour arriver à voir ce qu'elle faisait. Je crus voir une fiole... Elle revint vers moi. D'un geste violent, elle déchira la manche de ma chemise et entourra la peau humide et frissonnante de mon bras d'un gros élastique.

– Today, tu vas mourir comme plein de monde de ton standing. You're gonna die dans un hôtel pourri, attaché sur un chaise. La police va venir dans two or three days et va dire que t'étais juste un junky avec des penchants sexuels weird. La police va

dire que tu as fait une overdose et que ta maîtresse ou le pute avec qui tu étais t'a laissé tout seul! Jamais personne va savoir que c'est Madison Jenkins qui t'as tué!

Alors qu'elle prononçait ces mots de sa voix cristalline, elle enfonça l'aiguille de la seringue mortelle dans le cuir de mon bras. Au même instant, j'entendis une détonation silencieuse et la tueuse tomba à mes pieds. Je l'entrevis regarder derrière moi et dire d'une voix faible : « Again this fucking woman! ». Elle s'affala ensuite sur le sol, et il ne me sembla plus l'entendre respirer. Je vis ensuite, au travers de mon bandeau, une silhouette féminine s'approcher du corps inerte de mon agresseur et prendre quelque chose. Une odeur rassurante m'apaisa soudainement. Encore ce parfum... Et pendant que la silhouette mystérieuse se dirigea vers mon dos, un effluve très net s'engouffra dans mes poumons. Je respirai Lilyann, j'en étais certain. Une fois dans mon dos, elle extirpa la seringue de mon bras, détacha les menottes et fit tomber quelque chose sur mes genoux.

Rapidement, je retirai le bracelet qui me retenait prisonnier à la chaise ainsi que le bâillon et le bandeau. Je me levai précipitamment et me retournai pour voir enfin Lilyann. Je ne vis qu'une porte ouverte projetant un jet de lumière sur la dépouille de Madison. Mais qui était-elle donc? Qui veillait ainsi sur moi? Et pourquoi? J'attrapai le bout de papier jaune plié en quatre qui était tombé par terre quand je m'étais relevé dans l'espoir d'y trouver une réponse...

« Les femmes aiment fort à sauver qui les perd. » - Victor Hugo

Lilyann m'avait encore sauvé...

Lilyann était encore partie... Saurais-je un jour si elle existait vraiment?

4.9 L'ÉCHARPE

Je posai ma tasse de café sur mon bureau encombré. Comme d'habitude, je fis un cerne marron sur un dossier important. J'essuyai distraitemment le papier imbibé tout en parcourant d'un œil léger mon agenda. Je regardai ma montre : 8 heures 10. Il ne me restait que vingt minutes avant ma première rencontre. Je lus le dossier taché, celui d'Ève Leduc, 30 ans, internée selon sa volonté. À peine avais-je posé les yeux sur les mots « agoraphobie » et « paranoïa », que sa présence se manifesta à moi par deux coups secs et discrets sur ma porte.

Je ne l'avais pas encore vue. Elle avait été admise pendant mon absence. Je me levai, intrigué, comme toujours lors d'une première rencontre. J'ouvris la porte et elle entra dans mon bureau, sans un mot. Elle s'assit devant moi et m'observa quelques secondes qui semblèrent s'éterniser. Elle était petite et mince, plutôt jolie quoiqu'assez banale. Elle avait pourtant quelque chose de particulier... Rien dans son visage, des cheveux mi-longs, raides, noirs, un nez pointu et une petite bouche rouge. C'était plutôt quelque chose qui ne faisait pas partie d'elle qui avait l'air de la rendre spéciale, mais je ne sus trouver de quoi il s'agissait. Je m'éclaircis la voix et me lançai dans une présentation apprise par cœur. Elle était très empathique. Elle était venue chercher de l'aide de son propre gré, nos séances s'annonçaient des plus agréables.

Je lui demandai pourquoi elle avait souhaité être internée, quel était l'objet de sa douleur psychologique. Toujours sur un ton très calme, avec une voix douce et posée, elle m'expliqua tout.

– Cela remonte à bien longtemps... Bien plus longtemps qu'à mon enfance, cela remonte en fait à près d'un siècle auparavant. Si vous voulez m'aider à comprendre le mal qui me ronge, je dois vous raconter l'histoire de sa famille.

« Tout a commencé un jour de novembre 1918, alors que mon arrière-grand-père Arthur était revenu sain et sauf de la Guerre. Sa femme, Bernadette, l'attendait au port avec leur fille de 3 ans, Béatrice. Les retrouvailles furent heureuses bien qu'Arthur soit revenu sourd de l'oreille gauche à cause des bombardements. La vie s'annonçait à nouveau douce pour eux. Bernadette tomba rapidement enceinte et pour souligner l'évènement, Arthur offrit à sa femme une écharpe magnifique qu'il avait ramenée d'Europe. Comblée, elle se réchauffa dans l'étoffe à l'étrange broderie qu'elle ne déchiffra jamais.

Avant que le soleil ne se couche, Arthur partit au magasin général pour acheter la farine que mon arrière-grand-mère lui avait demandée. Il ne revint jamais. Sans se méfier, il enjamba les rails du chemin de fer et n'entendit pas le train qui arrivait. Il fut happé violemment et mourut sur le champ. Sa veuve éplorée ne quitta plus son lit, ni son écharpe, de toute sa grossesse. Elle mit au monde des jumeaux un matin très chaud du mois d'août. Les petits Édouard et Jean lui redonnèrent goût à la vie. Tous les jours, alors qu'elle s'occupait aux tâches ménagères, elle déposait ses deux fils dans leur berceau près de la grande fenêtre de la cuisine. Elle voulait que ses enfants découvrent la beauté du monde dans un rayon de soleil, mais elle prenait toujours soin de déposer l'écharpe de leur père sur leur peau fragile afin de les protéger des courants d'air. Béatrice n'était jamais loin du berceau de ses frères, très occupée à jouer avec sa poupée de chiffon sur le sol. Un jour que Bernadette pétrissait du pain en faisant dos à ses trois enfants, elle ne vit pas le ciel s'obscurcir. Elle sursauta en entendant un coup de tonnerre fulgurant. Elle

se retourna et vit le berceau carbonisé. Béatrice pleurait sur le sol, sa poupée enroulée dans l'écharpe serrée contre son petit corps tremblant. Les jumeaux avaient été foudroyés... »

La voix d'Ève se brisa. Elle cessa de parler. Je n'intervins pas. Plus elle m'abreuvait de son histoire tragique, plus quelque chose en elle me soudait à son regard. Elle souffrait manifestement de la douleur de ses ancêtres. Dans le miroir de ses yeux foncés et humides, je pouvais voir son arbre généalogique s'enraciner. Elle était si mystérieuse, comme préservée du présent, mais remplie d'un passé qui n'était pas le sien. Elle baissa la tête et refit le nœud de sa ceinture de tissu qui s'était défait et continua.

Je l'écoutai avidement, son histoire me passionnait d'une manière étrange. J'étais hypnotisé par ses lèvres qui racontaient, par son corps presque immobile. Ses doigts fins sur sa cuisse.

« Après, Béatrice était restée seule pendant de longues années avec sa mère, déchirée par un chagrin qui ne la quittait plus. Durant les dix dernières années, elle s'occupa seule de tout ce que la maison exigeait. Bernadette s'asseyait, nuit et jour, sur une chaise placée entre la fenêtre où ses fils étaient morts et le poêle à bois. Une nuit particulièrement froide de février, ma grand-mère, alors âgée de 16 ans, sortit chercher du bois pour raviver le feu. Quelques minutes plus tard, une odeur étrange lui fit lever les yeux en direction de la maison. Elle se mit à courir sans penser à laisser les quelques rondins de bois qu'elle avait ramassés. Quand elle entra dans la maison, elle fut saisie de stupeur en voyant une partie de la cuisine, ainsi que le bas de la robe de sa mère en feu. Cette dernière ne bougeait pas, les yeux exorbités et la bouche entrouverte, sans qu'un

seul son n'en sorte. Elle laissa les bûches tomber sur le plancher et se rua vers sa mère pour tenter d'éteindre le brasier. Elle n'y arriva pas et ne fit au contraire que répandre les flammes. En dernier recours, avant que la maison ne s'enflamme totalement, elle tenta de tirer sa mère de sa chaise, mais elle refusa de bouger; seule l'écharpe lui resta entre les mains. Elle sortit de la maison enfumée, complètement étourdie par l'asphyxie qui la ralentissait et ne put que regarder sa mère mourir dans l'incendie. Elle hurla dans la neige en s'enroulant dans l'écharpe de son père.

Béatrice fut recueillie par son oncle, la seule famille qui lui restait. Jour et nuit, elle gardait, enroulée autour de son cou, l'écharpe de sa mère. Son oncle fut bon avec elle, mais le pauvre homme tomba malade et succomba à la tuberculose, trois ans plus tard. Béatrice avait 19 ans, elle se maria avec Henri, l'un de ses prétendants. Elle croyait enfin à un nouveau départ. Elle cessa de porter l'écharpe de sa mère, elle ne faisait plus que dormir avec, c'était devenu en quelque sorte son doudou. Deux ans plus tard, elle tomba enfin enceinte. Jamais un couple ne fut plus heureux qu'eux. Ils attendirent dans l'impatience la naissance de leur premier garçon. Malheureusement, l'enfant était mort-né, tout comme ses deux frères qui lui succédèrent. Après ces trois accouchements douloureux et infructueux, on conseilla à Béatrice de ne plus tenter de grossesses, au risque de sa vie. Mais elle voulait tellement un enfant... Elle fut enfin récompensée en 1941 par la naissance de sa fille Gabrielle, ma mère. La petite famille baignait dans un bonheur simple. Mes grands-parents étaient attentionnés et aimants. Ma mère grandit en beauté. Toute jeune, elle était déjà très perspicace. Dès qu'elle fut en âge de comprendre, sa mère lui raconta l'histoire tragique de sa famille. Elle n'en perdit pas un mot.

Le matin de ses 7 ans, Gabrielle alla réveiller sa mère. Elle la retrouva, après une nuit agitée sans doute, morte dans son lit; étranglée par l'écharpe qu'elle passait autour de ses épaules avant de s'endormir. Traumatisée, elle fit des cauchemars pendant des années, mais réussit tout de même à s'épanouir dans la force et l'intelligence. Son père, occupé exclusivement par son bonheur, voulait ce qu'il y avait de mieux pour elle. Après avoir mis tout son temps et son énergie à l'élever seul, tout en luttant contre la douleur de la perte de son grand amour, il utilisa tout son argent à payer ses études de médecine. Le jour de l'obtention de son diplôme, il lui offrit, au comble de l'émotion et de la fierté, son bien le plus précieux : l'ultime souvenir de sa mère. Dans un écrin de velours vert, l'étoffe vieillie et usée reposait mollement. Gabrielle déposa l'écharpe sur ses épaules... elle ressemblait tant à ma grand-mère dans sa jeunesse.

En rentrant chez elle, elle fut frappée par cette ressemblance. Un peu troublée, elle laissa le téléphone sonner et se fit couler un bain. Satisfaite de sa journée, elle se coucha. Peu de temps après, le téléphone sonna encore. Elle décrocha. Au bout du fil, un urgentiste lui apprit que son père était décédé d'un arrêt cardiaque... »

La voix d'Ève semblait de plus en plus faible à mesure que son histoire devenait de plus en plus forte. J'étais bercé par tous ces drames, complètement détaché de tout sentiment humain, comme si je lisais un roman dont je voulais absolument connaître la fin. Ève semblait de plus en plus petite, complètement absorbée par la grandeur des drames de sa famille. L'heure de notre rencontre s'était écoulée depuis longtemps, mais je n'arrivais pas à lui dire de cesser. Elle jouait frénétiquement avec sa ceinture, triturant ce pauvre chiffon qui tombait sur ses cuisses. Elle était magnétique. Elle continua son histoire obsédante... malgré nous. Malgré sa douleur, malgré ma conscience.

« Gabrielle, confuse de rage et de douleur, confrontée à la perte totale de notre famille, s'effondra sur le sol. En flash back, elle se remémora toutes les catastrophes invraisemblables qui avaient décimé plusieurs générations de sa famille. Apparemment, la douleur se passait de mère en fille. Convaincue qu'une malédiction planait sur nous, elle se rendit dans la maison vide de son père et fouilla dans la vieille armoire de sa chambre. Elle se souvenait avoir vu un vieil album photos... Il s'agissait en fait des dernières photos que Béatrice avait récupérées chez son oncle. Il y avait les photos du grand-père Arthur au retour de la Guerre et puis de la grand-mère après la mort de ce dernier. Les jumeaux, quelques jours après leur naissance et Béatrice petite, son mariage... Un détail sauta aux yeux de ma mère... Sur toutes les photos, les défunts étaient parés de l'écharpe maudite. À partir de ce moment, elle fut convaincue que l'écharpe était un objet diabolique, que tant qu'il y aurait des descendants à cette famille, ils seraient tous soumis à son emprise. Elle décida donc, convaincue que cela arrangerait tout, qu'elle n'aurait pas d'enfant. Elle rangea l'écharpe dans son écrin de velours et, au fil du temps, réussit presque à oublier les stigmates de son passé. »

— Mais je suis ici! me cria Ève dans un sanglot profond.

« Les choses ne se sont pas passées comme prévues. Ma mère fréquenta un homme un peu plus jeune qu'elle pendant quelques années. Elle prit moult précautions pour que le pire n'arrive pas, toutefois il s'avéra que rien n'était infallible. À cette époque, l'avortement était impensable... Quand elle annonça à Antoine qu'elle était enceinte de lui, il partit sans dire un mot. Elle entendit la porte de sa voiture claquer et le moteur retentir bruyamment. Elle n'eut plus de nouvelles de lui pendant une semaine, jusqu'à ce que sa sœur arrive chez nous en pleurant. Il s'était suicidé, sans laisser la moindre explication.

À ce moment, ma mère sombra dans une profonde psychose qui ne la quitta plus du reste de sa vie. Elle s'enferma dans notre maison, refusant le moindre contact avec le monde extérieur. Elle ne sortait qu'une fois par mois pour acheter de quoi se nourrir. Tous les jours, elle espérait que, comme sa mère avant elle, elle ferait une fausse-couche et que la malédiction cesserait enfin. Malheureusement, de semaines en semaines, elle vit son ventre s'arrondir et ce fut dans la plus grande solitude que je vis le jour dans le lit humide de ma mère. »

« Gabrielle me parlait peu. Elle me regardait toujours avec un mélange d'inquiétude et de terreur au fond des yeux. Elle décida de ne jamais me révéler les terribles secrets qui avaient détruit notre famille. Elle cacha méticuleusement l'écharpe dans un endroit que j'ignorai toujours. Elle croyait ainsi éloigner à jamais le mauvais œil qui nous pourchassait de génération en génération. Je grandis dans l'isolement le plus complet. Tout mon univers se résumait aux quatre murs de la maison. De toute la vie de ma mère, je ne mis pas le nez dehors. Je ne savais de la vie que ce que ma mère avait bien voulu m'apprendre. Je ne fréquentai jamais les écoles et appris à lire dans les rares livres que Gabrielle avait conservés. »

Plus elle parlait du présent, plus la souffrance d'Ève grandissait. Sur ses tempes luisantes, je pouvais lire chaque battement de son cœur. Chaque phrase était pour elle un combat, chaque mot la faisait suffoquer. Je la trouvais de plus en plus attirante. Je suivais chacun de ses gestes, avide de la découvrir. Plus son histoire avançait, plus elle jouait frénétiquement avec sa ceinture. J'étais complètement obnubilé par cet objet... Je réunis toute la force de concentration dont je disposais pour continuer à l'écouter.

« Ma mère avait voulu me protéger du joug de la malédiction familiale apportée par cet objet, détruisant du même coup toute la force qui résidait en elle. J'ignorai toute ma vie ce qu'était le monde, je vivais à une époque qui n'existait plus, dans le souvenir lancinant d'une famille morte. Je n'eus jamais le moindre contact social en dehors de ma mère. Elle croyait ainsi me protéger... En fait, je crus toute ma vie que le monde se résumait à cela : une maison et deux personnes. Je ne tentai jamais de fuir, ma mère m'ayant raconté des histoires à faire frémir sur ce qui se cachait à l'extérieur de notre monde en vase clos. J'ignorais tout de l'existence dramatique de mes ancêtres, de même que celle de l'écharpe de mon arrière-grand-père. Je ne connaissais pas l'histoire de cet objet maléfique. Tout cela aurait pu continuer ainsi... Cependant, se sentant vieillir et étant terrifiée à l'idée que cette écharpe puisse tomber entre mes mains, Gabrielle décida d'aller la placer en lieu sûr, là où je n'oserais jamais aller la chercher.... »

J'étais tétanisé. Je n'arrivais plus à détacher mon regard de ses mains qui s'agitaient, de sa ceinture en tissu léger qui voltigeait désormais dans tous les sens. Angoissé, j'attendais le pire pour la fin de cette tragédie...

« Gabrielle partit, ce jour-là, avec un paquet. J'ignorais ce qu'il contenait et où ma mère se rendait. Je ne cherchai pas à en savoir plus, j'avais appris à faire taire ma curiosité, défaut que ma mère abhorrait plus que tout autre. Gabrielle se rendit lentement à la Banque la plus près de chez nous. Elle voulait mettre son secret en sûreté dans un coffret. Elle était convaincue que c'était la seule solution pour épargner sa misérable vie et la mienne. Et pourtant... Alors qu'elle faisait la file avec son paquet maudit serré contre elle, un trio de braqueurs entra en trombe dans l'établissement. Tout le personnel, ainsi que les clients, furent pris en otage. Afin de prouver leur crédibilité, ils tuèrent au premier

cri trois d'entre eux. Gabrielle avait crié... Elle n'eut même pas le temps de sentir le canon froid du Colt 45 posé sur l'arrière de son crâne, que l'homme cagoulé appuya sur la détente. La balle de 9mm, tirée à bout portant, la traversa sans aucune peine et laissa un maigre trou au dessus de ses deux yeux. Elle tomba à genoux sur le sol de marbre et s'affala, sans comprendre, sur le paquet contenant l'écharpe qu'elle haïssait depuis des décennies.

Les policiers intervinrent rapidement... trop tard pour ma mère... Ils ne purent que la mettre dans un sac plastique noir et la conduire à la morgue. Ils prirent ses effets personnels, son sac à main et son pernecieux paquet, puis ramenèrent le tout à la maison. Je fus confrontée pour la première fois aux contacts d'étrangers. Deux policiers, un homme et une femme, entrèrent chez moi. J'étais terrifiée. Ils m'apprirent la funeste nouvelle et me donnèrent les objets retrouvés sur le corps de ma mère. Ils partirent.

Je découvris alors toute la vérité. Le paquet contenait trois objets, tous plus maudits les uns que les autres... Il y avait bien sûr la diabolique écharpe, mais aussi l'album photos et le journal de ma mère. Ce dernier renfermait toute l'histoire tragique de notre famille. Je devins ainsi l'unique héritière de ce cauchemar familial. Prise de panique après la lecture du troublant recueil, j'attrapai instinctivement l'écharpe, seul vestige de ma damnée lignée familiale, et me ruai dehors. Désorientée face à ce monde trop vaste, je me réfugiai sous un banc public et m'endormit, tremblante. Un policier me vit et vint vers elle. Je racontai mon histoire. Il m'emmena dans les bureaux des services sociaux. Après plusieurs entretiens interminables, on me jugea plutôt instable psychologiquement et on me conseilla de me faire suivre par un psychiatre. C'est donc pour cela que je suis devant vous... »

Je n'entendais plus ses paroles. J'étais baigné dans un flou opaque, la seule parcelle de lumière qui me donnait l'impression d'avoir les yeux ouverts semblait émaner de cet étrange tissu noué autour de sa taille. J'étais hypnotisé... Elle dut s'en apercevoir, car elle se leva d'un bond, prise d'une fureur soudaine. Elle tira violemment sur sa ceinture qui se détacha dans l'amplitude de son mouvement. Elle vola un instant, comme au ralenti, mes yeux fous suivant sa course légère. La nuée de tissu écru et rose ancien se laissa choir mollement et sans un bruit sur mon bureau, ce qui contrasta durement avec le choc brutal de son poing qui retentit sur la table.

– C'est ça que vous regardez? me hurla-t-elle, les yeux révoltés.

Complètement abruti par l'image obsédante de ce rectangle d'étoffe usée par le temps, résistant, mais rendu diaphane au fil des années, et porteur d'une indéchiffrable broderie, je compris finalement qu'il s'agissait de l'écharpe diabolique dont elle me parlait. J'étais inexplicablement attiré par ce foulard centenaire, il avait l'air si soyeux... Je n'avais qu'une envie, le prendre en boule et y enfouir mon nez pour respirer le parfum de toutes ces femmes qui l'avaient jadis porté. Cette écharpe avait un pouvoir si attractif que j'en oubliai complètement la présence d'Eve. Précautionneusement, j'approchai les doigts du textile maudit. Je devais y toucher, une force incompressible m'y poussait. Alors qu'un mince millimètre séparait ma peau de l'écharpe, elle cria de tout son souffle, attrapa son précieux butin et sortit en courant de mon bureau. Tout cela se passa si vite, dans une fraction de seconde interminable. J'eus à peine le temps de sursauter que la pièce fut vide. Je me retrouvai seul, tombé des nues, sans comprendre pourquoi j'avais eu cette envie folle de toucher cet objet, somme toute, vieux et anodin.

Toute la journée, je ne pus m'empêcher de repenser à Ève et son histoire, mais surtout à son écharpe. Je n'avais pu la toucher, encore moins la humer... Je chassai plusieurs fois de mon esprit cette pensée et la journée poursuivit sa course. Il fut bientôt temps pour moi de quitter l'hôpital, un week-end de repos me ferait le plus grand bien! Comme à mon habitude, j'arpenai les couloirs avant de partir afin de m'assurer que tous mes patients allaient bien. J'en étais à mes dernières chambres, quand tout à coup, l'une d'elle me sembla suspecte. Les rideaux étaient tirés, la lumière éteinte et la porte fermée. Il n'était que 19 heures, bien trop tôt pour dormir... Je regardai sur le dossier à côté de la porte pour voir à qui appartenait cette chambre... Ève Leduc... J'ouvris la porte. La lumière qui filtra par l'entrebâillement me laissa apercevoir un bien funeste spectacle. Je vis la silhouette noire de la jeune femme se détacher subtilement du fond gris de sa chambre. Son corps distendu pendait du plafond. J'allumai la lumière et courus vers elle. Je criai aux infirmiers pour qu'ils nous viennent en aide. On la détacha, mais trop tard... encore une fois.

Je sortis de la chambre, j'enlevai mon sarrau et m'en allai. En rentrant chez moi, je me dis que tout cela était bien malheureux. Enfin délivrée de la tyrannie de sa mère, Ève aurait pu apprendre à vivre libre. Mais non. Elle avait été contaminée par la folie maternelle, convaincue que seule la fin de sa lignée maudite pouvait mettre fin aux machinations diaboliques de l'écharpe maléfique. Elle était donc montée sur son lit, avait noué une extrémité du foulard à un tuyau du plafond, l'autre autour de son petit cou et s'était laissée tomber sur le sol... Quelques petits centimètres de vide étaient venus à bout de sa vie. L'écharpe avait fait sa dernière victime...

Je m'interrogeai longuement quant à savoir si un objet pouvait être réellement maléfique, si un objet pouvait à lui seul être la cause d'autant de drames humains ou s'il ne s'agissait pas plutôt du désarroi d'une femme qui, face à la douleur d'une destinée tragique, avait cherché un coupable à haïr. Tout le week-end, je songeai à cette famille, à cette écharpe surtout. J'en rêvai toutes les nuits, mais tout le jour aussi... Et le lundi refit de nouveau son apparition. Une fois de plus, je me rendis à l'hôpital. Une excitation bizarre m'envahit au moment où j'ouvris la porte de mon bureau. J'entrai. Comme tous les lundis matins, le petit nuage de poussière du week-end se souleva avec le souffle de la porte et dansa doucement devant la clarté de la fenêtre. Tout était comme d'habitude et pourtant, je me sentais si étrange... Quand je tirai ma chaise pour m'asseoir, je fus saisi de stupéfaction. L'écharpe d'Ève semblait dormir sur mon siège. Sans plus attendre, je courus presque pour aller quérir des explications... elle n'était tout de même pas arrivée là toute seule! En fait, cette hypothèse m'était venue en tête trop facilement, je devais trouver l'explication rationnelle à tout cela. Effectivement, je m'étais emporté trop vite. Un infirmier m'expliqua que la sachant sans famille, il n'avait pas su à qui la rendre et l'avait mise dans mon bureau en attendant mes ordres... Je ne le laissai même pas finir et je m'enfuis presque dans mon bureau. Je n'y tenais plus, je devais absolument le faire. Je pris l'écharpe et y enfouis mon nez pour respirer les effluves exquises de son parfum du passé. Elle était encore plus douce que je ne l'avais imaginé. Tout en la caressant, je la détaillai longuement du regard. C'était une écharpe très longue, faite d'un coton pur et très résistant. Elle avait admirablement traversé les époques. On devinait sa trame usée, en vieillissant elle avait perdu en densité, mais gagné en transparence, ce qui lui conférait une allure chic et sensuelle, diaphane et soyeuse. Les bords étaient un peu effilochés, mais les coutures tenaient. En regardant, on les devinait faites à la main, tout comme la

broderie, cousue du même fil rose ancien. Je pus lire, en relief sur la trame, ces quelques mots : « Ewig nahe dir, meine Liebe. » Je devinai une langue germanique que je ne déchiffrai pas, cela m'importait peu... J'avais enfin le délicat objet entre les mains!

Toute la journée, je la laissai près de moi, à portée de main. Je caressai l'écharpe à tout moment, comme pour vérifier si elle était toujours là. Je ne pus m'empêcher de l'enrouler autour de mon cou au moment de partir... Je n'arrivai même pas à m'en séparer au moment de prendre ma douche. Je la suspendis à la tringle, pendante, le long du rideau. Ce bout de tissu avait une présence extraordinaire, je n'étais plus seul... l'écharpe était là, avec moi, pour moi... Je déposai délicatement l'objet précieux sur mon oreiller et me couchai à côté de lui. Toute la nuit, je fus envahi par sa chaleur, son odeur... son odeur de femme. J'eus même l'impression de sentir la lourdeur d'un corps svelte se sculpter dans le matelas quand ma main s'égarait sur la longueur suave du coton. Je fis des rêves étranges, des rêves du passé, d'un passé qui n'était pas le mien, avec des femmes inconnues, des formes floues comme un tissu qui flotte au vent. En me levant, je humai encore les vieilles fibres qui s'entrelaçaient et je dissimulai ensuite l'écharpe sous ma chemise. Toute la semaine, je refis les mêmes gestes... je ne quittais plus le foulard d'Ève. Je l'aimais comme une femme, j'en étais fou, complètement obsédé, possédé par lui. J'étais dévoré par la passion qui m'envahissait, déchiré entre le peu de conscience qui me restait. Je me sentais plonger dans un délire que je ne pouvais éviter, comme contrôlé par cet objet aux pouvoirs puissants. Dans un dernier éclair de lucidité, aux prix de toutes mes forces, je me dis que cela n'avait aucun sens, que tout cela devait rapidement cesser où je deviendrais aussi fou qu'Ève et sa mère. Je n'avais pas l'intention de devenir la prochaine victime de cet objet... Je me dis alors, malgré la douleur que cela impliquait, que je devais le rendre à sa dernière propriétaire, que l'existence de l'écharpe devait

inévitablement finir en même temps que la vie du dernier chaînon de la lignée frappée par le mauvais sort.

Je me rendis donc sur la tombe d'Ève. Il faisait gris. Le temps était encore plus triste que moi. Je détachai, à contrecœur, l'écharpe qui semblait s'agripper désespérément à mon cou. Sa force semblait multipliée avec l'aide du vent qui la collait à ma peau fiévreuse. J'avais mal. Mais je ne voulais pas sacrifier ma vie pour cela, je ne souhaitais pas être l'otage d'une folie qui n'était pas la mienne. Je réussis finalement à m'en séparer et dans un geste lancinant, je posai le tissu au pied du marbre. L'écharpe sembla mourir sur le sol, épousant les courbes provoquées par la dépouille nouvelle d'Ève sous la terre fraîche. Réprimant des larmes stupides, je partis en courant. J'étais à nouveau seul au monde. Les nuages s'épaissirent. Je luttais contre l'envie d'aller récupérer le foulard, d'aller le voler à sa légitime propriétaire, mais le vent violent me poussait dans la bonne direction : loin de cet objet aux mille souvenirs dramatiques. Pourtant, quelque chose me força à m'arrêter. Je stoppai ma course nette. Une sensation de chaleur indéfinissable me saisit les chevilles pour monter ensuite le long de mon corps. Le souffle suspendu, je braquai mon regard vers le sol. Le vent avait ramené à moi l'écharpe délétaire. Elle s'enroulait désormais autour de mes jambes comme un chat en quête de caresse. Je tombai à genoux en l'attrapant. Un mélange de joie vive et de douleur profonde extirpa de mes poumons un cri vif et perçant, des larmes de colère roulèrent froidement sur mes joues. Je n'avais pas fait la bonne chose...

Je rentrai une fois de plus chez moi avec l'écharpe nouée autour du cou. Je n'arrivais pas à m'expliquer pourquoi j'étais si content de ne pas l'avoir perdue. Et pourtant, je me sentais complètement perdu... Je devais absolument comprendre ce

phénomène, je devais me libérer du pouvoir qu'avait ce bout de tissu sur moi. Sans toutefois quitter l'écharpe, j'étais incapable de maîtriser mon envie de sentir le contact de ses fibres sur mes doigts; je me résolus à mieux comprendre sa provenance. À l'aide d'un bon dictionnaire, je réussis facilement à traduire la broderie. Ces quelques mots allemands signifiaient : « Éternellement près de toi, mon Amour ». Je savais que l'écharpe avait été ramenée d'Europe par l'arrière-grand-père d'Ève, mais avait-elle été achetée et brodée spécialement pour la femme de ce dernier ou avait-elle plus probablement été dérobée à une jeune civile allemande, ou même, à un soldat tué au combat? Poussé par ma curiosité, je me levai d'un bond, sans oublier l'écharpe, et me rendit à la maison de la mère d'Ève.

Comme je m'y attendais, la porte n'était pas verrouillée. J'entrai. L'intérieur de la maison était exactement comme je l'imaginais... Pas de téléviseur, de téléphone, ni de radio, encore moins d'ordinateur. Des meubles vieux et poussiéreux, tous dans des teintes de gris et de marron, tout droit sortis d'un souvenir des années 1900. Je ne mis pas longtemps pour trouver l'album photos et le journal de la mère d'Ève. Je survolai rapidement les photos. Mis à part quelques détails des visages, elles étaient exactement comme je me les étais représentées en pensée. Je m'intéressai davantage au journal, principalement au début de cette triste histoire. Comme je le savais déjà, il était écrit que l'écharpe provenait d'Europe, d'Allemagne plus précisément. Gabrielle avait découvert, en fouillant dans les armoires de ses parents, une médaille militaire ayant appartenu à un soldat allemand. Béatrice l'avait récupérée après l'incendie. Seuls quelques objets métalliques étaient restés intacts, elle les avait conservés précieusement comme souvenirs de ses parents. Gabrielle en avait donc conclu que la propriétaire légitime de l'écharpe était en fait une jeune allemande amoureuse qui, pour porter chance à son bien-

aimé, la lui avait offerte avant qu'il ne parte à la Guerre, d'où la broderie : « Éternellement près de toi, mon Amour ». Arthur avait dû tuer le soldat, apercevoir l'écharpe, la prendre et garder l'une des deux médailles pendues à son cou comme trophée de chasse. De retour au pays, il avait offert l'écharpe à sa femme en omettant les quelques détails scabreux concernant sa provenance, sans se douter des terribles conséquences. L'écharpe semblait venger la séparation de ses possesseurs.

« Bien mal acquis ne profite jamais »... Je me dis aussitôt que je devais rendre ce bien à ce pauvre soldat, sans quoi personne ne trouverait la paix. J'étais convaincu que cette médaille était la clef de tout et surtout, qu'elle se trouvait toujours dans la maison. Je fouillai tous les coins, soulevai tous les coussins, ouvris tous les tiroirs... Je cherchais en réalité l'endroit où, pendant de si longues années, Gabrielle avait caché son secret à sa fille. C'est en poussant son lourd lit en chêne massif que je vis, sur une latte du plancher de bois, un trou de la grosseur d'un doigt. Je tirai d'un coup sec et dans un craquement, la planche céda. Je trouvai enfin une petite boîte métallique carbonisée. Je l'ouvris et y découvris un Saint-Christophe, quelques pièces de monnaie, mais surtout la fameuse médaille militaire. L'inscription était un peu atténuée par la suie qui s'accrochait au relief, mais en la frottant un peu, je pus déchiffrer les caractères. Friedrich Müller. J'écrivis son nom, ainsi que son numéro d'immatriculation au creux de ma main, remis le tout dans la boîte et m'en allai.

Toujours paré de l'écharpe que je trouvais de plus en plus douce, de plus en plus séduisante, je me dis que je devais faire vite, il ne me restait plus beaucoup de temps avant de perdre la raison. Je fis une rapide recherche sur Internet et trouvai facilement les indications que je cherchais. Une fois que le nom du village et du cimetière où la dépouille

du soldat reposait me furent révélés, je pris l'écharpe comme unique bagage et me rendit à l'aéroport. Je sautai dans le premier vol en direction de Hambourg. Je profitai des neuf heures de traversée pour me gaver de l'odeur et du soyeux de l'étoffe.

Malgré la barrière de la langue, je réussis à louer une voiture, à déchiffrer la carte ainsi que les panneaux autoroutiers. J'arrivai enfin à l'entrée du cimetière. Pendant des heures, je lus les noms des morts et je me retrouvai finalement devant la tombe de Friedrich Müller. Décidément, le mois de septembre n'était pas clément. Il faisait gris, les nuages s'entassaient sous la force du vent frais. Je me détachai une fois de plus de l'écharpe... Ma peau se crispa sous le choc du froid, je tremblais. Je respirai l'écharpe une dernière fois et la posai au sol. Même si cela m'était cruel, je ne partis pas, je ne voulais pas qu'une fois encore cet objet si plein de vies volées ne me pourchasse. Je restai debout, coi, ne sachant pas vraiment ce que j'attendais qu'il se produise, quand un rayon de lumière illumina les fibres du tissu écru. Je levai les yeux au ciel et dans l'amoncellement d'épais nuages gris, je vis un petit trou bleu percer. C'était magnifique, cette lumière en faisceau qui dansait devant moi... C'était presque irréel. Je me laissai longtemps bercer par cette image, cela atténuait ma douleur. Puis enfin, je me décidai à partir. Quand je reposai les yeux au sol, l'écharpe n'était plus à mes pieds...

4.10 L'APPARTEMENT

J'ouvris les yeux. La clarté blanche du plafond de ma chambre me donna le vertige. Mes yeux brumeux voyaient flou. Seul mon corps avait conscience de l'espace. J'étais à l'étroit dans mon lit, la boule de couvertures chaudes empiétait sur moi. Au travers des draps blancs, un dos nu, dont j'apercevais nettement chacune des vertèbres, se soulevait au rythme d'une respiration rêveuse. Je m'assis brusquement sur le matelas. Mes yeux fixaient ce dos pâle, celui d'une jeune femme. Ses longs cheveux incandescents s'éparpillaient sur mes oreillers. En silence, la panique accapara tous mes sens. Je n'avais aucun souvenir de cette nuit, je ne l'avais pas passée avec elle. Je ne ramena jamais personne chez moi, je n'étais pas de ceux qui collectionnent les nymphettes de nuit. Hier, j'avais travaillé tard, je n'avais croisé personne en rentrant. Mais qui était-elle? Que faisait-elle entre mes draps? Mon corps faisait un angle droit sur le matelas, mes doigts se crispaient sur les couvertures, j'avais le cou tourné vers elle, à me le briser.

– Bonjour chéri!

Ce dos avait une voix. Et cette voix! C'était un mélange parfait de douceur et de mélancolie, une voix aigre-douce. Elle m'avait fait sursauter en me crucifiant de ce « bonjour chéri », comme si tous les matins elle s'éveillait près de moi. Mon cœur tremblait dans ma poitrine, mon cerveau agonisait. La conclusion à laquelle j'aboutissais me semblait invraisemblable. Je connaissais cette voix. Mais, c'était impossible... Était-ce vraiment elle? Doucement, je me penchai vers ce dos qui ne m'avait pas encore montré son véritable visage. Je posai mes lèvres au creux de sa nuque. Elle se retourna vers moi, radieuse. C'était la première fois que je voyais Lilyann sourire.

Je ne posai pas de question, avec Lilyann tout se faisait en silence. Je fis comme si tout avait été normal. Nous fîmes l'amour avant de manger des croissants au beurre dans mon lit. Nous avions presque l'air d'un couple. Ensuite, je la regardai se laver. Son corps se déformait un peu au travers du verre givré de la porte de la douche. Elle était magnifique. Ses cheveux mouillés étaient plus foncés, couleur cannelle. Ils collaient à la peau de son dos. Les yeux fermés, elle laissait l'eau couler sur son visage pendant qu'elle glissait le savon sur son ventre. Cette femme était l'alliance du vice et de l'art, sa beauté étouffante se mariait à ses yeux bleu-mystère. Elle se retourna et sursauta en me voyant. Elle se mit à rire. Elle me dit d'arrêter de la regarder comme cela, comme si c'était la première fois. Je sortis de la salle de bain en me disant que c'était presque le cas.

Avant de partir pour l'hôpital, j'embrassai Lilyann. Je pensai pour la première fois qu'elle ne serait probablement plus là à mon retour. Lilyann apparaissait dans ma vie quelques heures au bout de longs mois. Toujours au moment où je croyais pouvoir enfin l'oublier. Je lui étais fidèle malgré moi.

La journée fut longue, j'attendis la noirceur de cinq heures avec impatience. Je troquai enfin mon sarrau contre ma veste et je rentrai à la maison. Même si je savais pertinemment que Lilyann ne serait plus là à mon retour, je me dépêchai dans l'espoir de la surprendre avant sa fuite. J'ouvris la porte de mon appartement avec appréhension. Toutes les lampes étaient éteintes, l'air ne sentait pas son parfum. Elle était partie comme d'habitude, sans laisser la moindre explication. Je me couchai tristement, je rêvai d'elle toute la nuit, je la sentis près de moi.

Une douce chaleur me réveilla. Une main glissait sur ma poitrine, des lèvres dévoraient mon cou. Lilyann s'était encore introduite dans mon lit pendant que je dormais. Je profitai de sa présence pour m'offrir un autre merveilleux matin.

Pendant près de deux semaines, Lilyann apparut dans mon lit le matin. Elle ne semblait vivre qu'au petit jour, dans le périmètre restreint de ma chambre à coucher. Pendant près de deux semaines, je vécus dans cette agréable angoisse de quitter Lilyann pour le travail. J'avais peur qu'elle ne revienne jamais, je me couchais hâtivement dans l'espoir de sentir son corps se blottir contre le mien. Mais un jour, en quittant l'hôpital, j'eus un sentiment étrange. Chaque pas qui me rapprochait de chez moi brouillait mes esprits. J'étais partagé entre l'urgence de rentrer chez moi et ma conscience qui me hurlait de ne plus jamais ouvrir la porte de cet appartement. Je mis tout de même la clé dans la serrure. La porte n'était pas verrouillée. J'entrai. Je restai debout devant la porte ouverte, mon cartable tomba sur le plancher. Tous mes documents s'éparpillèrent autour de moi, comme si je poussais dans le papier. Je regardai autour de moi. Mon appartement aux angles constructivistes et aux blancs modernes s'était transformé en nid romantique. Mes meubles de cuir blanc étaient recouverts de housses dorées, les tables de verre se camouflaient sous les fleurs. Des rideaux roux comme les cheveux de Lilyann avaient poussé sur les murs de mon salon. Attiré par une odeur sucrée, je me tournai vers la cuisine. Le bol de fruits sur la table, qui ne contenait habituellement que quelques pommes défraîchies, était d'une luxuriance exagérée. Deux marmites sur la cuisinière laissaient s'échapper un délicieux fumet. La table était mise pour deux. J'étais toujours figé devant la porte ouverte. Lilyann sortit de la salle de bain. Elle était sublime. Elle portait une robe rouge aux fines bretelles. Ses cheveux détachés dansaient sur ses épaules dénudées. Je vivais cette scène au ralenti. Elle avança vers moi comme si elle l'avait fait

tous les jours de sa vie et m'embrassa en me demandant comment s'était passée ma journée. Je ne répondis rien, j'enlevai ma veste. Je passai à table sans poser de question.

– Je t'ai fait ton repas préféré.

Elle me servit une magnifique assiette de porc aux pommes, sauce à la crème et à l'érable, sur un lit de cheveux d'anges. Comment pouvait-elle savoir? Je n'avais jamais parlé avec Lilyann, elle me quittait toujours trop tôt. Pourquoi restait-elle aujourd'hui? Au dessert, alors qu'elle déposait devant moi une généreuse portion de tarte aux pêches, je ne pus m'empêcher de lui demander pourquoi elle avait redécoré mon appartement. Elle me regarda d'un drôle d'air.

– Mais c'est comme ça depuis que j'ai emménagé, me dit-elle, l'air un peu troublé.

– Tu ne peux pas déménager chez moi, comme ça, sans me prévenir et changer toute la décoration.

J'étais content de savoir que je ne la perdrais plus, mais ses méthodes me bouscullaient. Elle me dévisagea, les yeux pleins de colère et me débita, d'une traite, que l'on avait décoré l'appartement ensemble le jour où on y avait emménagé, il y a un peu plus de trois ans et que cet appartement était autant le sien que le mien, qu'elle le payait autant que moi après tout. Puis elle se leva de table en faisant tomber sa chaise. Elle courut jusqu'à ma chambre et claqua la porte.

Je savais que Lilyann était fragile, je connaissais son dossier par cœur, mais je n'aurais pas cru qu'elle pouvait aller si loin. J'entrai dans ma chambre. Elle pleurait en jouant avec le bracelet de cuir noir qu'elle avait au poignet. Celui que je lui avais donné la

première fois où nous avons fait l'amour, dans ce même lit où elle était assise. Je m'agenouillai devant elle. Elle me repoussa.

– Tu as beaucoup changé depuis que tu as ce poste à l'hôpital.

Je ne comprenais pas de quoi elle parlait. Sans ce travail, je ne l'aurais jamais rencontrée. C'était là que je l'avais connue, que je lui avais offert le bracelet de cuir qu'elle portait entre deux de ses crises de catatonie. Elle nia les épisodes de catatonie, elle me dit que je lui avais donné le bracelet après nos six mois de fréquentation. Je voulus lui faire avouer que j'étais son psychiatre. Elle imaginait des choses qui n'existaient pas. Elle n'avait pas le droit de sauter dans ma vie et d'en repartir aussitôt comme elle le faisait. Elle ne pouvait pas se réveiller dans mon lit tous les matins pour en disparaître le jour. Et, au bout de deux semaines, s'installer chez moi en changeant l'intégral de ma décoration.

– Mais de quoi parles-tu Benoît, tu deviens fou!

Elle sortit de la chambre précipitamment et se dirigea vers mon bureau. Elle alluma une petite lampe de verre et ouvrit le second tiroir de mon classeur. Elle en extirpa une fiche jaune. Elle l'ouvrit et en sortit une feuille format légal, imprimée en bleu. C'était le bail de mon appartement. Elle me le lança au visage en me hurlant de lire. Je parcourus rapidement le document et mes yeux tombèrent sur le bas de la page. Il y avait deux signatures, la mienne et celle de Lilyann Paul. Le bail de mon appartement était co-signé avec Lilyann depuis plus de trois ans alors que je ne la connaissais que depuis deux ans. Lilyann allait trop loin. Elle n'avait pas le droit de falsifier des documents légaux pour me faire croire à notre idylle.

Furieux, je la rejoignis au salon. Elle pleurait en feuilletant un album sur ses genoux. Elle le fit tomber à mes pieds en me disant de regarder les beaux moments que nous avions passés ensemble. Je le ramassai par la couverture, les pages s'écartelèrent, une photo en liberté valsa dans l'air et s'écrasa sur un coussin moelleux du sofa. Je la pris entre mes doigts, j'y jetai un coup d'œil. Je fus saisi de stupeur. C'était une photo de moi et Lilyann, petit couple parfait au bord de la mer devant un coucher de soleil radieux. Mais comment... J'ouvris l'album qui attendait toujours dans ma main gauche. Je tournai chacune des pages avec passion, comme si chaque feuille me brûlait les doigts. Je paniquais, je ne respirais plus comme un homme, je me transformais en bête dépourvue de logique. Je ne comprenais rien de ce qui se présentait à mes yeux illettrés. Je voyais des pages de ma vie défiler devant mes yeux. Des pages de ma vie que je n'avais jamais vécue. Il y avait Lilyann et moi dans un bistro français, Lilyann et moi sur un voilier dans les Caraïbes, Lilyann et moi en Espagne, Lilyann était partout, sur toutes les photos, dans tous les pays que je croyais avoir visités seul. C'était impossible, toutes ces photos. Je n'avais jamais eu que deux photos de Lilyann que j'avais prises, sans le savoir, sous un grand arbre sans feuille près d'un étang. Sur la première, on la distinguait à peine, elle se cachait derrière sa tignasse pleine de vent, sur la seconde, elle me disait au revoir. Je levai les yeux vers le mur face au sofa. J'avais fait des agrandissements de ces deux magnifiques photographies d'elle. Lilyann était exposée en permanence dans mon salon. Mais devant moi, il n'y avait qu'un seul encadrement. Lilyann ne me disait pas adieu. Je me levai et me précipitai vers ma chambre noire, je cherchai partout le négatif de cette photo qui avait vraiment existé. Je ne le trouvai pas. Je retournai au salon, je m'approchai du mur qui avait jadis tenu l'image de cette femme qui me quittait encore. Il n'y avait aucun vestige du trou fait par le crochet, le mur ne portait aucun stigmat. C'était comme si

Lilyann n'était jamais partie ce jour-là. Je m'approchai encore plus du mur, il me semblait pourtant qu'un carré de peinture légèrement plus foncé se découpait du reste de sa surface, mais cela était discutable. Je bondis dans ma chambre. Lilyann était couchée dans mon lit, elle sanglotait dans mon oreiller. Je la saisis par un bras et, éructant de colère, je lui demandai pourquoi elle avait enlevé la photographie d'elle me disant au revoir. Elle fit semblant de ne rien comprendre, me dit qu'il n'y avait jamais eu de diptyque d'elle dans le salon, que j'avais pris cette photo d'elle pendant un goûter d'automne près de l'étang, qu'elle n'avait touché à rien. Je la relâchai. Troublé, épuisé, je m'assis sur le bord du lit, la tête entre les mains. Des larmes grosses d'incompréhensions roulèrent sur mes joues, mouillèrent le tissu de mon pantalon. Lilyann se mit à genoux derrière mon dos, elle colla son corps contre le mien et m'étreignit tendrement.

- Tu travailles trop, tu as beaucoup changé depuis que tu travailles dans cet hôpital!
Tu devrais prendre des vacances avant de devenir complètement dingue!

Fatigué de l'entendre dire du mal de l'institution qui nous avait unis, je me tournai vers elle et lui jetai à la figure que si je n'avais pas travaillé dans cet hôpital, je ne l'aurais jamais rencontrée, que c'était parce que je l'avais soignée que nous étions ensemble! Terrifiée, Lilyann recula jusqu'à se buter contre le mur. Un tremblement frénétique la parcourait. La voix secouée de sanglot, elle se mit à me crier.

- Tu n'as jamais été mon médecin, je n'ai jamais été catatonique! On s'est rencontré à la cafétéria de l'hôpital! Nous habitons ensemble, ici, dans cet appartement, depuis cinq ans!

Puis elle s'écroula douloureusement par terre, en longeant le mur. Les spasmes de ses pleurs la secouaient comme une poupée de chiffon.

Je ne pus la regarder plus longtemps. Elle me terrifiait. J'enfilai ma veste et je sortis. L'air froid de la soirée amplifiait les sons, chacun des bruits cassants de mes pas se faisaient écho. Je me demandai jusqu'où elle oserait aller pour me faire croire à son histoire. C'était absolument impossible, mais pourtant rien ne sonnait faux. Elle pouvait inventer des histoires, falsifier des contrats, enlever des encadrements du mur, refaire la décoration, elle ne pouvait pas inventer une vie de photos souvenirs. Le plus habile des logiciels de traitement en photographie numérique n'aurait pu parvenir à recréer la réalité avec autant d'exactitude. À moins qu'elle n'y ait mis toute sa vie, Lilyann n'aurait jamais réussi à me bernier avec autant de charme. Mais après tout, Lilyann n'était pas tout à fait saine d'esprit. Je l'avais tout de même connue au département de psychiatrie. J'éclatai de rire. J'étais naïvement tombé dans le piège qu'elle me tendait. Lilyann cherchait à faire partie de moi, elle ne le faisait que très maladroitement. Il n'y avait pas de quoi être déboussolé. Je devais rester calme et faire ce que j'avais toujours fait : prendre Lilyann quand elle se donne, la prendre comme elle se donne. Mais, malgré les explications crédibles aux agissements de cette femme magnifique, les deux pôles de ma conscience continuaient de se tenir conseil. Je comprenais Lilyann, mais je ne voulais pas rentrer chez moi. Je marchai vers l'hôpital.

J'entrai dans le bâtiment malade. C'était la nuit. Les couloirs dormaient. J'entrai doucement dans mon bureau. Je fus soulagé de voir que tout était comme il se devait. Les murs ne ressemblaient pas encore à Lilyann. Je m'assis devant ma table, les pieds croisés sur une pile de dossiers en attente. Ma tête se cala dans la bourrure confortable

de ma chaise. Je respirai profondément et me mis à la tâche. Je profitai de cette accalmie pour mettre de l'ordre dans mes rapports. Au bout de trois heures, la pile de dossiers était morte, quelques fiches assassinées gisaient sur le sol. Il était très tard. Je voulus rentrer, mais quelque chose m'en empêcha. Je devais en avoir le cœur net. Je me dirigeai vers l'immense classeur à quatre tiroirs, il me narguait de toute sa grise ferraille. Je l'ouvris et je cherchai le dossier de Lilyann Paul. Je le cherchai dans tous les tiroirs, je ne le vis dans aucun des quatre. Je sortis la totalité des entrailles de ce monstre d'acier. J'éparpillai tout le papier sur le sol et je fouillai chacune des fiches. Rien ne faisait référence à Lilyann. Agacé, je me levai et je courus au secrétariat. Dans une hâte pleine d'agressivité, je passai en revue l'intégral du bottin de mes patients, Lilyann n'y figurait pas. La rage aux gestes, je fouillai dans les tiroirs destinés à mes collègues. Je trouvai enfin ce que je cherchais dans la section de mon collègue Tristan Moreau. Que faisait-il là? Je me cachai dans mon bureau comme si j'avais volé un bijou inestimable. J'ouvris le dossier et ne reconnus pas mon écriture. Je lus goulûment le rapport de mon collègue. Lilyann Paul était sa patiente, il l'avait traitée pour un épuisement professionnel. Effexor®, 225 milligrammes par jour. C'était impossible! Lilyann était ma patiente! C'était moi son psychiatre, elle était catatonique... Le dossier glissa par terre. J'étais assommé. Elle n'était quand même pas allée jusqu'à falsifier son dossier, c'en était trop! J'étais furieux. Je remis de l'ordre dans mes affaires et je quittai la pièce. Comme j'allais fermer la porte, un détail incongru, un effet de déjà vécu, arrêta mon geste. Je me retournai dans l'embrasure et mes yeux plongèrent sur la patte gauche de mon bureau. Un petit papier blanc se comprimait entre le carrelage et l'acier. Je me penchai et le retournai. Il y était écrit : « Je ne t'oublierai jamais ». Je me souvins parfaitement du jour où j'avais lu ce mot pour la première fois. C'était le jour où Lilyann avait quitté l'hôpital avec son père. Elle

m'avait laissé ce mot dans sa chambre, coincé sous une patte de son lit. Je le relus avec le même sentiment que ce jour-là. J'avais peur de ne jamais la revoir, mais sa présence me terrifiait.

Je ne rentrai pas chez moi cette nuit-là. Je fis toute ma journée sans sommeil et sans entrain. Il pleuvait quand la journée s'acheva enfin. Je rentrai plus par devoir que par plaisir. Je me demandais si Lilyann était encore chez moi. Je mis la clé dans la serrure, la porte n'était pas verrouillée. J'entrai. Je n'étais plus chez moi. Lilyann était au salon, elle lisait. Je m'approchai. Je reconnus mon écriture. Plusieurs larmes avaient mouillé ses joues et détrempaient le papier. Je m'assis près d'elle sur le sofa. Elle me regarda, se leva et laissa tomber au-dessus de ma tête une douzaine de lettres écrites de ma plume. Tremblant, je les rassemblai toutes en une sage pile, je ne les lus pas. Je glissai ma main incertaine dans ma poche et j'en extirpai le petit mot de Lilyann. Je le lui montrai en lui disant qu'elle me l'avait écrit le jour de son départ de l'hôpital. Elle me l'arracha des mains en me suppliant de cesser toutes ces histoires, que je la rendais folle. Elle me regarda droit dans les yeux.

– Benoît, ce n'est qu'un petit mot...

Elle me prit par la main et m'emmena dans ma chambre, là, elle s'accroupit près de mon lit, son bras se perdit dans les sombres profondeurs de cette cachette et elle en sortit une boîte rouge, d'assez grand format. Elle l'ouvrit. Dedans, il y avait une centaine de petits mots, tous griffonnés de sa main. Elle en prit une poignée et la jeta en l'air, au-dessus de sa tête. Elle dansait avec les petits carrés blancs qui flottaient lourdement dans l'air jusqu'à s'échoir à mes pieds. Elle en vida ainsi le contenu en me disant que depuis cinq ans j'avais conservé tous les petits mots doux qu'elle glissait dans mes dossiers quand

j'étais distrait ou endormi. Je m'effondrai sur le tapis de papiers blancs, j'arrachai du sol des poignées des mots de Lilyann, je m'arrosais de son amour. Je pleurai longtemps, sans savoir pourquoi. Lilyann se jeta dans mes bras. Je la berçai pendant des heures sur la mer houleuse de nos larmes. Nous nous endormîmes sans le savoir, alors que la fatigue se transformait en sommeil.

Quand je me réveillai, mes yeux troublés, refusaient de voir, mais mes mains sentaient le dos chaud de Lilyann. Je l'embrassai tendrement. Je fis comme si elle partageait mon lit depuis toujours. Tous les matins qui suivirent, je fis comme si elle était là depuis toujours. Je ne posai plus de question, je vivais la vie que Lilyann me dictait. Je ne sus jamais qui de Lilyann ou de moi avait raison, peut-être qu'à côtoyer les fous, même les gens sains d'esprit finissent par perdre la tête.

4.11 LE MANUSCRIT

Je terminai le travail plus tôt cette journée là. Je marchais dehors dans l'air sucré du printemps. Le soleil timide faisait ses premiers pas pour rallonger le jour. Lilyann était toujours chez moi. Elle ne s'enfuyait plus. Elle existait même quand je n'étais pas près d'elle. Mais sa présence avait un coût, elle continuait de nier ma version de notre vie. Je marchai rapidement, j'étais pressé de la surprendre, j'étais curieux de savoir ce qu'elle faisait quand elle était seule. J'arrivai enfin devant la porte de chez moi, je tournai la poignée, mais elle me résista. Le verrou entravait mon entrée. C'était étrange, depuis qu'elle habitait chez moi, Lilyann ne se barricadait jamais entre ces quatre murs. Tous les soirs, quand je rentrais, la porte était déverrouillée et elle m'attendait au salon. Je sortis mes clés de la poche droite de mon pantalon et j'insérai celle-ci dans la serrure. Je tournai plusieurs fois, mais rien ne fit, ce n'était vraisemblablement pas la bonne, je la retirai et j'observai mon trousseau. Les quelques clés argentées se ressemblaient toutes, mais c'était la bonne que j'avais utilisée. Je recommençai. La serrure s'obstinait toujours. Je cognai à la porte. Les secondes s'égrenaient, je cognai encore. J'entendis des pas et je vis une silhouette devant moi, une femme confuse que le verre givré séparait de moi. Lilyann ouvrit. Elle resta devant moi, la porte entre les mains, la tête au vent. Je lui dis bonjour et je m'étais pour l'embrasser. Elle recula. Que faisait-elle?

- Pourquoi as-tu fait changer la serrure sans m'avertir?
- Je n'ai à vous avertir de rien puisque ce n'est pas chez vous! Vous feriez mieux de partir! me dit-elle, d'un ton ferme.
- Tu vas trop loin Lilyann! Laisse-moi entrer!

J'insistai pour entrer. Elle ne voulut pas. Je la bousculai, j'entrai par effraction dans ma propre maison. Mais ce que je vis me troubla davantage. Plus rien n'était pareil. Lilyann avait déjà modifié mon appartement à son emménagement, mais là... Les murs étaient peints de couleurs champêtres, les meubles antiques se tenaient debout le long de tous les murs de la maison; ce n'était plus chez moi. Mais comment avait-elle fait pour tout transformer en une seule journée? Troublé, je me retournai vers elle. Lilyann tenait le combiné du téléphone.

- Quittez tout de suite les lieux ou les policiers se chargeront de vous expulser!
- Je t'en supplie Lilyann, je t'aime! Tu n'as pas le droit de me torturer comme tu le fais!

Elle réitéra ses menaces. Je n'eus plus le choix, j'entendis les sirènes hurler dans la rue. Je la quittai en pleurant, en lui disant que nous étions heureux, que j'avais tout accepté d'elle, mais que là, vraiment, elle me martyrisait sans raison.

Je ne savais plus où aller. Je marchai d'instinct vers l'hôpital. Je me réfugiai dans mon bureau, endroit intouchable que Lilyann n'avait pas encore travesti. Cette petite pièce sombre était plus stable que mon esprit. Tout était comme il le fallait. Je m'assis dans mon fauteuil, je fixai mes yeux vers l'extérieur. À quoi Lilyann voulait-elle me faire croire? Pourquoi s'entêtait-elle à me faire douter? Elle me faisait regretter ses disparitions fugaces. Mes yeux se fermèrent, d'abord pour se dégorger de leurs eaux, mais finalement pour s'assoupir. Je ne voulus plus les rouvrir.

Mon sommeil fut aussi inconfortable que la position que mon fauteuil m'infligeait. Je me réveillai malgré moi aux premiers balbutiements du département. Je me redressai.

Des courbatures insolites me brisaient la chair. Je marchai péniblement vers la fenêtre. La nuit avait plu comme moi j'avais pleuré. La chaussée luisante en gardait les mêmes traces que mon visage. Des sillons d'eau séchée se lisaient dans nos expressions respectives. Un soleil timide tentait de percer, mais ni le bitume ni ma figure n'en était égayés. Je jetai un regard furtif sur ma montre. Il était temps de reprendre ma vie, les patients m'attendaient. Si j'étais triste, certains d'entre eux étaient désespérés. J'enfilai mon sarrau et je sortis.

Il me sembla que tout allait trop vite une fois dehors. Les infirmières passaient devant moi sans se soucier de ma présence, j'étais, à leurs yeux, aussi habituel que la totalité des murs qui nous encadraient. Des plateaux à déjeuner s'embouteillaient devant toutes les portes. J'allais entrer dans l'une des chambres quand une infirmière m'interpella familièrement :

— Bonjour Benoît, vous vous êtes encore trouvé un sarrau ce matin, vous savez bien que ce n'est pas le vôtre!

Sa voix joyeuse n'avait pas le respect qu'elle m'offrait d'ordinaire.

— C'est bien mon sarrau, vous êtes dans l'erreur, lui dis-je gentiment.

Mais elle me fit regarder la photographie agrafée à la poche de devant. Elle avait bien raison, je portais celui de mon collègue, Étienne Marchand. L'infirmière se plaça derrière moi et me retira le vêtement blanc.

Je retournai donc vers mon bureau. Mon identité de médecin devait bien s'y trouver. J'ouvris la porte en regardant le plancher. Quand je levai la tête, je fus saisi. Mon

bureau souffrait d'un dédoublement de personnalité. Cette pièce sombre et minimaliste irradiait désormais le bonheur. Les murs radieux étaient peints en jaune, un voilage léger courait dans la brise. Tout était rangé, mon sarrau n'était pas là. Je reculai de terreur. J'attirai la porte vers moi et la refermai. Je jetai les yeux sur le nom placardé sur le bois. Je perdis le souffle, l'air devint irrespirable, je chancelai. Je m'appuyai tellement sur le mur face à mon bureau que j'eus l'impression de m'y fondre. Je relus des dizaines de fois les lettres rouges inscrites sur la porte. Je n'arrivais pas à leur faire dire autre chose. En gros caractères, la porte me narguait. Je ne pus qu'y lire une seule chose : Lilyann Paul, psychiatre. Je n'en pouvais plus, que faisait-elle de moi? Son amour me rendait fou, la vie qu'elle m'imposait finirait par me tuer. Je n'avais vraiment nulle part où aller. Je n'étais plus chez moi dans ma propre vie. Accablé, je me retournai. Je devais sortir d'ici, être ailleurs. J'eus à peine fait quelques pas que Lilyann se heurta à mon épaule. Elle était magnifiquement pleine d'assurance, elle jouait son rôle avec brio. Ses cheveux orange se découpaient nettement du sarrau blanc qu'elle portait avec élégance. Elle ne négligeait aucun détail, sa photo d'identité était parfaitement contrefaite, elle avait même poussé le détail à s'encombrer de documents. Elle marcha vers mon bureau sans me regarder. Comme elle allait ouvrir la porte, un de mes collègues passa entre nous deux. J'arrêtai son parcours en lui disant que cette patiente, Lilyann Paul, tentait de se faire passer pour moi, qu'il fallait l'emmener dans une chambre et lui faire prendre immédiatement sa médication. Mon collègue n'attendit même pas la fin de ma phrase pour partir. Cependant, Lilyann, qui m'avait entendu, vint vers moi. Elle entoura ma taille de son bras, sa chaleur me fit tressaillir. Je haïssais Lilyann pour tout ce qu'elle me faisait vivre, mais sa peau contre moi éveillait toujours le même désir qu'autrefois. Elle m'emmena vers son bureau... mon bureau. Nous y entrâmes. Elle se vautra sans remords dans mon fauteuil. Je m'assis

face à elle, sur la chaise de bois inconfortable. Ses arêtes dures comprimaient les muscles de mes jambes. Je comprenais mes patients de détester ces entretiens condescendants où le médecin a le confort et le patient, l'embarras. Elle fit une pile droite avec ses cartables, ajusta les deux crayons près de son agenda et posa les paumes de ses mains sur le dossier ouvert devant elle. Elle me regarda droit dans les yeux et me parla. Ses mots flous faisaient des vagues dans ma tête.

— Vous êtes schizophrène, vous êtes en pleine crise psychotique. Je vais devoir augmenter votre médication.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre, écran virtuel entre la réalité et la fiction de Lilyann. J'éclatai de rire et je me lançai dans un long monologue.

— Je t'ai connue ici, dans cet hôpital, alors que tu souffrais de catatonie. J'étais ton médecin, tu dois bien en avoir gardé le souvenir au fond de ton inconscient. Tu es partie en me laissant un petit mot.

Je plongeai la main dans les entrailles de mon pantalon et je lui montrai une petite feuille pliée en quatre. Je gardais toujours cette minuscule lettre avec moi.

— Je n'ai jamais écrit cela, ce n'est pas mon écriture, me dit-elle froidement.

Je continuai tout de même mon récit. Je tentai de la convaincre qu'elle était revenue, de nombreux mois plus tard. Je l'avais photographiée près d'un arbre. Je me souvins que j'avais une copie de cette photographie dans le second tiroir de mon bureau. Je me ruai vers cette boîte de Pandore.

— C'est illégal de fouiller dans les documents d'autrui, me dit-elle, en se reculant vivement.

Je ne l'entendis pas et je trouvai enfin ce que je cherchais. Triomphant, je lui braquai l'image au visage.

— En quoi cela est une preuve? me demanda-t-elle, stoïque. C'est mon conjoint, Simon, qui a pris ce cliché durant un goûter en forêt.

— C'est faux! C'est moi ton conjoint! Nous habitons ensemble dans un luxueux appartement du plateau Mont-Royal, rétorquais-je, exténué.

Je me rassis tristement sur la petite chaise sadique, face à ma tortionnaire.

— Je suis votre psychiatre, me répéta-t-elle. Vous être schizophrène, Benoît. Ce à quoi vous croyez n'est pas réel.

Je la regardai en silence. Que pouvais-je faire de plus?

Elle me fit conduire dans une chambre triste par un infirmier. L'ironie voulut que cette chambre fut celle-là même où Lilyann avait été hospitalisée. Je m'allongeai sur le lit dur. Le béton du matelas s'écrasait contre mon corps. L'oreiller de plumes enveloppait mon crâne. Je pensai avec acharnement pendant de longues heures. Tout était faux dans l'histoire de Lilyann, j'étais son médecin, son copain. Toute ma vie ne pouvait être qu'une immense blague! Je pensai à mon existence, à tous les gens que j'avais rencontrés, à tous mes patients. Je me souvins de Lorianne Fisher, d'Emmanuelle et de son bébé, de Justine qui m'avait sauvé la vie, de la jeune Sarah Foster, de toutes les autres. Toutes ces femmes étaient de chair! Elles étaient réelles!

Plus tard, Lilyann me visita comme je la visitais autrefois. Elle posa sa main sur moi pour me faire sortir de mes rêveries téméraires. Je me redressai brusquement. Je ne supportais plus sa promiscuité. En arpentant chaque tuile du plancher froid, je lui exposai fougueusement ma théorie.

— Toutes mes patientes ont existé, je ne les ai pas inventées!

Je lui parlai de chacune d'elles avec une minutie exagérée et je jouai enfin le tout pour le tout. Je m'emparai de la main libre de Lilyann et je me dirigeai impétueusement vers le secrétariat. Son bras me suivait difficilement, ses pieds couraient pour rattraper mes pas. Nous arrivâmes, essoufflés. Je poussai la secrétaire. Lilyann me laissa faire. J'ouvris tous les tiroirs, je cherchai dans chaque filière le nom de l'une de mes patientes. Je devais prouver à Lilyann que ma vie existait. Mais le temps passait et les tiroirs se vidaient dangereusement. Je vins à bout de tous les classeurs et je ne trouvai rien, aucune trace de toutes ces femmes magnifiques. Le seul dossier qui resta entre mes mains fut le mien. Mes yeux tremblaient en lisant mon nom en grosse lettres noires : Benoît Lacasse. Je l'ouvris à contrecœur, j'avais la nausée. Je le lus tout de même. Il me répétait les propos de Lilyann. Il me criait que j'étais fou. Mais c'était faux! J'étais prêt à m'effondrer sous les yeux vainqueurs de Lilyann quand je compris tout. Je me redressai courageusement et je lançai mon dossier à ses pieds. Je la meurtris de mon regard. Lilyann avait effacé toutes les traces de ma vie. J'étais devenu une page blanche à laquelle elle se substituait. Elle voulait être moi et j'en payais le prix de mon existence. Je lui hurlai qu'elle pouvait bien cacher tous mes dossiers, me dire n'importe quoi, je savais qui j'étais.

— Je suis ton médecin et tu es folle!

— Alors pourquoi aucun de tes soi-disant collègues n'intervient en ta faveur? me demanda-t-elle, désinvolte.

Je regardai autour de moi la foule hétéroclite de médecins en sarraus blancs et de bénéficiaires en jaquettes bleues. Effectivement, tout le monde m'observait piquer ma crise, personne n'osait intervenir. Je regardai Lilyann me sourire caustiquement. C'en était trop! Il n'y avait pas de place pour nous deux dans cet hôpital! Ma vie n'appartenait qu'à une seule personne. Lilyann devait disparaître. Je me jetai violemment sur elle. J'enserrai son petit cou dans ma main frénétique et je resserrai l'étau. Mes doigts écrasaient sa trachée, j'obstruais ses voies respiratoires, mais je ne lus aucune terreur dans ses yeux. Elle me regardait la tuer. Trois infirmiers me tabassèrent. Je relâchai Lilyann, mais ces derniers continuaient de me brutaliser. Lilyann les fit cesser. On me traîna jusqu'à mon lit et, couvert de sang et d'ecchymoses, je sombrai dans un sommeil agité.

Quand je me réveillai, Lilyann était à mon chevet. Elle était assise sur une chaise matelassée à peu près confortable. Elle avait la tête penchée au-dessus d'un livre qu'elle feuilletait distraitemment, jetant ponctuellement un regard furtif vers la fenêtre. Elle ne vit pas tout de suite que j'étais réveillé. Je relevai un peu la tête et je vis un agent de sécurité en faction devant ma porte. Il ne me laisserait pas tuer Lilyann une deuxième fois. On m'avait nettoyé durant mon séjour dans l'inconscience. Mes blessures étaient pansées et mes vêtements étaient propres. Je m'assis complètement dans mon lit. Lilyann me regarda. Elle se leva et s'approcha de moi sans la moindre inquiétude. Elle avait toujours le bouquin dans ses mains. C'était un vieux livre brun à la couverture crevassée. Des égratignures donnaient du relief à sa couleur monotone. Sa reliure épaisse lui donnait le prestige des grands écrits. Elle me le tendit sans un mot. Je l'ouvris. C'était un vieux

manuscrit. Les pages entières étaient couvertes de griffonnages pressés, assez semblables à mon écriture. Je lus la première page, puis la deuxième, la troisième. Ébahi, je m'élançai de l'une à l'autre sans comprendre. Je sautai à la quinzième, la vingtième. Affolé, je parcourus tout le livre. Écrit avec style, ce manuscrit m'offrait ma propre vie en format papier. Chacune de mes actions se succédaient sur les pages en version d'encre bleue. Et toutes ces femmes... Lorianne, Justine, Emmanuelle, Sarah, toutes... Je levai des yeux flottants vers Lilyann, je ne dis rien. Mais que se passait-il? Lilyann s'assit sur mon lit.

– Je suis votre psychiatre, Benoît, vous souffrez de schizophrénie. Vous n'êtes pas médecin, vous êtes écrivain et vos patientes ne sont que des personnages. Toutes ces femmes n'existent pas, c'est vous qui les avez créées. Vous confondez vos histoires avec la réalité. Vous êtes écrivain, mais vous devez vous détacher de ce monde fictif, ce n'est pas le vôtre.

Elle avait tort, elle racontait n'importe quoi. Elle devait absolument cesser de me mentir ainsi, je n'en pouvais plus. Je bondis sur Lilyann et la plaquai sur le sol. Sa tête se fracassa contre la céramique, mais elle ne perdit pas connaissance. De tout mon poids, je tentais de néantiser cette femme diabolique. Elle se débattit avec violence, mais ma force l'emportait sur sa furie. Pendant que mes jambes l'encageaient, je tentai de l'étrangler, mais le garde, alerté par les suffocations plaintives de Lilyann, m'arracha à ma proie. Je fus immobilisé au sol et bientôt le trio d'infirmiers chargés des sales besoins arriva. On me lança sur une civière blanche, on m'attacha solidement. Ils m'emmenèrent dans l'aile ouest, l'aile des aliénés incurables et dangereux. Lilyann courait derrière les infirmiers, elle

ne semblait jamais atteinte par mes attentats, elle ne voulait pas manquer une minute de mon supplice.

Nous entrâmes dans une grande pièce blanche, la lumière de cette chambre imprégnait ses quatre murs en surexposition sur ma rétine. La fenêtre sans rideau était trop haute et barricadée de grillages indestructibles. Il n'y avait pas de meuble dans cette pièce, à part le lit. Et il était petit, aussi étroit que l'unique largeur d'un dos d'homme. Les infirmiers, supervisés par Lilyann, me détachèrent pour mieux me sangler dans le lit. Un des infirmiers me sourit bêtement. Il souhaitait sans doute me signifier le triomphe de Lilyann. Je lui crachai au visage. Je vis Lilyann sortir de la pièce en courant, son sarrau et ses cheveux couraient derrière elle. Elle revint vite et je vis luire, au bout de sa main, l'éclat argenté de l'aiguille d'une grosse seringue. Elle était pleine d'un liquide jaunâtre et translucide. Elle pressa l'objet de torture et un peu du liquide ambré s'en échappa. Quelques gouttes tombèrent sur les draps, les salissant de minuscules ronds dorés. Elle s'accroupit à ma hauteur, sur le point de m'anéantir. Je ne pus riposter et je sentis la longue aiguille de métal transpercer la peau tendue de mon bras gauche. Le lancinant poison parcouru mes vaisseaux sanguins et monta à mon cerveau. Pendant qu'elle violait mon esprit, je la regardai droit dans les yeux, et tout doucement, je lui dis qu'elle était folle et que j'étais son médecin. Il me sembla que je perçus une brève hésitation dans son visage, ses mouvements se suspendirent un instant, mais elle reprit rapidement consistance. Je tentai de me battre encore contre le venin qu'elle m'avait injecté, mais sa puissance m'anéantissait. Peu à peu, une camisole de force se tissa dans ma tête et je déclarai forfait. La venimeuse Lilyann était plus forte que moi.

ANNEXES

ANNEXE I

COUDOYER LE FANTASTIQUE ⁸³

Lentement, depuis vingt ans, le surnaturel est sorti de nos âmes. Il s'est évaporé comme s'évapore un parfum quand la bouteille est débouchée. En portant l'orifice aux narines et en aspirant longtemps, longtemps, on retrouve à peine une vague senteur. C'est fini.

Nos petits-enfants s'étonneront des croyances naïves de leurs pères à des choses si ridicules et si invraisemblables. Ils ne sauront jamais ce qu'était autrefois, la nuit, la peur du mystérieux, la peur du surnaturel. C'est à peine si quelques centaines d'hommes s'acharnent encore à croire aux visites des esprits, aux influences de certains êtres ou de certaines choses, au somnambulisme lucide, à tout le charlatanisme des spirites. C'est fini.

Notre pauvre esprit inquiet, impuissant, borné, effaré par tout effet dont il ne saisissait pas la cause, épouvanté par le spectacle incessant et incompréhensible du monde, a tremblé pendant des siècles sous des croyances étranges et enfantines qui lui servaient à expliquer l'inconnu. Aujourd'hui, il devine qu'il s'est trompé, et il cherche à comprendre, sans savoir encore. Le premier pas, le grand pas est fait. Nous avons rejeté le mystérieux qui n'est plus pour nous inexploré.

Dans vingt ans, la peur de l'irréel n'existera plus même dans le peuple des champs. Il semble que la Création ait pris un autre aspect, une autre figure, une autre signification qu'autrefois. De là va certainement résulter la fin de la littérature fantastique.

⁸³ MAUPASSANT, Guy de, publié dans le journal *Le Gaulois*, le 7 octobre 1883. Tiré de *Littérature, textes et méthode*, p. 341.

Elle a eu, cette littérature, des périodes et des allures bien diverses, depuis le roman de chevalerie, *Les Mille et Une Nuits*, les poèmes héroïques, jusqu'au contes de fées et aux troublantes histoires d'Hoffmann et d'Edgar Poe.

Quand l'homme croyait sans hésitation, les écrivains fantastiques ne prenaient point de précautions pour dérouler leurs surprenantes histoires. Ils entraient, du premier coup, dans l'impossible, et y demeuraient, variant à l'infini les combinaisons invraisemblables, les apparitions, toutes les ruses effrayantes pour enfanter l'épouvante.

Mais, quand le doute eut pénétré enfin dans les esprits, l'art est devenu plus subtil. L'écrivain a cherché les nuances, a rôdé autour du surnaturel plutôt que d'y pénétrer. Il a trouvé des effets terribles en demeurant sur la limite du possible, en jetant les âmes dans l'hésitation, dans l'effarement. Le lecteur indécis ne savait plus, perdait pied comme en une eau dont le fond manque à tout instant, se raccrochait brusquement au réel pour s'enfoncer encore tout aussitôt, et se débattre de nouveau dans une confusion pénible et enfiévrante comme un cauchemar.

L'extraordinaire puissance terrifiante d'Hoffmann et d'Edgar Poe vient de cette habileté savante, de cette façon particulière de coudoyer le fantastique et de troubler, avec des faits naturels où reste pourtant quelque chose d'inexpliqué et de presque impossible.

ANNEXE II

LE ROMAN⁸⁴

« En somme, le public est composé de groupes nombreux qui nous crient :

- Consolez-moi.
- Amusez-moi.
- Attristez-moi.
- Attendez-moi.
- Faites-moi rêver.
- Faites-moi rire.
- Faites-moi frémir.
- Faites-moi pleurer.
- Faites-moi penser.

Seuls, quelques esprits d'élite demandent à l'artiste :

- Faites-moi quelque chose de beau, dans la forme qui vous conviendra le mieux, suivant votre tempérament.

L'artiste essaie, réussit ou échoue.

Le critique ne doit apprécier le résultat que suivant la nature de l'effort; et il n'a pas le droit de se préoccuper des tendances.

⁸⁴ Extrait de l'étude sur *Le roman* de Guy de Maupassant parue dans la préface de *Pierre et Jean* en 1887. Tiré de MAUPASSANT, Guy de, *Pierre et Jean*, Éditions Gallimard Folio, France, 1982, p. 47 à 52.

Cela a été écrit déjà mille fois. Il faudra toujours le répéter.

Donc, après les écoles littéraires qui ont voulu nous donner une vision déformée, surhumaine, poétique, attendrissante, charmante ou superbe de la vie, est venue une école réaliste ou naturaliste qui a prétendu nous montrer la vérité, rien que la vérité et toute la vérité.

Il faut admettre avec un égal intérêt ces théories d'art différentes et juger les œuvres qu'elles produisent, uniquement au point de vue de leur valeur artistique en acceptant *a priori* les idées générales d'où elles sont nées.

Contester le droit d'un écrivain de faire une œuvre poétique ou une œuvre réaliste, c'est vouloir le forcer à modifier son tempérament, récuser son originalité, ne pas lui permettre de se servir de l'œil et de l'intelligence que la nature lui a donnés.

Lui reprocher de voir les choses belles ou laides, petites ou épiques, gracieuses ou sinistres, c'est lui reprocher d'être conformé de telle ou telle façon et de ne pas avoir une vision concordant avec la nôtre.

Laissons-le libre de comprendre, d'observer, de concevoir comme il lui plaira, pourvu qu'il soit un artiste. Devenons poétiquement exaltés pour juger un idéaliste et prouvons-lui que son rêve est médiocre, banal, pas assez fou ou magnifique. Mais si nous jugeons un naturaliste, montrons-lui en quoi la vérité dans la vie diffère de la vérité dans son livre.

Il est évident que des écoles si différentes ont dû employer des procédés de composition absolument opposés.

Le romancier qui transforme la vérité constante, brutale et déplaisante, pour en tirer une aventure exceptionnelle et séduisante, doit, sans souci exagéré de la vraisemblance, manipuler les événements à son gré, les préparer et les arranger pour plaire au lecteur, l'émouvoir et l'attendrir. Le plan de son roman n'est qu'une série de combinaisons ingénieuses conduisant avec adresse au dénouement. Les incidents sont disposés et gradués vers le point culminant et l'effet de la fin, qui est un événement capital et décisif, satisfaisant toutes les curiosités éveillées au début, mettant une barrière à l'intérêt, et terminant si complètement l'histoire racontée qu'on ne désire plus savoir ce que deviendront, le lendemain, les personnages les plus attachants.

Le romancier, au contraire, qui prétend nous donner une image exacte de la vie, doit éviter avec soin tout enchaînement d'événements qui paraîtrait exceptionnel. Son but n'est point de nous raconter une histoire, de nous amuser ou de nous attendrir, mais de nous forcer à penser, à comprendre le sens profond et caché des événements. À force d'avoir vu et médité il regarde l'univers, les choses, les faits et les hommes d'une certaine façon qui lui est propre et qui résulte de l'ensemble de ses observations réfléchies. C'est cette vision personnelle du monde qu'il cherche à nous communiquer en la reproduisant dans un livre. Pour nous émouvoir, comme il l'a été lui-même par le spectacle de la vie, il doit la reproduire devant nos yeux avec une scrupuleuse ressemblance. Il devra donc composer son œuvre de manière si adroite, si dissimulée, et d'apparence si simple, qu'il soit impossible d'en apercevoir et d'en indiquer le plan, de découvrir ses intentions.

Au lieu de machiner une aventure et de la dérouler de façon à la rendre intéressante jusqu'au dénouement, il prendra son ou ses personnages à une certaine période de leur existence et les conduira, par des transitions naturelles, jusqu'à la période suivante. Il

montrera de cette façon, tantôt comment les esprits se modifient sous l'influence des circonstances environnantes, tantôt comment se développe les sentiments et les passions, comment on s'aime, comment on se hait, comment on se bat dans tous les milieux sociaux, comment luttent les intérêts bourgeois, les intérêts d'argent, les intérêts de famille, les intérêts politiques.

L'habileté de son plan ne consistera donc point dans l'émotion ou dans le charme, dans un début attachant ou dans une catastrophe émouvante, mais dans le groupement adroit de petits faits constants d'où se dégagera le sens définitif de l'œuvre. S'il fallait tenir dans trois cents pages dix ans d'une vie pour montrer qu'elle a été, au milieu de tous les êtres qui l'ont entourée, sa signification particulière et bien caractéristique, il devra savoir éliminer, parmi les menus événements innombrables et quotidiens tous ceux qui lui sont inutiles, et mettre en lumière, d'une façon spéciale, tous ceux qui seraient demeurés inaperçus pour des observateurs peu clairvoyants et qui donnent au livre sa portée, sa valeur d'ensemble. [...]

Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision la plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. [...]

Faire vrai consiste donc à donner l'illusion complète du vrai, suivant la logique ordinaire des faits, et non à les transcrire servilement dans le pêle-mêle de leur succession.

J'en conclus que les Réalistes de talents devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes. »

BIBLIOGRAPHIE

Corpus théorique

- ARISTOTE. *Rhétorique*, TEL Gallimard, France, 2003, 297 pages.
- BRIGHELLI, Jean-Paul. *Guy de Maupassant*, Ellipses éditions Marketing, Paris, 1999, 127 pages.
- BARONIAN, Jean-Baptiste. *Panorama de la littérature fantastique de langue française*, Éditions La Table Ronde, la petite vermillon, France, 2007, 322 pages.
- BOUVET, Rachel. *Étranges récits, étranges lectures, essai sur l'effet fantastique*, Presses de l'Université du Québec, Québec, 2007, 239 pages.
- CAILLOIS, Roger. *Anthologie du fantastique, Tome 1*, Gallimard, France, 1966, 638 pages.
- CAILLOIS, Roger. *Anthologie du fantastique, Tome 2*, Gallimard, France, 1977, 606 pages.
- CASTEX, Pierre-Georges. *Le conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, Librairie José Corti, Paris, 1962, 466 pages.
- CASTEX, Pierre-Georges. *Anthologie du conte fantastique français*, Librairie José Corti, Paris, 1987, 348 pages.
- DUPRIEZ, Bernard. *Gradus, les procédés littéraires*, Éditions 10/18, Paris, 2003, 540 pages.
- ÉVRARD, Franck. *La nouvelle*, Éditions du Seuil, Paris, 1997, 62 pages.
- FREUD, Sigmund. *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Éditions Gallimard Folio essais, Paris, 2006, 342 pages.

- GARDES-TAMINE, Joëlle. *La rhétorique*, Armand Colin éditeur, Paris, 1996, 181 pages.
- GENETTE, Gérard. *Figures III*, Éditions du Seuil, Paris, 1972, 285 pages.
- HARVEY, Cynthia. *Théophile Gauthier, romancier romantique*, Éditions Nota Bene, Québec, 2007, 364 pages.
- HERMOGÈNE. *L'art rhétorique*, Éditions l'Âge d'Homme, Paris, 2000, 640 pages.
- Le GUENNEC, Jean. *États de l'inconscient dans le récit fantastique 1800-1900*, Éditions L'Harmattan, Paris, 2003, 317 pages.
- LYGNY, Cécile de, ROUSSELOT, Manuela. *La littérature française*, Éditions Nathan, France, 2006, 159 pages.
- MALRIEU, Joël. *Le fantastique*, Éditions Hachette, Paris, 1992, 160 pages.
- MAYNIAL, Édouard. *La vie et l'œuvre de Guy de Maupassant*, Société du Mercure de France, Paris, 1906, 299 pages.
- MELLIER, Denis. *La littérature fantastique*, Éditions du Seuil Mémo, Paris, 2000, 62 pages.
- MEYER, Michel. *Questions de rhétorique – Langage, raison et séduction*, Le Livre de Poche, Paris, 1993, 159 pages.
- MEYER, Michel. *Histoire de la rhétorique des grecs à nos jours*, Le Livre de Poche, Paris, 1999, 384 pages.
- MEYER, Michel. *La rhétorique*, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je?, France, 2005, 126 pages.
- MILLET, GILBERT, LABBÉ, Denis. *Le fantastique*, Éditions Belin, Tours, 2005, 394 pages.

- MOLINO, Jean, LAFHAIL-MOLINO, Raphaël. *Homo fabulator, théorie et analyse du récit*, Éditions Leméac/Actes sud, Montréal, 2003, 381 pages.
- MORAND, Paul. *Vie de Guy de Maupassant*, Éditions Pygmalion, Paris, 1998, 250 pages.
- PEYROUTET, Claude. *Style et rhétorique*, Éditions Nathan, Paris, 1998, 160 pages.
- PRINCE, Nathalie. *Le fantastique*, Armand Colin Éditeur, Paris, 2008, 126 pages.
- PRINGENT, Michel. *Histoire de la France littéraire, tome 3, Modernité XIX^e-XX^e siècle*, Presses universitaires de France, Paris, 2006, 856 pages.
- REGGIANI, Christelle. *Initiation à la rhétorique*, Éditions Hachette Supérieur, France, 2007, 127 pages.
- RICHET, Xavier. *Poétique du fantastique*, Éditions l'Harmattan, France, 2005, 89 pages.
- SABBAH, Hélène. *Littérature 2de, textes et méthodes*, Éditions Hatier, Paris, 2001, 447 pages.
- SATIAT, Nadine. *Guy de Maupassant*, Éditions Flammarion, Paris, 2003, 450 pages.
- STEINMETZ, Jean-Luc. *La littérature fantastique*, Presses Universitaires de France Paris, 1990, 127 pages.
- TODOROV, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*, Éditions du Seuil, France, 2005, 188 pages.
- VAILLANCOURT, Luc. *La lettre familière au XVI^e siècle, rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Honoré Champion, Paris, 2003, 459 pages.
- VAX, Louis. *Les chefs-d'œuvre de la littérature fantastique*, Presses Universitaires de France, France, 1979, 230 pages.

- VAX, Louis. *La séduction de l'étrange : étude sur la littérature fantastique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1965, 313 pages.

Corpus littéraire

- BARBEY D'AUREVILLY, Jules. *Les Diaboliques*, Éditions Gallimard Folio, France, 1992, 378 pages.
- HOFFMANN, E.T.A. *Contes fantastiques 1 et 2*, GF Flammarion, France, 1993, 314 pages et 373 pages.
- MAUPASSANT, Guy de. *Le Horla et autres contes fantastiques*, Éditions Hachette éducation, Paris, 2006, 220 pages.
- MAUPASSANT, Guy de. *Pierre et Jean*, Éditions Gallimard Folio, France, 1982, 282 pages.
- POE, Edgar Allan. *Histoires extraordinaires*, Éditions Gallimard Folio, France, 1989, 370 pages.
- STEVENSON, Robert Louis. *L'étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Le livre de Poche, Paris 2007, 93 pages.
- STOKER, Bram. *Dracula*, J'ai lu, France, 2005, 574 pages.